TEMOIGNAGES
CONCERNANT

LA FAMILLE MONASTIQUE DE BETHLÉEM



Présentés de façon anonyme.

La levée partielle ou totale de l'anonymat doit faire l'objet d'une demande à l'AVREF qui contactera le témoin pour lui demander s'il accepte de voir son nom mentionné et sous quelles conditions.

Toute reproduction, même partielle, de ce témoignage est soumise à l'autorisation de l'intéressée par l'intermédiaire de l'AVREF.

Table des matières

Témoignage numéro 28, le 27/10/2014 par Fabio 3
LA FAMILLE MONASTIQUE DE BETHLEEM, DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE ET DE SAINT BRUNO .. 3
Témoignage personnel et analyse critique 5
Préambule 6
Sentiment de supériorité 6
Défiance à l'égard de l'Église 7
Une discipline du secret: 8
1. Le secret marial de Bethléem 10
2. L'accompagnement spirituel 14
3. Le gouvernement de la communauté 21
4. Le gouvernement des frères 27
5. La formation : chemins obligés et voies interdites 30
Réduction du principe de la liberté responsable. 32
6. Un système d'aliénation puissant 33
Témoignage numéro 26, le 21/11/2014 par Flavienne 47
Témoignage numéro 29, le 21/11/2014 par Juliette 49
Je suis restée sept ans dans la communauté de Bethléem 49
En lisant le témoignage de Fabio, différentes choses me sont revenues à la mémoire. 49
Témoignage numéro 30, le 21/11/2014 par Sophie 53
Témoignage personnel 53
Relation à L'Église et sentiment de supériorité 54
Uniformisation 54
Peu de respect de la conscience sous prétexte d'obéissance aveugle 54
Une culpabilisation progressive, des interprétations abusives 56
Conclusion 56
Témoignage numéro 31, le 27/11/2014 par Roselyne 58
A Bethléem, c'était la survie 58
Attitudes récurrentes 58
De la dépendance affective au mépris 58
Les changements nous faisaient peur 60
Témoignage numéro 32, le 01/12/2014 par Camille 63
Bethléem, un système à tendance paranoïaque. 63
Qu'est-ce qui te conduit à témoigner ? 63
Comment as-tu connu Bethléem ? 64

Que trouvais-tu à ce moment-là, dans cette communauté ? 64
Qu'est ce qui attire tant à Bethléem ? 65
Quel souvenir gardes-tu de Sœur Marie, la fondatrice ? 65
Voudrais-tu ajouter des éléments au témoignage de Fabio ? 66
Pourquoi tant de sœurs restent ? 68
As-tu perçu qu'il y avait des pressions ? 68
Tu ne supportais pas, disais-tu, « l'attitude irrecevable d'une prieure 70
Quels autres points précis t'ont conduite à t'éloigner de Bethléem ? 71
Comment t'expliques-tu que des personnes, entrées saines d'esprit, soient démolies? 72
Que soumets-tu au discernement de l'Église ? 73
Témoignage numéro 33, le 02/12/2014 par Hélène 75
Le monde étrange de Bethléem 75
I. Ce qui m'a attirée à Bethléem 75
II. Des vocations sous pressions 75
III. Mon passage chez les néo-chamanes 78
IV. Une spiritualité viciée au service du nombre 80
V. Le manque d'oxygène 83
VI. La casse humaine ou vocationnelle 88
VII. Vers ma sortie : le mensonge, l'instrumentalisation et les abus du Saint Sacrement 92
VIII. Analyse objective des dysfonctionnements de la Famille Monastique de Bethléem, basée sur le Code de Droit Canon (CDC) 94
IX. Les fruits de l'expérience 98
Témoignage numéro 34, le 14/12/2014, par Babeth 101
LES EXCES DE BETHLEEM 101
Témoignage numéro 35, le 17/02/2015 par Annet 110
Bethléem il y a 40 ans : rien n'a changé. 110
1. LE CULTE DE LA PERSONNALITE 110
2. LA COUPURE AVEC L'EXTERIEUR 111
3. LA MANIPULATION 112
4. L'INCOHERENCE DE LA VIE 114

Témoignages
LA FAMILLE MONASTIQUE DE BETHLEEM, DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE ET DE SAINT BRUNO

Toute reproduction totale ou partielle de ce document doit faire l'objet d'une autorisation de l'auteur.

Mots-clés : abus de pouvoir, accompagnement spirituel, aliénation, centralisation administrative, centralisation spirituelle, christologie, concentration des pouvoirs, culpabilisation progressive, discipline du secret, emprise, formation déshumanisante, formation spirituelle, gnose, héroïcité amorale, libération miraculeuse, liberté de conscience, message de la Vierge, monopole spirituel, moule féminin, obéissance aveugle, psychisme, secret marial, sentiment de supériorité, « staretzie » de la Vierge, suicide, « théologie surnaturelle », transparence des pensées.

Interview de Primo Levi, avec Lucia Borgia, Rai edu, 1984

Lucia Borgia :
« Quelle est la signification exacte du titre de votre livre le plus connu *Si c'est un homme* ? »

Primo Levi :
« Ce titre fait allusion non seulement au prisonnier mais aussi à son gardien. Je dirais que mon expérience fondamentale, spécifique, est celle-ci : ce système-là détruit l'humanité en qui l'exerce et en qui le subit, en mesure égale. La même déshumanisation que nous subissions parce qu'imposée, nous la voyons survenir en qui nous gardait, en toute la hiérarchie nazie. »

Lucia Borgia :
« Primo Levi, qu'est-ce la mémoire ? »

Primo Levi :
« La mémoire est un devoir, elle l'est pour tous les hommes en tant que tels et l'est particulièrement pour nous qui avons eu la malchance mais d'une certaine façon la chance aussi de vivre des expériences fondamentales. Il me semble qu'il serait vraiment manquer à un devoir que de ne pas transmettre la mémoire de ce que nous avons vu. »

Témoignage numéro 28, le 27/10/2014 par Fabio

Témoignage personnel et analyse critique

Je m'appelle Fabio, je suis né en 1965 en Italie. J'ai connu la Famille monastique de Bethléem à l'âge de 19 ans et j'y suis rentré à 20. Je voulais donner un sens à ma vie autre que celui qui avait la faveur dans les débuts des années '80, c'est-à-dire gagner de l'argent, faire carrière et s'amuser autant que possible. Voilà pourquoi le style apparemment très évangélique de cette communauté avait rejoint immédiatement la soif de générosité qui hantait mon cœur. J'étais un jeune idéaliste à la recherche d'un idéal digne d'y consacrer entièrement ma vie.

Je fréquentais l'Université, j'aimais étudier, je réussissais bien. Les responsables de la communauté m'ont dit d'arrêter les études car le Christ ne pouvait attendre. Je ne demandais pas mieux. L'éclat d'un geste aussi tranchant me fascinait et me donnait les vertiges en même temps.

Ils m'ont demandé de ne rien dire à personne de mon choix, sauf à ma famille. Je suis parti sans saluer aucun de mes amis et amies, un beau jour d'octobre 1985. Ils m'ont dit que la Vierge m'avait choisi de toute éternité pour que je fasse partie de sa famille en renonçant à toute autre famille sur la terre.

A l'époque, jamais ils n'ont utilisé devant moi le mot « discernement ». Ils ne m'ont jamais dit d'aller voir ailleurs avant de m'engager (je venais quand même d'avoir tout juste 20 ans, je ne connaissais rien à la vie, et de plus il me fallait quitter ma terre natale, « émigrer » en France). Ils ne m'ont jamais demandé s'il y avait des choses qui me contrariaient dans la communauté. Ils ne m'ont m'a jamais proposé d'attendre. Ils m'ont dit : la Vierge et le Christ t'appellent et t'attendent sans tarder.

Ce n'est que 24 ans après que j'ai pu m'apercevoir qu'il y avait « un autre côté » par où regarder les choses, un autre point de vue pour relire ce qui s'était passé dans ma vie et ce qui se passait dans la vie quotidienne de la famille monastique de Bethléem. Au cours de l'été 2009, j'ai quitté la communauté après y avoir passé 24 ans de vie monastique dont 9 de vie sacerdotale. C'est cet autre regard que j'ai voulu mettre par écrit dans mon témoignage.

Les paroles de Primo Levi, et d'autres encore de ce même auteur, m'ont servi de phare pour mettre en forme ces pages. Je ne les ai pas rédigées dans une optique d'autothérapie ni de vengeance. Le travail de réécriture de mon expérience à Bethléem je l'ai fait quand je venais de sortir de la communauté, il y a un peu plus de 5 ans, le 10 juillet 2009. À l'époque cela m'avait énormément aidé. La rédaction de ce témoignage a une autre visée : aider, dans la mesure du possible, certaines catégories de personnes. Je sais parfaitement qu'aucun frère ou sœur de Bethléem ne lira jamais ces pages. Les responsables, et même pas tous, les liront certainement . Mais cela s'arrêtera là. Ce n'est donc pas à eux que j'ai pensé en écrivant ces pages.

J'ai pensé plutôt et principalement aux ex-frères et ex-sœurs de Bethléem, aux familles qui ont actuellement un fils, une fille, un neveu, une nièce, une cousine, un cousin dans la communauté, aux jeunes gens qui s'interrogent sur leur vocation et à toute personne, prêtre, évêque, religieux, religieuse, simple laïc qui veut les aider. J'espère que ces personnes pourront tirer profit de cette lecture.

Une petite introduction s'impose aux pages que vous allez lire.

En novembre 2009 je franchissais les portes de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi au Vatican apportant sous mon bras un dossier d'une quarantaine de pages sur ce que j'avais vécu pendant 24 ans, de 1985 à 2009, dans la Famille monastique de Bethléem, de l'Assomption de la Vierge et de Saint Bruno, mieux connue en France comme la communauté de Bethléem tout court. Je les franchissais une deuxième fois, un mois et demi plus tard, en compagnie d'un autre frère qui venait de quitter pareillement la communauté, et qui apportait lui aussi un dossier de la même teneur.

Ce frère avait rempli la fonction de prieur général du temps de la fondatrice de la communauté, sœur Marie Dupont. Depuis 1979 il l'avait accompagnée dans toutes ses démarches. Il connaissait énormément de choses. Moi, j'avais été de 2001 à 2009 le premier assistant du nouveau prieur général. J'avais rempli la fonction de prieur du monastère des frères en Israël, à quelques centaines de mètres du monastère de celle qui avait succédé à la fondatrice, morte en septembre 1999. Nous nous complétions donc dans nos témoignages et nous tombions parfaitement d'accord sur une grave constatation : la communauté de Bethléem avait présenté dès ses origines de dangereuses déviances d'ordre sectaire. Celles-ci n'avaient pas cessé avec la mort de la fondatrice, au contraire.

Les pages que vous allez lire sont tirées de ces dossiers présentés au Vatican. Avec le recul que donne le temps, j'ai épuré ces textes des éléments trop subjectifs ou moralisants, qui pourraient gêner le lecteur. J'ai essayé de m'astreindre à un registre le plus descriptif et objectif possible. Je me suis efforcé d'éviter les jugements de valeur. J'ai voulu laisser le lecteur ou la lectrice se forger eux-mêmes une opinion à partir du témoignage de quelqu'un qui a vécu longtemps dans la communauté et a pu connaître de près l'actuelle prieure générale des sœurs.

Préambule

Sentiment de supériorité

Avant de commencer, j'aimerais dire qu'à Bethléem règne une atmosphère d'élitisme exacerbé. On aimait évoquer une phrase que Mgr Renard, alors Évêque de Versailles et supérieur canonique de la communauté, avait dite à sœur Marie[1], la fondatrice, dans les années cinquante : « Ma sœur, vous ferez toujours mieux que les autres et c'est pourquoi on vous en voudra toujours ». Cette phrase symbolisait pour nous le destin mystérieux et inéluctable de Bethléem : *une supériorité incomprise et jalousée.*

Cette supériorité se manifestait à l'égard de la plupart des autres institutions religieuses :
D'abord, les autres ordres monastiques « vieillots » dont on critiquait l'affadissement de l'observance religieuse. Sœur Marie, dans un fameux texte de 1975, qualifiait ces derniers de « monachisme lévitique ». En public, il fallait bien sûr manifester toute notre estime quand on évoquait telle ou telle communauté, mais en réalité, entre nous, à l'intérieur des monastères nous mettions facilement en avant ce qui n'allait pas dans ces communautés face à la réussite de Bethléem.

Puis les institutions apostoliques de l'Église : prêtres de paroisses, communautés apostoliques, évêques ou toute autre forme de réalités ecclésiales, jugées trop pastorales, trop modelées sur le monde, trop pauvres en spiritualité.

[1] Sœur Marie Dupont, née en juin 1922, morte en septembre 1999

La tradition théologique enfin. Sur les traces du père Marie-Dominique Philippe[2], nous étions convaincus d'être restés presque les seuls à maintenir intacte la pure doctrine grâce à notre référence à saint Thomas et à la philosophie réaliste conçue d'une façon vivante par le bénéfice, entre autres, de l'apport de l'Orient. Tout le reste n'était qu'une théologie soit cérébrale, soit psychologique ou sociologique : en deux mots « trop humaine ».

À cause de cette supériorité convoitée par la jalousie de beaucoup, toutes les critiques, fussent-elle d'un prélat, nous semblaient d'emblée injustifiées et irrecevables. Et bien sûr, ces critiques étaient occultées à la communauté à laquelle on ne rapportait que les appréciations positives et élogieuses, surtout celles du Pape ou de son entourage.

En apparence, on parlait beaucoup de l'Église à Bethléem, on nous invitait à l'aimer, à la chérir. On vénérait le Pape. Quand des évêques venaient nous rendre visite, nous leur manifestions toujours un accueil très chaleureux, leur témoignant beaucoup de vénération et de communion. Il n'était pas rare que nous leur fassions plein de cadeaux[3]. Il fallait donner l'impression d'une communauté très attachée à l'Église, très ecclésiale et orthodoxe.

En réalité, on ne connaissait pas, ou très peu et de très loin, l'Église dans ses manifestations et ses membres vivants. Les publications ecclésiales n'ont jamais franchi les murs des monastères sauf quelques rares exceptions telle la *Documentation Catholique.* On nous déconseillait fortement ce genre de lectures qui, nous disait-on, n'avaient rien à nous apporter et risquaient de nous faire perdre notre temps. Bien sûr, nous n'aurions jamais dit cela en public. C'était une règle tacite, imposée à tous.

Bethléem était la seule et véritable Église, bénie par Dieu : nous étions l'Église des derniers temps de l'humanité ! Notre congrégation était jeune par ses nombreuses vocations qui ne cessaient d'affluer, solide dans sa théologie, orante dans sa prière toute de profondeur et de qualité, évangélique dans sa formation centrée presque exclusivement sur une lecture au raz du texte des Évangiles, œcuménique dans ses ouvertures prophétiques sur l'Orient et depuis quelques années sur Israël et nos frères juifs, belle dans ses liturgies fascinantes, ses architectures et ses artisanats, debout dans sa formation qui se voulait théologale et non psychologique, ouverte à la rencontre profonde et non superficielle avec les hommes et les femmes de notre temps assoiffés d'absolu, prophétique et eschatologique dans son attente toute tournée vers le retour prochain du Christ.

Défiance à l'égard de l'Église

À côté de cette supériorité dissimulée envers l'Église et ses princes, il y a toujours eu à leur égard une certaine défiance mêlée de peur. On nous apprenait à être circonspects et prudents avec les gens de l'extérieur, y compris dans les lettres à nos propres parents. On nous disait que l'Église en général, et les évêques en particulier - ne pouvaient pas comprendre ce que nous vivions... Et donc qu'il valait mieux ne pas trop en parler. Notamment, si un moine ou une moniale avait dans sa parenté un prélat ou une religieuse, on passait au crible les lettres qui leur étaient adressées. Personnellement, en tant que prieur, il m'est arrivé de faire corriger les lettres d'un jeune moine à l'une de ses tantes religieuse ou à son ancien père spirituel. Quand il s'agissait d'un moine ou une moniale qui avait un frère, un oncle ou un cousin évêque, on redoublait d'attention.

[2] Fondateur de la communauté Saint Jean

[3] Souvent les évêques repartaient en emportant icônes, bas-reliefs, statues, gravures... tout ce que nos artisanats pouvaient compter de mieux et qui avait un prix pouvant aller de quelques centaines à plusieurs milliers d'euros.

Le plus important c'était que, grâce à l'appui de certaines personnalités ecclésiales - évêques, cardinaux, membres des dicastères, théologiens - Bethléem puisse toujours parvenir à ses fins et continuer d'exister à l'abri des critiques et des remises en question qui pourraient lui venir de l'Église elle-même, tout en dorant sans cesse son blason et en soignant son image de marque sur ce même plan ecclésial.

À Bethléem, nous vivions dans l'angoisse que les représentants officiels de l'Église ne fassent une enquête approfondie sur ce qui faisait la spécificité de notre vie. En particulier, on craignait que tel ou tel frère, encore présent dans la communauté ou sorti d'elle, n'aille « dénoncer » Bethléem. Même si nous ne l'aurions pas formulé ainsi, nous avions tous conscience de notre propre vulnérabilité à l'égard d'une telle éventualité. Nous avions peur de venir à la lumière, comme si on savait que certains aspects de notre vie religieuse n'étaient pas complètement orthodoxes, conformes aux normes ecclésiales.

Une discipline du secret

Le mélange entre ce sentiment de supériorité et cette défiance compulsive à l'égard de l'Église produisait une véritable « discipline du secret ». Ainsi, les textes spirituels qui nous nourrissaient étaient différents de ceux offerts par le discernement de l'Église ; nos méthodes de formation et de gouvernement, voire notre spiritualité, n'étaient pas les mêmes que celles que l'on présentait à l'Église pour obtenir son approbation. On vivait ainsi à deux niveaux, deux registres, deux vitesses : un niveau apparent, en conformité avec l'Église et un niveau secret, caché.

Dans ce témoignage, je voudrais distinguer les principaux secrets (ou « secrets majeurs ») que j'analyserai en détail plus loin, des autres secrets (ou « secrets mineurs »), que je ne ferai qu'évoquer.

J'ai dénombré six « secrets majeurs » :

1. **Le secret marial de Bethléem** : pierre angulaire de sa spiritualité.
2. **L'accueil des jeunes et leur accompagnement personnel et spirituel** tout au long de leur vie monastique.
3. **Le mode de gouvernement de la communauté,** qui contredit les normes canoniques les plus élémentaires.
4. **Le statut des frères, avec l'ingérence flagrante des sœurs** dans leur gouvernement et leur formation.
5. **La formation théologique et spirituelle**.
6. **Les mécanismes d'aliénation et de manipulation.**

Et du côté des « secrets mineurs » :

1. **Un manque presque total d'information** sur ce qui se passe dans le monde et dans l'Église
2. **Un régime alimentaire « donné par la Vierge »** directement, sous couvert d'une pseudo-sagesse culinaire naturelle et monastique, ce qui n'empêche pas que beaucoup de membres de cette communauté soient atteints des maladies les plus diverses, souvent auto-immunes.
3. **Les textes de la fondatrice,** gardés soigneusement et cachés aux yeux de toute personne de l'extérieur, surtout aux gens d'Église.
4. **Les départs des frères et des sœurs.** Leur départ n'est jamais annoncé à la communauté. Si on demande de leurs nouvelles, on nous dit qu'ils sont partis se faire soigner, ou qu'ils ont reçu une mission particulière, ou d'autres fausses excuses. On supprime petit à petit toutes les photos et autres enregistrements où ils apparaissaient, comme s'ils n'avaient jamais existé. Toute communication avec eux est considérée suspecte et donc à bannir.
5. **Le pendule.** Le pendule a été introduit à Bethléem par la fondatrice. Cette dernière l'a toujours utilisé, à titre personnel, pour se soigner. Son utilisation s'est ensuite répandue à

toute la communauté, au point de devenir une véritable coutume « monastique » ! La Prieure Générale transmet un pendule à la prieure de chaque monastère, dès sa nomination. Celle-ci l'utilise chaque fois qu'elle le croit nécessaire pour détecter, pour elle-même ou pour ses subalternes, si les aliments sont frais, si un médicament est convenable, de quelle nature est une maladie, un virus ou un malaise etc. L'infirmière peut être habilitée par la prieure à utiliser le pendule. Certains membres de Bethléem se saisissent en secret du pendule et l'appliquent à l'ensemble de leur vie dans une divination sans fin.

6. **La consultation de pseudo-voyants**. La fondatrice a partagé et induit chez ses disciples sa grande crédulité à l'égard des phénomènes d'apparitions privées non suivis ni discernés par l'Église. Ainsi une dame du nom de Saroueh, habitant Nazareth a été durant 13 ou 14 ans une véritable source d'inspiration pour beaucoup de membres de Bethléem. Lorsqu'un membre doutait de sa vocation, il pouvait consulter Saroueh qui lui donnait des messages de la part de la Vierge. C'est ainsi que nombre de frères ou de sœurs ont été « confirmés » dans leur vocation par la « Vierge de Saroueh[4] ». La « Vierge » était couramment « consultée », notamment pour confirmer des aspirants dans leur vocation. Ces derniers recevaient d'ailleurs les « messages » sans même les avoir demandés. Après le décès de cette dame, Bethléem a eu recours à d'autres voyants ou voyantes.
7. **La présence de castes à l'intérieur de la communauté.** Depuis les débuts de la fondation, certaines personnes ont joui de privilèges dus à leurs origines familiales, à leur prestance physique (en particulier, les religieux et religieuses grands, minces, blonds et aux yeux bleus), à leur patrimoine financier, à leurs réseaux de connaissances (surtout de gens d'Église influents), à leurs capacités intellectuelles ou artistiques (arts plastiques ou figuratifs notamment), bref, toutes les personnes susceptibles d'apporter quelque chose à Bethléem. Ces derniers sont généralement dispensés de toutes les tâches fatigantes comme les travaux ménagers. Ils accèdent assez rapidement à des postes de responsabilité ce qui leur donne le droit de faire des entorses à la règle (régimes alimentaires moins austères, visites des parents plus fréquentes, traitements de faveur vis-à-vis de leurs familles, etc.).
8. **La présence eucharistique permanente** dans les oratoires des cellules des novices, des postulants et même, assez souvent, des jeunes gens effectuant une retraite dans la communauté. Il faut savoir que cette pratique est en pleine contradiction avec la Règle de Vie canonique de la communauté et les textes pontificaux de référence.
9. **Les innovations liturgiques :** L'ensemble des liturgies célébrées à Bethléem sont uniquement *« ad experimentum »* et ceci depuis 60 ans, sans aucune approbation du Saint-Siège. Aussi, une vague bénédiction ecclésiale suffit pour justifier n'importe quelle innovation liturgique. Ces innovations concernent la manière de célébrer la Messe (pendant un certain temps, il s'agissait surtout d'innovations relatives au rite cartusien, mais ensuite Bethléem a élaboré son propre rite, en mêlant le rite romain avec différents apports de traditions orientales) et la composition hétéroclite de la liturgie (mélodies venant de plusieurs sortes de traditions, parfois mal assimilées, avec des innovations et des créations de qualité mitigée).

Et tant d'autres gros problèmes dont je ne parlerai pas ici, tels que :

Une gestion financière opaque.

Des « magouilles » pour obtenir des traitements de faveur auprès de certains ministères de l'État français, en particulier celui de la Santé, (afin, notamment, d'obtenir que les membres de la communauté puissent jouir du régime de pauvreté).

Des dépenses faramineuses pour construire des monastères gigantesques et luxueux à travers le monde.

[4] Cf. Annexe 3 avec le texte d'un des messages reçus par moi-même reçu de "la Vierge" en 1993.

La non-déclaration aux administrations publiques des jeunes travaillant dans les monastères.

La manière désinvolte de tromper le Fisc quant à la production et à la vente des produits artisanaux.

Le transport illégal de grosses sommes d'argent d'un pays à l'autre (Les religieuses passent notamment les douanes en cachant des liasses de billets dans leurs soutien-gorge ou dans leurs **chaussettes).**

L'absence de cotisations pour la retraite. C'est ainsi que les sœurs et les frères qui sortent après 10, 20 ou 30 ans de vie monastique se retrouvent dans des situations économiques plus que précaires et pour certains/certaines, dramatiques.

Les constructions abusives faisant fi de tout permis de construire, les constructions hors-la-loi. Etc. etc. etc.

Je ne pourrai pas tout évoquer dans ce témoignage. Il y faudrait un énorme ouvrage pour exposer dans le détail tous les méfaits et les malversations opérés dans et par cette communauté. J'espère de tout mon cœur qu'un jour un homme ou une femme de bonne volonté osera le faire. Je sais néanmoins que pour y arriver, il lui faudra affronter la résistance obstinée de tous les responsables de la congrégation et d'une partie de la hiérarchie de l'Eglise.

1. Le secret marial de Bethléem

La spiritualité fondamentale de Bethléem jalousement gardée secrète, est transmise de manière initiatique et vécue en cachette de l'Église. Elle repose sur une substitution excluant la personne du moine et de la moniale par la Vierge.

« À Bethléem il n'y a pas de méthodes, il y a quelqu'un, il y a la Vierge ».
Cette phrase, tirée de l'un des tout derniers textes composés par sœur Marie peu avant de mourir, intitulé : *« la théologie surnaturelle »,* pourrait être une première voie d'accès à ce domaine si « étrange » et en même temps si essentiel et constitutif pour Bethléem qu'est la vie avec Marie.

L'aventure mariale à Bethléem commence à partir de la première rencontre du futur moine ou de la future moniale avec cette « vie en, avec, par Marie ». Cela se passe normalement pendant le **mois évangélique**[5], qui plus qu'une retraite vocationnelle est une première initiation à la spiritualité de Bethléem. Les textes des catéchèses et des moments de prière sont ceux-là même qui seront utilisés pour la formation des recrues durant leur première année (et souvent aussi dans les années suivantes) à Bethléem.

Pendant ce mois évangélique il y a le moment du « pacte avec la Vierge », qu'on a toujours appelé un "tournant". Nous attendions tous la conférence clé où la prieure générale explique et délivre quelque chose du secret de cette vie avec la Vierge, où elle spécifie qu'il y a deux niveaux dans notre relation avec Marie.

[5] Retraite d'un mois de « discernement » des vocations (en réalité ces deux mots, « discernement » et « vocations », ne sont jamais prononcé pendant la retraite, ce sont des mots tabous à ne jamais évoquer devant un/e retraitant/e,) organisée chaque année pour des jeunes du monde entier dans le monastère des Monts Voirons, en Haute-Savoie. De 2001 à 2008 l'assemblée a été mixte: frères et sœurs accompagnaient des dizaines de filles et garçons venus des quatre coins du monde. L'apparat était des plus imposants. Plus de 200 personnes rassemblées sur « la montagne » pour vivre dans un grand silence et une solitude réelle, la prière et l'écoute de catéchèses très denses et spirituelles prêchées par la seule prieure générale.

Le premier niveau est celui de la *dévotion,*
qualifié, selon une expression de la fondatrice, de « saupoudrage » de sa propre vie spirituelle. C'est quelque chose de beau mais qui reste extérieur à notre vie profonde avec le Christ.

Le deuxième niveau est celui de la vraie relation à Marie.
On y accède quand on a compris que par nos seules forces notre vie avec le Christ n'ira pas très loin, qu'elle restera toujours entachée de faiblesses, de péchés, de blessures.

Pour sortir de cette impasse spirituelle désespérante, il y a un secret : il s'agit de poser un acte qui s'appelle le RENONCEMENT.
Il s'agit de renoncer à sa propre vie spirituelle pour recevoir celle de la Vierge.
Il s'agit de faire **silence sur soi-même,** autre concept clé très important, pour adhérer à la présence actuelle et simultanée de Marie dans La Trinité et au plus profond de mon cœur. Tout ce qu'Elle reçoit actuellement de la Très Sainte Trinité, Elle me le donne, comme une Mère. Suis-je devant une incapacité à vivre telle ou telle parole de l'Évangile ? Il me faut commencer par faire silence sur tous mes remous, peurs, angoisses et y renoncer en les déposant entre les mains de Marie. Je lui donne mes incapacités et Elle me donne en retour ses capacités à Elle. En cela consiste précisément le pacte avec Marie.

C'est donc durant le mois évangélique que la prieure générale invite tous les participants à faire ce pacte qui suit une formule type dont chacun peut s'inspirer. Le texte proposé dit ceci :

> « Très sainte Vierge Marie, je te promets de toujours essayer de recommencer à me dire non à moi-même pour recevoir :
>
> - En ma pensée, ta pensée illuminée par la pensée de Jésus qui reçoit tout du Père,
> - En ma volonté, ton vouloir transformé par le vouloir de Jésus qui se tient en présence du Père et qui accomplit toujours ce qui plaît au Père,
> - En mon cœur, et en mes actes, ta manière d'aimer et d'agir à la ressemblance de Jésus Amen du Père, qui demeure sans interruption en la profondeur du Cœur du Père. »

Et, dans la même mouvance on a aussi coutume de proposer aux jeunes de prier Marie avec la formule suivante :

> « Je te donne ma vocation pour que tu me la dises et que tu la réalises.
> Je suis absolument sûr (e) de toi. »

Cette formule semble très anodine, en réalité elle fonde, dès le commencement, dans le cœur du jeune homme ou de la jeune femme, la conviction profonde que sa vocation d'entrer à Bethléem leur vient **tout droit de la Vierge** en personne qui les accompagnera tout au long de leur chemin et jusqu'à la fin pour l'accomplir.

Si Marie a un si grand rôle dans le mois évangélique c'est parce qu'elle est TOUT pour un membre de Bethléem. Elle est la FONDATRICE de sa communauté qui ne peut donc qu'avoir une origine céleste. Elle est sa PRIEURE qui, à travers et parfois au-delà de son prieur visible, lui manifeste d'une manière infaillible la Volonté divine. Elle est son STARETS qui, plus profondément que tout accompagnateur humain, a la clé de sa vie spirituelle.

Ces trois termes, **fondatrice, prieure et starets,** sont les trois qualificatifs traditionnels utilisés pour caractériser le rôle de Marie dans Bethléem.

Jusqu'ici, semble-t-il, il n'y a rien apparemment d'hétérodoxe, puisque l'Église elle-même a consacré ces termes dans un document officiel. Où se situe donc le problème ?

Ce n'est pas la place maternelle qu'occupe traditionnellement la Vierge Marie dans la spiritualité monastique classique (elle est Higoumène du Mont Athos, Mère et Reine du Carmel etc.) qui est en cause, ni la tradition de la « consécration » filiale à Jésus par Marie telle qu'enseignée par Saint Louis-Marie Grignon-Marie de Montfort que l'Église approuve. Je vais essayer de vous expliquer ce qui est complètement déviant à l'aide de mon témoignage personnel.

La réalité de la substitution mariale dans ma vie personnelle à Bethléem

« Ce n'est plus moi qui vis c'est Marie qui vit, qui pense, qui aime, qui veut, qui est... en moi ». J'ai été formé et j'ai moi-même formé mes frères à cette vie spirituelle-là. Il n'y en a pas d'autres possibles à Bethléem. Ce que j'ai vécu va peut-être vous donner une idée de la puissance aliénante et profondément déviante de cette substitution « mariale » dans la vie d'un membre de Bethléem.

Dans les premières années de ma vie monastique, j'avais une vie psychique très mouvementée (émotions, sensations, sentiments, blessures, inhibitions, peurs, etc.). C'était normal, j'étais rentré à 20 ans, j'étais immature, je ne me connaissais pas, personne ne m'avait jamais aidé dans une découverte de ma personnalité ou de ma psychologie. J'étais tout simplement jeune !

Autour de moi, dans la communauté, on parlait souvent de cette vie avec la Vierge l'indiquant comme la solution « instantanée » (on utilisait le mot latin « illico » - tout de suite - pour signifier l'immédiateté de la substitution dans notre esprit de Marie qui prenait donc le relais à la seconde).

Je ne comprenais pas grand chose à mes états psychiques, qui prenaient par moments des formes de « raz de marée ».

On me disait : nul ne peut te l'apprendre si la Vierge ne t'en instruit pas « **en direct »**. J'attendais donc le moment de cette révélation qui me permettrait d'entrer dans ce qui faisait le cœur du cœur du charisme de Bethléem, c'est-à-dire le moment où tous ces remous psychiques feraient silence et où la Vierge prendrait possession de mon cœur, sans m'enlever mes faiblesses mais comme en les cachant en elle, ce qui serait, pour ces faiblesses, une manière de disparaître et donc de me laisser tranquille...

Or, je me souviens encore aujourd'hui de la minute et de l'heure précises où cela s'est produit. J'étais en proie à mes difficultés affectives et psychologiques habituelles quand, en priant avec la prière quotidienne de Bethléem, et en récitant : « que je sois fidèle en ta foi, inébranlable en ton espérance, ardent de charité en ton amour sans limites », j'ai senti que j'étais « dans » la foi, l'espérance et l'amour de la Vierge. Frère Séraphim[6] n'existait plus, ce qu'il éprouvait n'existait plus, le seul réel était la vie spirituelle de la Vierge versée à l'instant par la Sainte Trinité dans mon cœur.

J'étais passé de l'autre côté de la réalité, j'avais résolu à jamais tous mes problèmes spirituels (une des maximes de Bethléem est de « considérer le problème résolu »). Il s'agissait de poser un acte de foi en la « présence agissante » (autre expression très chère à Bethléem) de Marie à l'intérieur de mon cœur. Elle me donnait à l'instant ce que je n'avais pas. Il s'agissait pour moi désormais de m'arrêter plusieurs fois par jour : ce que la fondatrice appelait « les minutes de Marie ». Soixante secondes où je me « mettais » à la place de Marie, ou mieux, où je laissais Marie prendre ma place, dans un anéantissement de tout ce qui pouvait vivre en moi, à tous les niveaux de mon être pour conscientiser en moi cette substitution jusqu'à ce que cela me devienne comme une seconde nature, une habitude très enracinée[7].

[6] J'ai reçu le nom de Séraphim au moment de ma prise d'habit en 1986

[7] Telle a été ma « spiritualité » pendant une vingtaine d'années, jusqu'au jour où, étant encore à l'intérieur de la communauté, des écailles me sont tombées des yeux et tout cela s'est dissout comme une nuée de rosée dans mon cœur et d'une manière dont je reste encore profondément étonné moi-même. Ce jour-là, la Vierge avait tout simplement et bonnement disparu. J'étais comme « sorti du moule » et le chemin de ma libération a commencé (enfin, pour la communauté bien sûr c'était un chemin de perdition...

Si j'ai tenu de longues années à Bethléem malgré tant de facteurs que je pouvais très difficilement tolérer, car ils étaient profondément contraires à ma conscience et à ma liberté personnelles, c'est parce que je **n'avais plus de vie psychologique et spirituelle propre.** Ma vie s'était réduite à un continuel plongeon pseudo-spirituel dans le sein de "Marie" où je croyais trouver une lumière et une réponse à tous mes problèmes. Je sais maintenant qu'elles étaient fausses car en réalité il s'agissait **d'une dissolution et d'une négation de mon « moi » profond.** Il me semblait même entendre sa voix dans mon cœur qui me disait d'aller de l'avant, de continuer le chemin, qu'Elle savait à ma place et que cela devait me suffire. Et je sais, pour avoir accompagné un grand nombre de mes frères que ces voix, ces « certitudes » que la Vierge nous dit ceci ou cela, sont monnaie courante à Bethléem. En effet, cette vie d'obéissance à la Vierge suppose qu'on arrive à entendre sa voix. Il est usuel d'affirmer : « quand on la prie, Marie répond toujours ».

Tel est vraiment le secret, le grand secret de Bethléem. Beaucoup de réalités constituent Bethléem et caractérisent cette communauté mais cette vie mariale de substitution en est vraiment le pilier. Ce secret reste enveloppé d'un halo mystérieux, il y a ceux qui l'ont découvert et ceux qui en attendent encore la révélation. De toute façon, elle ne se fera pas attendre longtemps puisque, si je suis à Bethléem, c'est parce que la Vierge m'a choisi de toute éternité et m'y a conduit...

Il est donc difficile d'en parler et cela n'est réservé qu'à des témoins privilégiés, en particulier à la prieure générale et à tel frère ou telle sœur qui, d'après ce qu'on dit d'eux, auraient reçu ce secret et en vivraient.

On entoure cette spiritualité d'une montagne de garanties : les saints qui l'ont pratiquée, jusqu'au Pape Jean Paul II, l'enracinement dans l'Évangile - Jésus Lui-même a obéi à Marie (comme Marthe Robin l'avait dit à la fondatrice au début de la fondation des frères). On explique les avantages indéniables qu'elle a pour notre croissance spirituelle et les différences qui l'opposent à une sorte de magie pseudo-spirituelle, etc.

En réalité, si l'on regarde les fruits d'une telle pratique (le seul critère de discernement présent dans l'Évangile), on s'aperçoit que les personnes ont disparu, englouties dans le gouffre mystérieux de la vie avec Marie. La première et terrible constatation est **la disparition de toute forme de vie personnelle. Le sujet n'existe plus. Tout est réduit au silence de soi et sur soi.**

On a aussi l'impression étrange d'avoir trouvé la formule magique capable d'acheter le surnaturel à très bas prix. Il suffit d'un tout petit acte de croyance mariale pour que le ciel se fasse entendre, pour que la Vierge manifeste sa volonté. À Bethléem on est facilement convaincu que la Vierge veut ceci ou veut cela, qu'elle nous dit ceci ou qu'elle nous dit cela. La Vierge nous parle donc « en direct».

Je sais parfaitement que celui ou celle qui a disparu dans cet abîme ne peut pas voir, ne peut pas comprendre des paroles de critique et de mise en garde. Moi-même, je ne pouvais pas les recevoir quand j'étais au fond du gouffre. J'avais l'impression qu'en critiquant cette vie avec la Vierge on m'arrachait mon âme, on m'anéantissait, on m'enlevait toute vie spirituelle.

Conséquences de la « staretzie » de la Vierge au niveau personnel et communautaire : une nouvelle « gnose ».

À Bethléem, Marie est la seule « starets[8] ». Peu de place est laissée aux accompagnateurs en chair et en os. Dans la communauté telle qu'elle est bâtie à Bethléem, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir une latitude pour une confrontation adulte et responsable avec soi-même, avec Dieu ou avec les autres ou tout simplement avec la vie. C'est d'une manière inhumaine et aliénante que le mystère de l'obéissance évangélique est compris et transmis comme une substitution quasi occulte de la personne par la Vierge Marie. Une captation totale de sa liberté et de sa responsabilité par la volonté de Marie. Tout est comme enveloppé d'une épaisseur infranchissable, d'une chape de silence.

[8] Maître ou père spirituel, terme des Églises d'Orient

On retrouve dans ce portrait les caractéristiques d'un phénomène connu dès l'Église des premiers temps et condamné dès lors : le phénomène de la **« gnose »**, en voilà les traits saillants :

1. La doctrine mariale est le fruit d'une révélation personnelle, gratuite. Dans la communauté ecclésiale, ceux qui sont appelés à la recevoir sont mis à part des autres. Il y a donc deux catégories de chrétiens, les baptisés « courants » et les baptisés « favorisés de ce don tout gratuit », sans aucun mérite de leur part.
2. Cette connaissance est entourée d'un secret qu'on ne révèle qu'aux initiés, car « les autres », y compris les prélats catholiques, ne pourraient pas le comprendre.
3. Elle donne infailliblement le sens d'une supériorité spirituelle. Elle se nourrit de textes différents des textes communautaires officiels approuvés par l'Église. Ces textes ne circulent qu'entre les membres de Bethléem et il est interdit de les montrer à ceux « du dehors », même et surtout à la hiérarchie.
4. Mise entre parenthèses de la morale. C'est là où je pense que la concordance avec les déviances gnostiques est la plus marquée et de façon inquiétante. En effet, puisqu'il suffit de s'ouvrir à la présence mariale qui est censée me donner par elle-même une vie nouvelle, qu'on qualifiera d'évangélique, je n'ai plus à me préoccuper de ma vie spirituelle et a fortiori je ne ferai plus attention à ma vie morale. Ici intervient le concept de "petitesse" au sens d'accepter et de consentir à mon état de pécheur incapable de me convertir, c'est-à-dire au sens d'accepter de subir cet état, parce que je suis "petit". Par fausse confiance et par démission volontaire, on renonce à s'en inquiéter et à travailler sur soi-même d'une manière adulte et responsable.
5. Le mépris de tout élément personnel, humain et particulièrement affectif, ce qui ne manque évidemment pas d'avoir des répercussions dangereuses sur la maturité et l'affectivité des personnes.

Cette vie « avec, en et par la Vierge » s'étend de la vie personnelle de chacun à la vie de toute la communauté. C'est ce qui distingue Bethléem de toute autre famille religieuse dans l'Église, du moins c'est ainsi qu'on nous la présentait. Il y a une obéissance communautaire de tous au gouvernement de la Vierge, car Elle est non seulement le guide, le starets de chacun, mais aussi la Prieure de tous.

2. L'accompagnement spirituel

Tout cet univers parallèle de la vie « avec la Vierge » resterait impossible s'il n'y avait pas à Bethléem un énorme travail de persuasion et de manipulation accompli par des personnes en chair et os qui se chargent d'accueillir le jeune homme ou la jeune femme dès leur tout premier contact avec la communauté.

C'est de cet accompagnement constant, obsessif parfois, discrètement envahissant, faussement respectueux, que je voudrais parler maintenant. Pour des raisons de simplicité je ne m'exprimerai qu'au masculin mais il en est de même pour les sœurs. Donc, tout en gardant à l'esprit certaines différences qui vont de soi entre une fille ou un garçon qui frappent à la porte d'un monastère de Bethléem, les démarches fondamentales sont exactement les mêmes.

Je peux parler de ce sujet en connaissance de cause, ayant exercé ce métier d'accompagnateur presque tout au long de mes 24 ans passés au monastère. J'ai fait partie de ces tout jeunes novices auxquels était confié l'accompagnement d'autres jeunes venus en retraite au monastère. Nous étions évidemment complètement inexpérimentés. J'ai été ensuite responsable de communauté et en tant que tel, « père spirituel » de tous les frères qui y vivaient. J'ai été en première ligne dans l'accueil des jeunes qui sont passés par Bethléem en recherche de leur vocation, surtout entre 2001 et 2008. De 2005 à 2009 environ, je me suis occupé de presque tous les jeunes frères présents à Bethléem et d'un certain nombre de frères plus anciens.

Les premiers contacts d'un jeune avec la communauté

Commençons par le commencement, le moment où un jeune homme entre en contact avec la communauté. Ceci peut se faire de différentes manières, la plus commune étant par lettre. Ainsi un jeune peut plus facilement expliquer ses motivations et son parcours de vie[9].

Cette lettre est alors examinée par plusieurs personnes. Si c'est un prieur local qui la reçoit, il en parle aussitôt au prieur général ou, à défaut de celui-ci, à son premier assistant. Il reçoit de ceux-ci les instructions sur la manière dont il faut lui répondre et celle-ci tient à plusieurs paramètres dont les plus importants sont :

- L'âge du jeune homme : au-delà de la trentaine on évalue cas par cas.
- Son parcours de vie : on est très réticent à accueillir quelqu'un qui a déjà été membre d'autres communautés.
- Son milieu d'origine : bien évidemment, plus ce jeune proviendra d'une famille aisée et influente plus la réponse sera positive et rapide.
- Ses connaissances (par qui nous a-t-il connus ? Si c'est par un prêtre ami ou encore mieux par un évêque on ouvrira plus facilement les portes, si c'est par un ancien frère ou sœur, on rechignera un peu, ceux-ci ayant pu lui avoir parlé de la communauté en de termes pas très encourageants, sa demande d'un séjour devenant alors quelque part suspecte).
- Sa façon de s'exprimer et d'écrire : il n'est pas rare que des personnes déséquilibrées se déclarent appelées à une vie monastique, la calligraphie de la lettre en ce cas peut retenir une attention particulière.
- Le pays de provenance : il existe des a priori, positifs ou négatifs, sur certains pays à Bethléem.

Selon le cas de figure on décide donc dans quelles conditions accueillir ce jeune, dans quelle cellule du monastère le mettre, à quel frère le confier.

Si c'est un « cas particulier » ou « intéressant » on demandera au prieur local de s'en occuper personnellement, autrement on le confiera à un autre frère chargé de dialoguer avec les hôtes. Ce jeune ne connaît pas encore la communauté mais celle-ci le connaît déjà fort bien. Ils sont plusieurs à être au courant de sa venue, très souvent la prieure générale des soeurs et ses assistantes sont également mises au courant.

Si « la proie » est intéressante on mettra tout en œuvre pour qu'elle tombe dans les filets de la communauté. Il aime tel artisanat ? On lui permettra d'y travailler avec un frère. Il aime prier devant le Saint Sacrement, ou même il n'aime prier que devant le Saint Sacrement ? Aucun problème, comme j'ai déjà dit, et contrairement à toutes les règles de l'Église, un frère prêtre le lui amènera dans sa cellule d'accueil. On sera attentif de même à ce que les repas qu'on lui sert soient très bons et bellement présentés. Il aimerait rencontrer une sœur ? (dans le cas de monastères de frères proches des sœurs), on lui organisera une rencontre. Il est l'ami d'un frère ? Le prieur organisera l'accueil de ce jeune avec le frère en question, il le lui confiera personnellement.

[9] La communauté n'ayant pas de site internet donnant une ou des adresses mails à qui pouvoir écrire, ce canal n'est pas utilisé, du moins tant que j'étais encore dans la communauté, et je n'ai pas l'impression que sur ce point les choses aient beaucoup changé.

Que ce jeune homme sache que tout ce qu'il va raconter au frère délégué pour l'écouter sera immédiatement (au plus tard le soir même) répercuté plus haut. Le prieur sait chaque jour ce que ce garçon a raconté au frère, comment il vit sa retraite, s'il est content, malheureux, anxieux... Ce prieur a appris à reconnaître les signes de quelqu'un qui, comme on dit, « commence à craquer ». Il sait très bien le combat qu'une vocation monastique suscite dans le cœur d'un jeune. Si celui-ci commence à manifester des signes de peur, s'il exprime le désir de repartir, tout cela est de très bon augure. Mais il faut y savoir répondre de façon appropriée. Il y a mille et une façons de tranquilliser un esprit inquiet, de rassurer une personne qui a peur, de retenir quelqu'un qui veut partir[10].

À la fin du séjour on invite le garçon à participer à la retraite du « mois évangélique », dont j'ai déjà parlée plus haut. Un prieur local ne peut pas inviter quelqu'un à cette retraite sans l'accord explicite du prieur général. Du temps où les mois évangéliques se faisaient avec les sœurs (2001-2008) on demandait aussi l'accord de la prieure générale.

Il faut dire maintenant un mot de la préparation de cette retraite annuelle. Plus les dates approchent, plus on s'inquiète du nombre de jeunes hommes qui y participeront. Chaque nouvelle recrue qui s'annonce et dont le prieur communique le nom, l'âge et le pays d'origine à la communauté, est accueillie par celle-ci lors des assemblées fraternelles avec un alléluia de joie. Quand on est un simple frère on attache beaucoup d'importance à ce nombre. Plus il y en a et plus le frère a l'impression d'appartenir à une communauté puissante, le mois évangélique étant quasiment le seul grand événement annuel à faire un peu diversion dans la routine de son quotidien. Et quand la retraite commencera, il n'est pas rare que ces noms soient transmis pour que les frères puissent prier quotidiennement pour chacun d'eux.

La retraite du « mois évangélique »

Lorsque ces jeunes arrivent au monastère où se déroulera le mois évangélique, leur séjour a été préparé bien à l'avance et dans les moindres détails. On a fixé pour chacun dans quelle cellule il va habiter et par quel frère il sera accompagné. Ici encore, tous les moyens sont mis en œuvre pour que le jeune tombe sous la séduction de la communauté. Tout est organisé dans les moindres détails pour les proies intéressantes. Très vite après l'arrivée d'un retraitant, un frère est chargé de le prendre en photo. Il dira faire un album de la retraite mais en réalité ce qu'il cherche c'est le portrait de chaque jeune, en particulier son visage. Ce frère s'adonnera à tout un travail de montage et transmettra le plus rapidement possible au prieur général un document imprimé avec les photos de chaque retraitant.

Le prieur général ou son premier assistant a choisi pour chaque garçon un frère ou plusieurs qui vont s'occuper de lui[11]. Le frère délégué pour recueillir ses confidences joue le rôle le plus important. Comme j'ai déjà dit cette fonction n'est pas confiée à n'importe qui.

Un prieur connaît ses frères, sait qui sera le plus adapté pour accompagner un garçon ayant telle ou telle caractéristique. Ce frère passe une ou plusieurs fois par jour voir le jeune et rend compte au prieur général ou à son assistant de tout ce que le jeune lui a confié. Le responsable va donc passer son temps à se concerter avec ses frères qu'on appelle « anges », envoyés auprès des jeunes appelés « voyageurs ». Au bon moment et si c'est opportun, il rencontrera lui-même personnellement le jeune. Si de plus ce responsable parle plusieurs langues, il pourra plus facilement se passer d'un frère traducteur, normalement le frère ange lui-même, lors de ces entretiens.

---

[10] Chaque moine qui a accompagné des jeunes finit par connaître à merveille ces stratégies. Et du reste, c'est à sa capacité de persuasion qu'on juge si un frère pourra faire carrière en tant que responsable. Plus il remporte de succès plus le frère sait parfaitement que sa route à Bethléem sera large et spacieuse.

[11] De 2005 à 2008 je me suis occupé personnellement de cette répartition et de tout ce qu'elle comporte de suivi, en remplacement du prieur général, empêché d'être présent au mois évangélique.

Régulièrement, deux ou trois fois par semaine, tous les frères « anges » font le point avec le frère responsable. Dans ces réunions toutes les confidences recueillies lors des entretiens personnels sont mises en commun (sauf si le responsable demande expressément au frère ange de taire certains détails). On suit de la sorte à la trace, à plusieurs, le parcours intérieur accompli par chaque participant. Quand le mois évangélique des frères et des sœurs se faisait ensemble, la prieure générale réunissait une fois par semaine tous les frères et les sœurs anges. Parfois il y avait une dizaine de frères et une quarantaine de sœurs. Il n'y avait pas le temps pour tout raconter, bien évidemment. On faisait plutôt le point de la situation, ou mieux, c'était la prieure générale qui le faisait. Elle donnait des indications pour être encore plus persuasifs. Elle citait ou demandait à une sœur ou à un frère de dire à tous ce qu'ils venaient de faire vivre à telle fille ou tel garçon, la manière dont ils s'étaient pris pour l'aider, de sorte que cela puisse servir d'exemple à tous.

Il y avait d'autres réunions encore, plus restreintes, où seulement quelques frères étaient convoqués chez la prieure générale entourée de son conseil. Normalement cela concernait le frère responsable et trois ou quatre autres frères, les plus engagés dans l'accompagnement. Dans ces réunions la chose la plus importante qui intéressait la prieure générale était de savoir combien de garçons étaient en train de « craquer ». On faisait le compte. Et si la moisson était décevante, la prieure générale n'était pas contente et elle proposait ou demandait carrément au frère responsable qu'on change d'ange pour tel et tel jeune et qu'en plus on le confie à une sœur désignée par elle.

Je pourrais continuer. Les stratégies utilisées lors du mois évangélique pour « attraper » un jeune homme ou une jeune femme relèvent tout simplement de la pure manipulation. Le marché des vocations est en crise depuis longtemps. L'offre est bien supérieure à la demande. Pour un jeune qui cherche une vocation il y a désormais plusieurs communautés qui s'offrent à lui. À Bethléem on est parfaitement conscient de la concurrence effrénée qui sévit sur le marché des vocations religieuses, d'autant plus qu'aujourd'hui l'Église se présente comme un immense supermarché, les produits mis en vente sont de plus en plus nombreux, les communautés nouvelles ne se comptent presque plus, et les différences d'un produit à l'autre sont parfois insignifiantes. En ce qui concerne le produit Bethléem il y a un certain nombre de communautés qui aujourd'hui proposent elles aussi de la solitude, de la prière, de l'évangile, de la vie fraternelle, de la liturgie orientale, du chapelet, de la prière du cœur et ainsi de suite. C'est donc devenu un métier difficile que de vendre une vocation. Il y faut du tact, de la connaissance de l'être humain, de l'audace parfois, et surtout il y faut un sens inné de la supériorité de son propre produit, il faut être convaincu qu'il n'a pas d'égal, il faut que cette conviction transpire de tous ses pores. C'est cela, de manière ultime, qui convaincra le jeune client. Comme je dirais plus loin, on ne choisit pas d'entrer à Bethléem, on tombe dedans. Tout l'apparat de la séduction n'a de raison d'être que de provoquer et d'accélérer ce moment où le jeune homme où la jeune fille sentira dans son cœur que « la Vierge l'appelle à Bethléem » et que cet appel est trop pressant pour pouvoir lui résister. Ce jour-là le frère ange viendra tout joyeux annoncer la bonne nouvelle au frère responsable.

Au lieu d'éprouver et de discerner si le Seigneur appelle vraiment le postulant à la vie monastique, c'est l'inverse qui se produit : on le manipule pour qu'il reste.

Du mois évangélique au monastère

Qu'est-ce qui se passe quand un garçon décide, pendant la retraite du mois évangélique, qui normalement se déroule en été, de rentrer dans la communauté ? Voilà une période bien délicate que les responsables doivent savoir gérer avec finesse. Car on prévoit aisément les résistances que le jeune rencontrera en rentrant chez lui de la part de parents, proches amis ou prêtres. Il s'agit d'une décision radicale, voilà un fils, un ami, un frère qui était parti faire une retraite spirituelle et qui en revenant chez lui annonce qu'il va interrompre ses études, quitter son travail (parfois même sa fiancée..), renoncer pour toujours à une vie « normale » et disparaître quelque part derrière les murs d'un monastère. Il y a de quoi rester douloureusement et/ou furieusement perplexe.

Le jeune souvent n'a pas conscience de tous les remous qu'il va provoquer par son annonce de rentrer à Bethléem. Il est tellement pris dans son élan de donation, dans une telle joie de rejoindre au plus vite la communauté, que c'est au responsable de le mettre en garde.

Et il n'est pas rare que celui-ci lui suggère même de ne pas retourner chez lui... Surtout si ce jeune vient d'un pays lointain (je pense en particulier à un certain nombre de jeunes gens entrés à Bethléem ces dernières années en provenance de l'Amérique latine ou de pays de l'est européen). Il n'a pas terminé ses études universitaires ? Il n'a aucun diplôme qui lui permette, dût-il retourner dans le monde un jour, d'entrer dans le monde du travail ? Ce n'est pas grave.

Vite, vite, il faut faire vite ! Combien de fois je me suis retrouvé à répéter à des jeunes que leur vocation ressemblait à un tout petit bébé qui venait de naître et qu'il fallait donc la protéger. Je citais l'exemple évangélique de l'enfant Jésus transporté en Égypte par ses parents à la hâte. Il fallait le sauver de la colère du roi Hérode, et combien de rois Hérode allaient maintenant surgir devant lui ! Je le lui répétais les yeux dans les yeux.

Moi-même je suis entré à l'âge de 20 ans interrompant mes études universitaires, quittant une fiancée et dépourvu de tout diplôme. Ce n'est qu'une fois retourné dans le monde que j'ai mesuré l'absurdité et la violence d'une telle hâte. J'ai dû retourner à l'Université à 45 ans passés et reprendre mon cursus d'étude à côté de jeunes tout juste sortis de leur Bac.

Sans parler de cet arrachement brutal opéré par le biais de cette hâte, mon choix d'entrer à Bethléem était bien loin d'être le fruit d'une véritable et raisonnable décision, d'une décision LIBRE. Mais, justement, telle est la raison stratégique de cette rapidité : empêcher non seulement que d'autres ne viennent se mettre de travers sur le chemin qui mène le jeune à Bethléem, mais que le garçon lui-même ne se pose aucune question d'ordre vocationnel qui pourrait lui faire douter d'un tel appel. Un responsable sait pertinemment que lors de cette première étape la partie n'est pas encore gagnée et que ce nouveau client pourrait encore faire marche arrière. Il faut donc à tout prix non seulement le retirer du monde extérieur mais aussi le soustraire au jugement critique de sa propre conscience.

C'est de ce second embrigadement, tout intérieur, que je voudrais parler maintenant, car c'est là que rentrent en jeu toutes les différentes stratégies qui, si elles sont bien menées, porteront ce jeune peut-être encore hésitant sur bien des aspects de la communauté de Bethléem, à devenir l'un de ses membres les plus convaincus de sa sainteté et prêt à tout sacrifier pour elle. Je ne m'attarderai donc pas à expliquer les différentes étapes monastiques que va parcourir ce jeune qui vient de tout quitter pour rentrer à Bethléem. Ce qui m'intéresse c'est la manière dont il va être accompagné personnellement.

Les premiers mois en communauté : la transparence des pensées

Le jeune est immédiatement confié à un frère qui va être son « ange », c'est-à-dire qui va l'introduire progressivement à la vie des frères et, surtout, qui va passer pas mal de temps avec lui. Chaque jour au début, deux ou trois fois par semaine progressivement (mais il n'y a pas de règle, cela dépend de chacun), ce frère, souvent un tout jeune frère, passe visiter le jeune homme dans sa cellule. Comme de coutume, tout ce qu'ils se disent fait l'objet de comptes rendus détaillés, oralement ou par écrit, faits au prieur de la part du frère « ange ». Le prieur lui-même passe le voir. Quand il juge que les temps sont mûrs, il commence à parler au jeune d'une pratique très ancienne que les pères du désert ont léguée à toute l'Église et dont il faudra se munir s'il ne veut pas succomber aux tentations : la pratique de la transparence du cœur. Cela a pu se faire dès le mois évangélique, mais en principe on attend que le garçon soit au monastère de façon stable pour l'initier à cette pratique.

Il faut faire extrêmement attention à la manière dont on la présente, car il s'agit de rien de moins que d'inviter le jeune à vider le sac de ses pensées devant le prieur. Normalement toute la stratégie consiste à arriver à faire désirer cette pratique par le jeune lui-même, au lieu de la lui imposer.

D'ailleurs, rien, absolument rien, ne doit avoir l'air de lui être imposé. Le prieur et le frère « ange » ne cessent de lui répéter, à tout bout de champs, qu'il est rentré librement, qu'au monastère il va apprendre à libérer sa vraie liberté que le monde et ses péchés ont rendue captive.

Donc, pour qu'il souhaite spontanément ouvrir son cœur au prieur, celui-ci, supporté par le frère « ange », insistera sur un malaise nouveau et assez fastidieux que le jeune expérimente de plus en plus depuis qu'il est arrivé au monastère. Avant, quand il était dans le monde, il pensait bien sûr au sexe ou à la nourriture, mais pas 24 heures sur 24 heures comme maintenant. Avant, il pouvait éprouver des jalousies, des envies, des rancunes, mais il n'y faisait presque aucun cas.

Maintenant son âme est prise d'assaut par tous ces sentiments et ces passions qui l'empêchent de se recueillir et de prier. Et ainsi de suite. Le jeune est pris au dépourvu par ce tout ce brouhaha intérieur. Il remet en question sa vocation. Il s'imaginait la vie au désert comme une vie de paix et tranquillité, de prière et d'harmonie. Or, c'est exactement tout le contraire qu'il ressent.

C'est par cette fissure que le prieur va rentrer pour petit à petit lui parler de la transparence des pensées. Il n'est pas à court d'arguments et d'exemples tirés de la tradition des pères du désert pour arriver à le convaincre que c'est le démon qui s'agite derrière tous ces mouvements désordonnés qui ne le laissent pas tranquille jour et nuit. En citant les Évangiles, il lui prouve que le démon n'a peur que d'une chose : de venir à la lumière.

Et il lui dit : « Essaie, quand tu te sentiras prêt, prends une feuille de papier et jour après jour écris quelques pensées qui te tracassent. Mais, n'écris pas : J'ai pensé que... Écris plutôt : Ma pensée m'a dit que... Le samedi tu vas mettre cette feuille dans ma boîte à lettre devant ma porte. Ce n'est pas à moi que tu vas les livrer. Je ne me permettrais jamais. Dieu seul sonde les reins et les cœurs. À Bethléem nous avons un respect infini de tout ce qui se passe à l'intérieur de toi. Ce n'est pas à moi que tu vas les donner, ces pensées, c'est à la sainte Vierge. Et d'ailleurs, tu vois, je ne vais pas la garder, ta feuille. Je vais prêter mes yeux à la Vierge et après l'avoir lue je vais la déchirer. Essaie et tu verras, tu ne tarderas pas à t'apercevoir que les pensées vont se volatiliser comme de la fumée. »

Normalement le jeune finit par essayer. Pourrait-il faire autrement ? Il n'a pas d'autres voies pour fuir la tempête de son psychisme. Et quel bonheur pour un prieur quand le jeune, les yeux rayonnants, vient lui dire que cette pratique commence à lui faire beaucoup de bien ! Le prieur sait que ce jeune est train de franchir une étape irréversible vers le plein abandon de tout lui-même à son emprise.

Mais tout n'est pas encore joué. Au bout de quelque mois, normalement pas plus que trois ou quatre, le jeune commence à se plaindre que cette pratique ne l'aide plus comme avant. Le prieur attendait ce moment. Il passe à une nouvelle phase de la transparence des pensées, qui est bien résumée dans ces paroles ou d'autres semblables qu'un responsable a coutume de dire à un jeune qui s'est adonné à cette pratique : « Il est tout à fait normal que tu ne tires plus autant de profit comme avant de cette transparence. Ce n'était qu'un travail de dégrossissage que tu as fait jusqu'ici. Il faut y aller plus en finesse maintenant. Il faut arrêter de tout livrer, autrement tu vas finir par t'identifier avec tes propres pensées négatives. Or, ensemble on va faire un travail de triage. Cette semaine tu vas arrêter de tout donner sans discernement. Tu vas te rendre attentif aux différents genres de pensées qui surgissent en toi. Tu ne vas noter que les plus fréquentes. Tu vas voir, elles ne seront pas nombreuses, trois ou quatre tout au plus. Une fois que tu auras fait ce travail on va en reparler et je vais t'expliquer comment avancer. »

Ici encore, le jeune se prête volontiers à ce jeu, surtout parce qu'il est content, il ne va plus à avoir à livrer tout genre de pensées, car, soyons clairs, quand le prieur lui dit qu'il faut écrire toutes les pensées, il entend bien toutes, les plus intimes en particulier, les plus inavouables, telles que les fantaisies sexuelles les plus disparates, les critiques les plus violentes contre son propre prieur et ainsi de suite.

Ce sont surtout ces pensées de critique qu'il faut arriver à lui faire sortir, car, ce faisant, le jeune aura l'impression qu'à Bethléem il peut vraiment tout dire, tout exprimer, même d'énumérer tous les défauts de son prieur. En réalité, c'est du grand art de manipulation que cette illusion de liberté, car ces pensées exprimées n'auront aucun retour, elles seront déchirées autant que les autres. C'est une manière de s'en défaire sans les affronter, ce qui équivaut ni plus ni moins à les nier tout en les exprimant.

Le prieur et le jeune homme vont donc établir une liste de ces trois-quatre pensées négatives dominantes. Le responsable lui explique que telle une chaîne montagneuse son psychisme aussi a ses propres failles, des espèces de crevasses où les avalanches peuvent s'engouffrer, avalanches de critique, de luxure, de jalousie, de manque de confiance, de peur de l'inconnu, de revendications enfantines... Et derrière ces avalanches il y a le prince du mal. « Il ne peut rien contre ton cœur, mais il a ses entrées dans ton psychisme, tes fissures. Maintenant que tu les connais mieux il te faut monter une garde sainte et vigilante pour ne pas laisser rentrer le négatif dans ton cœur. Ce sera par là qu'il va rentrer. Dès qu'une pensée de ces trois ou quatre genres va surgir dans ton cœur, attention ! Tu peux être sûr que le démon n'est pas loin. »

Le jeu est fait. Si le prieur est vraiment habile, en quelques mois il a réussi à entrer en possession des points cruciaux du psychisme du jeune homme, telle une armée qui a su conquérir les places fortes de l'ennemi. Maintenant quoique celui-ci dise ou fasse, le prieur a entre ses mains les clefs pour tout interpréter et il trouvera le jeune acquiesçant[12].

Je vais donner quelques exemples.

Mettons qu'une des fissures (présumées, bien évidemment, tout ceci n'est que de la psychologie la plus fruste qu'elle soit) cernée par le jeune homme et son prieur soit la tendance à critiquer.

Désormais, ce jeune ne pourra plus se donner le droit d'en avoir. Et si parfois il persiste dans sa visée critique, ce ne sera qu'un jeu d'enfant pour le prieur que de lui prouver que derrière cette pensée il n'y pas son vrai moi mais quelqu'un d'autre, le prince du mensonge. L'habitude d'écrire « Ma pensée me dit que » a porté ses fruits. Si le jeune a une pensée critique sur la communauté, par exemple, il est certain que ce n'est pas lui qui l'a engendrée cette pensée, mais le prince du mal.

Mettons un autre genre de pensée : le manque de confiance en l'autorité. Ce sera pareil. Le jeune s'interdira à jamais d'avoir de telles pensées vis-à-vis de ses responsables. Il devient de plus en plus certain que ce genre de pensées ne vient pas de son cœur.

Il est bien évident qu'on n'arrache pas du jour au lendemain ce genre de pensée du cœur de quelqu'un, surtout si, à vrai dire, elles ont un fondement dans le réel. Ce sera donc le travail du prieur de savoir si bien manier le psychisme de l'autre qu'il finira toujours par convaincre celui-ci que c'est lui qui a tort.

Méfiants de son propre psychisme

Je laisse imaginer ce que peut devenir la vie psychique d'une telle personne. Elle ne se fie plus à elle-même, elle se renonce jusqu'aux racines les plus intimes de sa conscience. Elle est profondément convaincue que celle-ci est malade, fissurée, le démon est toujours là à guetter l'occasion de rentrer.

[12] Le jeune frère n'écrira plus dés lors des listes de pensées négatives mais on l'invitera à n'en écrire plus que quelques unes, tout en faisant un chemin de « mise en lumière » progressif. 1er jour et 1ère colonne : la pensée. 2eme jour et 2eme colonne : que dit l'Évangile de ma pensée. 3eme jour et 3eme colonne : que dit le réel de cette pensée. Etc. etc., jusqu'à une dernière colonne où le frère décidera une résolution pratique allant dans le sens contraire de sa mauvaise pensée.

Une telle personne, pour pouvoir survivre et ne pas devenir folle, n'a plus qu'un chemin : se remettre pieds et mains liés à ses responsables, qui, eux, savent où est la vérité, alors qu'elle doute toujours de ce qui surgit de son psychisme. Et les responsables sauront user alternativement du bâton et de la carotte. Du bâton quand la personne ne voudra pas leur faire confiance ; il leur sera aisé de la convaincre que son âme est en proie aux pires influences du démon et qu'elle est en train de frôler des abîmes du mal très dangereux. De la carotte, quand la personne, toute repentante, revenant les yeux mouillés par la douleur d'avoir offensé Dieu, se montrera à nouveau pleinement docile à ses responsables. Ceux-ci alors la submergeront de manifestations de tendresse et de confiance.

Une telle personne est à proprement parler un être enchaîné, des liens tout intérieurs. De par ma propre expérience, je peux témoigner que tant que ce travail de manipulation n'atteint pas un certain seuil de remise de soi de la part du jeune homme, on ne l'invitera pas à prononcer les vœux monastiques, premier engagement officiel dans la communauté.

Je ne peux que faire allusion ici à une grave question, sans pouvoir l'approfondir : celle de l'allègre désinvolture avec laquelle la communauté de Bethléem se rapporte aux règles canoniques de l'Église quant aux temps de probation d'un novice. Le Droit canon prévoit, et c'est une mesure de grande sagesse, que si au bout de deux ans de noviciat, tout au plus deux ans et demi, le novice n'a pas manifesté son intention de s'engager dans la communauté par les vœux de religion, il doit partir.

C'est une mesure de grande sagesse car cela empêche qu'un jeune homme ou une jeune fille traîne longtemps dans un chemin qui ne lui convient pas. Or, Bethléem est truffé de moines et moniales qui ont prolongé leur noviciat jusqu'à plus de 10 ans. La raison principale qui explique cela n'est pas celle qui est donnée par la communauté, à savoir qu'elle s'inspire du monachisme oriental, beaucoup plus attentif aux voies de l'Esprit Saint, différentes pour chacun, qu'au Droit Canon, égal pour tout le monde et typique de l'Église d'Occident. C'est très beau mais malheureusement cela n'a rien à voir avec la réalité. La question est autre : Bethléem ne peut se permettre de garder dans son sein quelqu'un qui n'a pas encore franchi un seuil minimal de pleine remise de soi aux responsables. En d'autres termes, et de façon plus parlante, on ne peut garder quelqu'un qui n'est pas encore pleinement rentré dans le système. Non, Bethléem ne le peut pas, la communauté ne peut pas se permettre de laisser pénétrer un virus capable de s'attaquer aux piliers fondamentaux de son système[13].

3. Le gouvernement de la communauté

Le gouvernement de Bethléem, contrairement aux normes approuvées par l'Église dans les Constitutions de la communauté, est centralisé administrativement et spirituellement. **La prieure générale s'attribue tous les pouvoirs et centralise les décisions en contrevenant aux normes élémentaires des Constitutions.**

[13] Je ne parle pas ici, car ce serait trop long, d'autres feuilles ou cahiers de transparence auxquels un moine est tenu tout au long de sa vie, mais surtout dans ses premières années au monastère et qu'il doit remettre chaque samedi à son prieur : cahier des confessions à la Vierge - genre d'examens de conscience quotidiens ou au lieu de s'adresser à Dieu on s'adresse à la Vierge ; cahier de vie, où on rend compte de l'emploi du temps de chaque journée ; cahier de travail, où on rend compte de ce qu'on a fait dans son secteur de travail ; et d'autres, facultatifs, cahier d'étude, cahier d'Évangile... Tout doit être mis en transparence.

Centralisation administrative et spirituelle

« La perle précieuse de l'unité ». Ainsi la Règle de Vie de Bethléem nomme celle qu'elle définit comme sa plus grande richesse, le trésor à défendre contre vents et marées. L'unité de la Famille est une méga valeur à Bethléem, pour elle on est disposé à tout perdre, à tout sacrifier. La personne dans sa singularité est sacrifiée sur l'autel de la communauté et sur l'autel de la « garante » de cette unité qu'est la prieure de Bethléem (bien plus encore que le prieur de Bethléem).

En quoi consiste cette unité si magnifiée et défendue avec tant d'acharnement ? Le point de départ, une fois de plus, est la vie des Trois Personnes Divines, mystère de solitude et de communion, d'unité dans la diversité et la pluralité. Ceci est très beau et on ne cesse d'en parler et de le présenter comme le mystère source de l'unité que Bethléem est appelé à vivre dans l'Église et pour l'Église.

En réalité, dans le concret de la vie, on est très loin de cela, presque aux antipodes. Dans les faits, l'unité de la Famille monastique de Bethléem ressemble plus à une uniformisation forcée et totalitaire qu'à un mystère de libre communion. Le mot qui vient spontanément à l'esprit est celle de centralisation. À Bethléem tout est fortement centralisé. Une seule personne dirige tout.

Bien sûr, on s'évertuera à tenter d'expliquer que toute décision est prise ensemble, en collégialité, par les membres des différents conseils, à l'image de La Trinité. Telle est l'image de façade. La réalité est toute autre. Je parle ici de faits vécus et dont j'ai été témoin avec d'autres qui pourraient témoigner eux aussi, de faits que tout le monde connaît à Bethléem mais dont personne n'ose parler par peur de pécher contre la sacro-sainte unité.

Concentration des pouvoirs

À l'époque où j'ai quitté la communauté, la prieure générale des moniales concentrait en elle tous les pouvoirs décisionnaires des sœurs et des frères. Contrairement aux normes canoniques, elle était et reste la seule et unique autorité qui tire toutes les ficelles d'une communauté aux proportions toujours plus vastes.

C'était ce mécanisme centralisateur qui explique pourquoi on était si lent à prendre des décisions. On est lent parce qu'il faut interroger sans cesse et pour la moindre chose souvent. Rejoindre à tout bout de champs la prieure générale qui se trouve à des milliers de kilomètres de distance, souvent malade et donc injoignable, représente un effort colossal et une perte d'énergie conséquente.

La Prieure générale s'en défendait prétextant que la faute revenait aux responsables locales des monastères qui compliquent inutilement la vie et qui, au lieu d'apprendre à mener une vie dans l'essentiel de l'Unique Nécessaire, se dispersent dans le multiple en l'accablant de questions « inutiles », elle ou son assistante.

Monopole spirituel

La centralisation administrative est doublée d'un monopole spirituel. Depuis la mort de la fondatrice, tous les monastères (frères compris) reçoivent par fax ou par mail le texte des conférences spirituelles (homélies) que la prieure générale prononce dans les monastères où elle se trouve de vivre ou de passer. Ces textes sont les références essentielles dont les prieures et les prieurs s'inspirent pour leurs propres conférences. Le style, une certaine façon de parler propre à la prieure générale, est donc devenu patrimoine commun à Bethléem.

Il faut y ajouter le mois évangélique où chaque jour, pendant un mois, une soixantaine de filles et une vingtaine de garçons, ainsi que tous les membres de Bethléem dans le monde entier (grâce à un système de mise en réseau téléphonique), écoutent la voix de la prieure générale qui leur arrive en direct à l'intérieur de leur cellule[14].

Un frère ou une sœur de Bethléem ne dispose d'aucune retraite personnelle annuelle où il/elle puisse se nourrir spirituellement puisant où il/elle veut. Au cours de la seule retraite annuelle prévue par les Constitutions, celle du Cénacle (du jeudi de l'Ascension au dimanche de Pentecôte), on écoute encore et uniquement la voix de la prieure générale présenter des méditations ou des introductions à la prière. Aucune autre voix « spirituelle » n'a droit de cité à Bethléem. La communauté ne sait pas ce que c'est que d'écouter une retraite spirituelle prêchée par une personne extérieure à elle.

L'emprise d'une seule personne sur toutes les autres

À Bethléem une seule personne dirige tout et tout le monde sans passer par son conseil ou par toute autre structure subsidiaire prévue par l'Église. Sa plus petite volonté personnelle exprimée ou seulement suggérée acquiert la force morale d'un commandement divin et d'un « précepte formel » à accomplir à n'importe quel prix, sans discernement ni référence aux normes ecclésiales. Cette manière d'évacuer toute discussion, raisonnement et même dialogue responsable est appelée « obéissance ».

Pourquoi cette persuasion morale aux allures presque invincibles ? Parce qu'entre la volonté de la prieure générale, celle de la Vierge et celle de Dieu il y a identification parfaite. Il s'agit d'une adaptation de tous aux goûts personnels, décisions, idées d'une seule personne, et ceci dans tous les domaines, de la vie spirituelle à la gastronomie, de la liturgie aux domaines de l'esthétique, de la santé jusqu'au choix d'une voiture, etc.[15]. Ce conformisme se manifeste au grand jour lorsque, pour plaire à la prieure générale, on arrive à enfreindre les constitutions ou, même, les commandements de Dieu (en particulier le commandement de ne pas mentir).

Un tel asservissement arrive à aveugler la conscience du moine ou de la moniale lesquels, pour s'aligner à la prieure générale, ne reculent aucunement devant le mensonge, la dissimulation ou l'injustice.

Cette identification des trois volontés, de la prieure générale, de la Vierge et de Dieu, est le « liant » qui donne à Bethléem une apparence d'unité et d'une unité incassable. La volonté de Dieu, règle unique du comportement chrétien, est réduite à « ce que veut la Vierge » et ce que veut la Vierge est « réduit » aux intuitions ou illuminations, assez changeantes et imprévues, voire capricieuses, de la prieure générale.

---

[14] Toute cellule d'un frère ou d'une sœur de Bethléem est dotée d'un haut-parleur à travers lequel peuvent être retransmis des cours ou des conférences, qui sont donc écoutés par tous en même temps mais chacun séparément. C'est ainsi que la voix de la prieure générale rejoint chacun et chacune dans son intimité.

[15] Il y a à cet égard une uniformisation de tous les aspects de la vie qui est quelque chose de presque surréel à Bethléem. Dans n'importe quel monastère que vous alliez, toujours les mêmes architectures, les mêmes couleurs, les mêmes chants, les mêmes meubles, les mêmes repas, les mêmes vêtements... il y a quelque chose de lassant et en même temps d'effrayant, comme dans certains films de science-fiction, où les hommes ne sont plus que des clones reproduits en série. À Bethléem cette sensation de clonage investit même l'environnement, les lieux et les espaces.

Le « Gouvernement à vue »

Le « gouvernement à vue » procède de cette vision fausse, qui considère que, en la prieure générale, la Vierge est présente « in persona », personnellement. À ce « gouvernement à vue » deux expressions sont consacrées : « naviguer à vue » ou bien « avancer à la bougie ». Cela veut dire que tant que « la Vierge » n'aura pas indiqué sa volonté (par quels signes ? ce sont les fameuses intuitions ou motions de la prieure générale) tout est bloqué, on n'avance pas, ou mieux on avance pas à pas, les quelques pas qu'une lumière de bougie peut éclairer. Cela explique qu'on puisse remettre en question avec désinvolture décisions et engagements pris depuis longtemps. On fait cela sans aucun scrupule car, dit-on, « c'est la manière propre de faire de la Vierge », manière toute féminine et donc souple, qui sait lâcher prise sous le souffle inspirateur de l'Esprit, contrairement à la manière masculine rigide et fermée aux nouveautés de l'Esprit.

À Bethléem, par principe on ne fait pas de programmes, on change avec grande facilité les dates de rencontres ou d'événements, ce qui entraîne, par exemple, la perte ou le changement de billets d'avions et pas mal d'argent.

On tient assez peu en considération les règles mêmes de gouvernement dictées par les Constitutions. Fixer une date de Chapitre général dépend plus de l'état (spirituel ? psychique ? physique ? les trois ensemble ? voire des motions intérieures sur « les moments et les temps ») de la prieure générale plutôt que des échéances bien définies dans les Constitutions. De cela on ne s'embarrasse point et on a l'habitude de demander les dispenses canoniques nécessaires autant qu'on le voudra, car au Vatican on sait qui toucher pour avoir la permission attendue.

Ce « gouvernement à vue » explique l'implacable logique de l'irrationnel qui, mêlé au passionnel dans l'administration quotidienne, déstabilise des existences entières, qui ne savent jamais ce qui va arriver la minute d'après. Cela provoque des questions lancinantes qui ne trouvent aucune explication durant des années voire des décennies, laisse dans la solitude et la détresse des personnes livrées à elles-mêmes, ouvre la voie à des complications sans fin et aboutit souvent à de véritables injustices, usurpations de pouvoir, confusions entre le for interne et le for externe et, somme toute, à un « enténèbrement » qui, comble de l'errance, est compté pour une réelle illumination intérieure mariale.

On a vraiment l'impression de se trouver face à une « coque vide ». Deux vacuités se font face :

- D'un côté celle des responsables, qui ne sont pas impliqués personnellement puisqu'on eux la Vierge agit 'in persona' (déresponsabilisation vis-à-vis des décisions prises).
- De l'autre côté, la vacuité de celui ou de celle qui obéit et qui n'est pas impliqué personnellement non plus puisque, en eux, c'est la Vierge qui obéit (déresponsabilisation vis-à-vis des actes posés dans l'obéissance) [16].

Souvent cette obéissance psychique et forcée provoque bien des murmures dans les coulisses du système. Mais il est presque impossible d'arriver à exprimer ouvertement son dissentiment ou à formuler une quelconque critique par rapport à la prieure générale [17].

---

[16] Une expression courante sur les lèvres d'un/e responsable à Bethléem explique bien ce que je veux dire : « Moi je peux me tromper en te commandant quelque chose, mais toi tu ne tromperas jamais en m'obéissant ».

[17] Il faudrait ici ouvrir tout un chapitre sur le phénomène de la délation tellement présent à Bethléem. Pendant les années où j'ai été prieur, j'avais plusieurs voies pour savoir tout ce qui se passait ou se disait à l'intérieur de la communauté, une de celle-ci étant celle des frères « délateurs ». Il ne faut pas se les représenter comme des êtres perfides. Il s'agissait de frères dont la conscience n'arrivait pas à porter le poids de certaines paroles ou certains faits vus ou entendus. Je n'avais aucunement à les solliciter, ils venaient spontanément me voir ou m'écrivaient un petit mot.

J'ai été témoin bien des fois du fait que la personne qui osait une telle entorse à l'obéissance passait assez rapidement dans la liste des personnes non grata. Car il y a des personnes non grata, moines et moniales, à Bethléem. Cela saute aux yeux. Tout le monde tôt ou tard se rend compte que la prieure générale a ses préférences et qu'elle ne dédaigne pas de le montrer au grand jour. Cette remarque m'a été souvent faite par des jeunes frères à qui rien n'échappait et qui observaient tout. Mais le favori ou la favorite eux-mêmes risquaient immanquablement un jour ou l'autre de tomber eux aussi en disgrâce. Ils étaient alors limogés de tout office, fonction ou mission et relégués aux oubliettes[18].

Abus de pouvoir

Tout ce qui précède explique aisément pourquoi la prieure générale peut impunément faire de sérieuses entorses aux Constitutions et aux usages monastiques les plus communs. Ces abus de pouvoirs passent pour être des nécessités que nul n'a le droit de remettre en question.

Je signalerai, sans que cette liste soit exhaustive :

- Le favoritisme et l'acception des personnes,
- Le népotisme,
- Une manière de vivre qui n'a que très peu à voir avec les exigences contenues dans la Règle de vie et qu'elle-même impose aux autres membres de la communauté,
- Le manque de pauvreté voire le luxe dont elle s'entoure,
- L'usage personnel des biens communautaires sans en référer à qui que soit, contrairement aux normes canoniques,
- La dilapidation des biens communautaires,
- Les caisses noires (encore appelées « chaussettes »),
- Aucun organe de vigilance prévu dans les Constitutions pour superviser la prieure générale.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la personnalité de la prieure générale et sa capacité de manipuler les personnes sous des dehors trompeurs. Mais que cela n'induise pas en erreur. Le problème à Bethléem ce n'est pas la perversion d'une personne. Le problème, c'est la perversion d'un système (dont certaines personnes, plus portées à la prévarication et à la manipulation que d'autres se servent pour leurs propres avantages personnels, ceci aussi est indéniablement vrai).

[18] Pour ce faire, il y avait la technique de l'année sabbatique ou encore mieux du voyage en Israël, au monastère de la prieure générale. Avec l'excuse d'un temps de repos ou de prière, ou même de visite aux Lieux Saints, un prieur ou une prieure étaient invités auprès de la prieure générale pour... ne plus en repartir! Entre temps on avait nommé quelqu'un d'autre aux postes de responsable dans leurs monastères.

Après l'actuelle prieure générale il y en aura une autre[19], et puis encore une autre et ainsi de suite, d'autres femmes, avec chacune sa personnalité et sa manière de faire. Mais le pouvoir illimité dont elles jouiront leur permettra d'agir en despotes autoritaires, en actrices acclamées, en gourelles illuminées. Et je n'ai connu encore personne qui sache garder ne fût-ce que quelques miettes de bon sens à l'intérieur d'une telle ambiance. Quand tout le monde vous dit à longueur de journée que vous êtes le représentant de Dieu et que vos paroles valent de l'or, quand vous vous sentez désirée, admirée, adulée, excusée à propos de tout et devant tout le monde, un sentiment de toute-puissance s'empare petit à petit de vous et vous vous sentez légitimée à tout faire, à tout entreprendre, plus rien ni personne, ni loi ni hommes d'Église, ne pourront vous arrêter. Ce n'est qu'une banalité que de remarquer ce lien de cause à effet, l'histoire nous en donne plein d'exemple, dans l'Église elle-même, et Bethléem n'est pas une exception à la règle.

[19] Tout en n'étant pas prévu dans les Constitutions, le priorat général à vie (je parle des moniales non des moines) est une coutume qui va de soi à Bethléem.

4. Le gouvernement des frères

À Bethléem les sœurs se sentent dépositaires du charisme de la fondation à titre exclusif et cherchent à le transmettre d'une telle manière aux frères que ceux-ci s'en trouvent sérieusement inhibés dans leur nature masculine, sans oublier les retombées canoniques de cette mainmise.

Deux ans avant que je quitte la communauté, nous avions reçu un jeune américain qui venait de la communauté saint Jean. Après quelques mois d'essai il avait demandé à rentrer chez les frères de Bethléem. Il était prévu qu'avant de s'engager dans la première étape de formation ce garçon aille rendre visite à ses parents aux États- Unis. Durant son absence, j'ai reçu une lettre de lui. Il m'explique que petit à petit il avait été pris par une grande angoisse à la simple idée de devoir revenir chez les frères. Il avait mieux cerné les raisons de cette angoisse. Voici ses paroles textuelles : « à Bethléem, ce sont les sœurs qui commandent, même en ce qui concerne la vie intellectuelle. Il n'y a pas de place pour les hommes et les hommes eux-mêmes sont des femmes ». Il avait donc décidé de ne plus revenir, il remerciait pour toute l'aide reçue mais il affirmait son incapacité à vivre dans une communauté pareille.

Relations entre frères et sœurs

J'ai pris cet exemple pour parler du thème délicat entre tous à Bethléem, celui des relations entre frères et sœurs. Bien évidemment, je ne suis pas dupe au point de penser que la motivation qu'il donnait était la seule qui ait joué dans sa décision de ne plus revenir. Mais, le connaissant, je sais qu'il s'exprimait sur ce point avec sa candeur habituelle, si américaine. Il pouvait le faire parce qu'il n'était pas encore rentré dans le « système » et sur ce point il pouvait manifester encore une grande liberté d'expression.

Tous les frères découvrent, un jour ou l'autre, que la manière de vivre la vie monastique des sœurs est différente de la leur. Un choix, plus ou moins explicite selon les cas, se présente. Il y en a qui sont décidément pro-sœurs. Ils voudraient que tout le mode de vie des frères ressemble bien davantage à celui des membres féminins de la communauté. Il s'agit surtout de frères qui sont très sensibles aux valeurs féminines de l'amour, de la tendresse, de l'attention à l'autre. Ils se plaignent de ne pas retrouver ces attitudes chez les frères. Mais il y en a aussi qui sont décidément anti-sœurs. Ils trouvent qu'elles ne permettent pas aux frères d'être eux-mêmes, qu'elles sont envahissantes, qu'elles décident à leur place, qu'elles imposent aux frères une manière de vie monastique conçue pour des femmes. Entre ces deux positions extrêmes, il y a la place pour toutes les nuances.

Ce n'est pas le lieu ici de creuser une question qui depuis toujours, mais surtout d'une façon presque excessive depuis la mort de la fondatrice, est au centre des relations entre frères et sœurs de Bethléem. Cela a donné lieu à beaucoup de souffrances et de malentendus de part et d'autre, un peu comme entre une femme et son mari, tous les deux avec cette découverte, déterminante et souvent douloureuse, de se voir différents, à la limite parfois de l'incommunicabilité. Seul un approfondissement souvent onéreux de leur amour réciproque peut les aider à surmonter cette épreuve.

Ambiguïté d'un moule féminin pour des hommes

Mais dans cette découverte de l'autre il y a une sérieuse différence d'avec un couple. C'est que dans le couple, normalement, si cet amour vrai existe ou veut exister, l'ouverture à l'unicité de l'autre se réalise de part et d'autre. À Bethléem, malgré une rhétorique qui pourrait faire penser le contraire, cette ouverture est et ne peut être qu'unilatérale. Ce sont les frères qui doivent s'ouvrir à l'être féminin car le charisme vient des sœurs et c'est à l'image d'une femme, la Vierge Marie élevée dans la gloire de La Trinité, que tous sont appelés, sœurs et frères, à se ressembler. Il y a là un problème majeur. Frères et sœurs ont la même Règle de vie, identique. On n'a fait que mettre au masculin ce que sœur Marie avait écrit pour ses sœurs. Cela veut tout simplement dire qu'on n'a même pris en compte l'éventualité qu'il puisse y avoir des modalités de vie différentes du simple fait de la différence de sexe !

La proximité dominante des sœurs crée un problème dans la formation affective des frères.

Ce que je vais dire semblera évident pour la majorité des lecteurs. Je me donne tout de même la peine de l'écrire car, contrairement au plus élémentaire bon sens, cela ne l'est pas du tout pour un membre de la communauté de Bethléem.

Sans vouloir décharger toute la responsabilité sur les moniales, on peut paisiblement affirmer que les frères n'ont jamais reçu une tradition d'affectivité masculine bien assumée et mise au service du Seigneur dans la vie monastique. Grandir affectivement, mûrir affectivement, sont des buts actuellement inatteignables à cause de la proximité affective des sœurs (un même déficit de maturation humaine et affective est le lot bien évidemment aussi des membres féminins de la communauté). Et cela vaut surtout aujourd'hui où la plupart des jeunes qui entrent ont de moins en moins connu une vraie figure de père. Les dernières années j'avais noté que sur la vingtaine de jeunes qui étaient en formation seulement deux d'entre eux avait connu un père qui les avait accompagnés dans leur croissance. Pour tous les autres (sauf rares exceptions) la figure importante et présente avait été la mère.

On est loin des normes ecclésiales concernant la formation des séminaristes : « Certaines de ces qualités (du futur prêtre) méritent une attention particulière : une appropriation positive et stable de son identité masculine ; la capacité d'entrer en relation de manière mûre avec d'autres personnes ou des groupes de personnes [...] la liberté de s'enthousiasmer pour de grands idéaux et la cohérence dans la réalisation du travail quotidien ; le courage de prendre des décisions et d'y rester fidèle ; la connaissance de soi, de ses dons et de ses limites, les intégrant dans une estime de soi devant Dieu ; la capacité de se corriger, etc.... »[20]

Il y a une peur constante chez les sœurs, et surtout chez les responsables, que les frères prétendent à une autonomie plus grande. Elles ont peur de les perdre et que les perdant ils deviennent dangereux pour l'ensemble de la famille, qu'ils essayent de s'éloigner des directives de la fondatrice, etc.[21] Cette peur est tangible et tant qu'elle existera elle freinera toute possible innovation chez les frères qui correspondrait davantage à leur être masculin.

---

[20] Orientation du Saint-Siège sur la psychologie dans la formation des séminaristes, 1,2

[21] Les exemples seraient innombrables. Cela va de questions de tenue vestimentaire ou corporelle - ce sont les sœurs qui ont toujours freiné pour le port de la barbe de la part des frères, par exemple - à des questions plus centrales comme la manière d'exercer le sacerdoce sacramentel de la part des moines - le fait qu'il leur soit interdit de baptiser ou de bénir des mariages par exemples, ou qu'ils ne puissent pas prêcher pendant la messe, même pas le dimanche. Cela en fait recouvre presque tous les domaines de la vie au monastère.

Cette emprise féminine sur les frères qui veut les modeler à son image a été bien des fois un obstacle majeur pour qu'un jeune garçon rejoigne la communauté des moines, à l'exemple de notre jeune américain. Cela explique également qu'aujourd'hui les frères de Bethléem ne soient même pas une cinquantaine, alors que les sœurs de Bethléem sont plusieurs centaines. Cette peur explique bien également pourquoi les préférences de la prieure générale vont vers les plus jeunes. Le jeune frère est seul susceptible d'entrer de plein pied dans une relation filiale maternelle vis-à-vis d'elle. Un frère ancien s'y prêtera beaucoup moins. Ceci est une des raisons et je crois la principale qui explique pourquoi, au moment où j'ai quitté la communauté, il n'y avait plus de place pour les moines anciens dont on ne savait plus très bien quoi en faire.

On a l'impression qu'une fois de plus la question humaine, anthropologique, est laissée de côté, jugée trop peu spirituelle devant « l'ampleur prophétique de ce projet de la Vierge qui est prioritaire pour toute l'Église des derniers temps où il n'y aura plus ni hommes ni femmes ».

En effet, cet esprit de prophétisme est une des fiertés de Bethléem : la communauté est appelée à anticiper ce que sera l'Église de demain et tout cela grâce à une lecture assez particulière du chapitre XII de l'Apocalypse. Bethléem est la Femme, sœurs et frères mélangés, qui fuit au désert pour affronter la lutte eschatologique de l'Église contre la tentation des derniers temps. C'est pourquoi elle est si persécutée et si incomprise, même et parfois surtout par ses propres membres masculins qui oublient la noblesse d'une telle vocation eschatologique.

Les sœurs en sont venues à gouverner les frères

Depuis que sœur Isabelle a été élue prieure (1999) jusqu'à mon départ de la communauté (2009), aucune décision importante chez les frères n'a été prise sans son accord ou son conseil explicite ou implicite. Si on devait savoir, ne fût-ce que par pressentiment, qu'une décision serait désagréable pour elle, on ne la prenait pas. J'ai été pendant environ 7 ans prieur du monastère contigu à celui de sœur Isabelle en Israël et je sais très bien ce que je dis. Je n'ai jamais pris une seule décision d'une certaine importance sans avoir le nihil obstat de Sœur Isabelle et bien des fois j'ai changé ce que j'avais moi-même décidé, parfois même après avoir eu l'accord de mon prieur général.

Ceci a culminé entre 2005 et 2008. Pendant ce laps de temps toute la structure de gouvernement des frères a été transformée sans aucune permission canonique. On a « déposé » des prieurs (des frères anciens) et on a mis à leur place des vicaires (des jeunes frères) sans du tout passer par les structures de gouvernement prévues par les Constitutions.

Depuis la mort de la fondatrice en 1999, le prieur général des frères, son Conseil, les prieurs des monastères et leurs conseils, ont été choisis suivant le bon plaisir de la Prieure Générale. Le Prieur Général a été totalement dirigé dans les grandes choses comme dans les petites par la Prieure Générale ou par son assistante [22]. Il en a été réduit à être comme la prieure d'un monastère qui en réfère constamment à la Prieure Générale pour recevoir d'elle toutes les orientations nécessaires à la bonne marche de la communauté dont elle est responsable.

[22] J'ai été le premier assistant du prieur général de 2001 à 2009, ici aussi je parle de faits dont j'ai été témoin.

Inutile de dire que tout ceci est contraire aux lois canoniques de la communauté approuvées par le Saint-Siège, qui distinguent deux entités distinctes et indépendantes, l'une masculine et l'autre féminine. Comment ne pas repenser alors à ce que la fondatrice ne cessait de répéter devant ses sœurs dès les années soixante-dix, avant la naissance de la branche masculine de Bethléem ? Elle leur disait qu'il fallait des frères prêtres pour être une communauté reconnue par le Vatican parce que dans l'Église des femmes ne comptent pas pour grand-chose, mais que ces frères prêtres ne devraient pas s'occuper de l'accompagnement spirituel de leurs sœurs. Ce qu'elle voulait s'est pleinement accompli.

5. La formation : chemins obligés et voies interdites

Cette partie, en prenant comme sujet la formation théologique et spirituelle impartie dans la communauté, je l'adresse particulièrement aux représentants de l'Église, pour qu'ils se rendent mieux compte du double registre de langage tenu par la communauté vis-à-vis de l'Église. Ce n'est qu'un exemple, mais il est des plus révélateurs.

La « théologie surnaturelle », confusion et chaos dans la formation

Je suis devenu prêtre sans avoir jamais ouvert un manuel de Liturgie ou de Droit Canon. Je n'ai jamais soutenu d'examens vérifiant mes connaissances. Je n'ai jamais reçu de cours d'Histoire de l'Église, et ainsi de suite. Tout ce que j'ai pu savoir sur ces différents domaines a été le fruit de mes lectures personnelles, sur des livres qui souvent étaient interdits aux autres frères - mais pouvoir lire certains ouvrages était l'un des privilèges, et non des moindres, d'un frère responsable

Il existe un texte fondamental à Bethléem sur ce qu'on pourrait appeler la « formation » des moines et des moniales. Il s'intitule « la théologie surnaturelle » : ce fut l'un des derniers textes écrits par sœur Marie avant de mourir et on le vénère comme son testament spirituel en quelque sorte.

En quoi consiste cette « théologie surnaturelle » ? Il s'agit de rentrer dans la formation même que le Christ a donnée à la Vierge pendant trente-trois ans et aux apôtres pendant trois ans. Il s'agit de l'unique pédagogie vraiment formatrice car mise en acte par le Fils de Dieu en personne. Mais concrètement ? Dans ce texte on a de la peine à retrouver la moindre indication d'une structure, d'un ensemble d'éléments clairs et concrets. On y parle de la lecture de l'Évangile à laquelle les jeunes s'adonnent exclusivement au cours des deux premières années de leur vie monastique, et de tout un tas d'autres choses, comme la vie liturgique, fraternelle et même l'architecture des espaces et des lieux...

L'intuition d'une formation unifiant tous les aspects de la vie est fascinante. Toujours est-il que ce texte a produit une petite catastrophe dans la formation à l'intérieur de la communauté. Par peur d'une excessive cérébralisation due à un apport purement intellectuel, nous avions arrêté de suivre les cours donnés par des professeurs venant de l'extérieur. On cherchait dans d'autres directions, vers une approche plus globale, moins livresque. Il reste que, les dernières années avant mon départ, régnait la confusion la plus totale. Quand je suis parti il n'y avait pas de cursus d'études un peu structuré pour un frère ou pour une sœur et les études philosophiques étaient au point mort.

Au fond il y a un problème structural. Bethléem ne réussit pas à trouver dans toute la flore des études philosophiques et théologiques que l'Église propose la fleur qui lui convienne en propre. La sève thomiste, élément traditionnel au temps de sœur Marie, ne satisfait plus l'exigence des jeunes qui arrivent et qui ont soif d'une théologie plus vécue et existentielle. Se tourner vers ce que le père Garrigou-Lagrange avait nommée « la théologie nouvelle » autour de 1950 a toujours été un tabou et interdit dans Bethléem. Les grands théologiens qui ont fait Vatican II sont toujours restés des auteurs inconnus et même suspects pour la communauté. Pour donner un exemple, les livres de Urs Von Balthasar sont interdits dans les bibliothèques des monastères. À cause de l'enseignement extrêmement étroit du P. Marie Dominique Philippe, même des auteurs traditionnels comme Journet et Maritain sont considérés comme deux sous-intellectuels. Et non sans humour, il faut reconnaître que même Ratzinger a mis bien du temps à sortir de l'anathème dont il était frappé depuis les années conciliaires et sa participation à l'équipe de « Communio »...

Une Christologie défectueuse

La Christologie, telle qu'on l'étudie ou qu'on la « vit » à Bethléem, présente bien des déviances par rapport aux premiers Conciles Œcuméniques, patrimoine commun à toutes les Églises chrétiennes. Prévaut dans la communauté une nette tendance au monophysisme et au monothélisme. Dans la christologie exprimée lors des rencontres communautaires autour de l'Évangile, nous avions énormément de mal à situer l'humanité du Sauveur.

On disait : puisqu'il est la Parole, le Logos incréé, quel besoin a-t-il de développer, par exemple, tout aussi bien une vie intellectuelle humaine ? Ses contours humains étaient évanescents, privés de pesanteur.

Quant aux retombées spirituelles de cette Christologie, on déconseillait très vivement de référer sa propre vie spirituelle aux écoles ou aux ouvrages où l'humanité du Christ serait davantage mise en valeur, comme par exemple la doctrine de Sainte Thérèse d'Avila ou de la petite Thérèse ou d'autres docteurs de l'Église, doctrines jugées « compliquées » et étrangères à une vie de vrai dépouillement spirituel propre aux habitants du désert.

Pour nourrir le cœur et l'intelligence d'un moine ou d'une moniale de Bethléem, il y avait l'ineffable Trinité, les Trois Personnes Divines, qui sont vraiment au centre de tout, depuis les conférences spirituelles jusqu'aux icônes omniprésentes. Et puis... On passait immédiatement à la Vierge présente en son corps et en son âme au cœur de cette même Trinité. Quant au Christ en son humanité de chair on ne savait pas très bien où Le mettre. Au fond il était presque complètement résorbé dans le Verbe éternel et c'était la Vierge qui avait pris sa place de Médiateur.

Une spiritualité et une formation déshumanisantes

Une conséquence de cette spiritualité aussi redoutable que commune à Bethléem est que le « moi humain » du moine est lentement mis à mort d'après le présupposé que « humain - vieil homme ». L'humain c'est ce à quoi il faut constamment renoncer si on veut vivre de la seule vie spirituelle digne d'un moine ou d'une moniale.

Il faudrait ouvrir ici une grande parenthèse pour parler de l'éducation de l'humain dans une perspective de liberté adulte et responsable et, en particulier, de l'affect à Bethléem. Elle est presque inexistante. L'humain en tant que « moi personnel », n'a pas de place dans la synthèse spirituelle de Bethléem. Ce qui se comprend fort bien si toute la vocation d'un membre de Bethléem consiste à recevoir hic et nunc la vie glorifiée de Marie au sein de la Très

Sainte Trinité. S'il vit grâce à Marie de la vie de lumière et d'amour des Trois Personnes divines, quel besoin a-t-il encore de cette humanité si lourde pour lui et pour les autres ?

De tout cela découlent néanmoins des conséquences assez fâcheuses :

Réduction du principe de la liberté responsable.

La liberté, en tant que positionnement responsable et souverain de la volonté face à la vie, n'est pas favorisée à Bethléem. On en parle beaucoup mais en pratique on la tue jour après jour.

Tout dépend d'une certaine manière d'interpréter l'Évangile et en particulier les humanités du Christ et de sa Mère. Du Christ j'ai déjà parlé, je présente ici deux exemples se référant à la Vierge :

Le questionnement de Marie à la parole de l'ange à l'Annonciation, exemple majeur de sa libre consistance humaine que le Créateur respecte et même suscite, est réduit dans le jargon de Bethléem à la fameuse catégorie du « quomodo » [23]. D'après le point de vue de la communauté, Marie n'interroge que pour mieux obéir. Elle ne pose aucune question de fond. Elle s'enquiert pour mieux correspondre à la Volonté divine. Elle a commencé par obéir dans le silence et sur ce fond du silence de toutes ses facultés elle s'ouvre maintenant au « concret », au « comment » de la Volonté divine. Ce concept d'obéir dans le silence - c'est-à-dire le non-questionnement « choisi par amour » - est un des piliers porteurs de tout Bethléem. Pour une sœur ou un frère c'est la mesure de sa sainteté, sans équivoque.

Douze ans plus tard, un autre questionnement revient sur les lèvres de Marie. Cette fois-ci elle l'adresse à son Fils lui-même dans le Temple à Jérusalem. Ce questionnement, qui ne porte plus uniquement sur le « comment » mais sur le « pourquoi », au lieu d'être le signe d'une humanité pleinement présente et « bien en sa peau », pleinement en confiance devant Dieu, devient dans la langue de Bethléem le cri déchirant de son amour de mère appelé à mourir pour se transcender dans un autre amour et une autre relation, toute divine, envers son jeune enfant. Et ainsi de suite.

La vie humaine bien réelle du Christ et celle de sa Mère sont atténuées, ce qui a pour conséquence une réduction de l'engagement de notre humanité à l'intérieur de l'expérience chrétienne.

- **Incapacité de se prendre en charge.** *À* Bethléem on « préserve » les personnes, on les chouchoute. Leur humanité n'a pas l'espace de grandir dans une responsabilité personnelle fondamentale. Toutes les questions qu'on peut porter, mises par écrit à longueur de vie dans l'exagoreusis (l'ouverture du cœur), et laissées toujours sans réponse, puisque le silence est de mise, ne sont pas assumées, voire elles sont refoulées. On considère comme un signe d'une authentique croissance spirituelle, le fait que petit à petit les questions tombent d'elles-mêmes toutes seules. On peut se demander très sérieusement ce qu'il peut en être alors d'une responsabilité spirituelle qui n'a pas le soubassement d'une liberté consciente et active.

- **Gestion défectueuse de la sexualité.** C'est une question qu'on a toujours eue du mal à regarder en face chez les frères. La formation en ce domaine est quasiment inexistante. Jusqu'à il y a quelques années elle se limitait aux avis péremptoires des pères du désert avec une moralisation très culpabilisante. Le frère est laissé à son savoir-faire tout autant qu'à son ignorance, à son angoisse et à sa honte, pour essayer de gérer des pulsions de tous ordres, souvent contradictoires et auxquelles il ne comprend rien et dont personne ne lui apprend à appréhender l'origine ou le sens. Le sacrement de Réconciliation (vécu selon la tradition cartusienne, c'est-à-dire en l'absence complète de tout conseil spirituel donné au pénitent) est bien souvent son seul exutoire pour gérer ce domaine. Les actes d'autoérotisme, si fréquents chez les frères, sont examinés avec un regard inquisiteur et fort culpabilisant, produisant souvent des sentiments de désespoir.

[23] Quomodo (Latin) - Comment, il s'agit de la question de Marie à l'Ange, au premier chapitre de saint Luc : « Comment cela se fera-t-il ? »

- **Les racines et les ressources humaines sont tout simplement annulées**. On regarde avec suspicion les possibles dons humains d'un moine. Leur valorisation ne pourra qu'être accidentelle. On aura toujours peur d'aller trop « dans le sens » de son humanité.
- **Les responsabilités matérielles.** *À* Bethléem on n'est pas formé à la responsabilité face à la vie et à ses difficultés matérielles. On en arrive souvent à 45-50 ans avec l'immaturité d'un adolescent qui n'a jamais mis les mains à la pâte.
- **Entorses morales fréquentes***.* Elles sont dues au fait que la « fin » justifie les moyens. Un des exemples les plus percutants est celui des artisanats. Bethléem a volé au cours de son histoire plusieurs secrets de fabrication à des artisans, sans aucun scrupule.
- **Atmosphère de "Bulle stérilisée".** Tout est soigneusement mis en œuvre pour ne pas déstabiliser les sœurs ou les frères et les « affermir » artificiellement dans leur vocation. Or, le candidat qu'on a réussi à « garder » par une persuasion dissuasive lorsqu'il avait vingt ou trente ans, risque fortement de tout remettre en question une fois arrivé à quarante ou cinquante ans. C'était le cas quand je suis parti pour toute une série de frères.

Formation spirituelle standardisée

Si la formation théologique laisse à désirer, la formation qu'on pourrait appeler « spirituelle » présente elle aussi de graves lacunes. Avec les livres de Von Balthasar et de bien d'autres théologiens estimés trop modernes (Y. Congar et les frères Rahner entre autres), sont exclus des bibliothèques les livres de saint Jean de la Croix, ainsi que tous les ouvrages qui, à partir du maître castillan, ont essayé de fournir une doctrine complète et systématique des voies qui mènent à Dieu. À eux surtout s'applique la phrase de Sœur Marie : « à Bethléem il n'y a pas de méthodes ». Ceci a toujours été un leitmotiv affirmé à temps et à contretemps.

Il n'y a pas de place à Bethléem pour une spiritualité par étapes. Avec la Vierge tout est donné dès le commencement. Se concentrer sur des étapes, des phases, dans la vie avec Dieu est considéré un excès de psychologisme. D'où la maxime : « à Bethléem il n'y a pas de spiritualité, il y a uniquement l'Évangile reçu et vécu à la manière de la Vierge ».

Contrairement à cette affirmation, en réalité il existe dans la communauté une standardisation des voies spirituelles. Tous suivent la même voie, on est en face d'une « méga-spiritualité », tellement « méga » qu'elle efface toutes les autres en voulant s'affirmer comme l'unique.

6. Un système d'aliénation puissant

J'ai parlé à plusieurs reprises, de manipulation et d'aliénation des personnes à l'intérieur de Bethléem. Je voudrais, ici, et en guise de conclusion, envisager directement cette thématique, car il me semble qu'il s'agit là de l'élément le plus inquiétant de tout.

Après avoir vécu 24 ans à Bethléem, un beau matin d'avril de l'année 2009, tout d'un coup, comme jaillissant d'une évidence intérieure qui montait de je ne sais quelle profondeur enfouie et soudainement retrouvée, j'ai entendu monter une question, lancinante, presque enragée et sûrement remplie d'une stupeur étonnée : « mais qu'est-ce que je fais dans cette communauté ? Mais comment est-il possible que je sois entré dans un tel monde qui correspond si peu à ce que je suis et à ce que je porte et surtout que j'y suis resté aveuglément pendant tant d'années ? »

J'étais dans l'état de quelqu'un qui se réveille après un très long sommeil peuplé de cauchemars et d'insomnies.

Phénomène d'aliénation profonde

Encore aujourd'hui cette même question me revient de temps en temps : Comment expliquer que je sois resté si longtemps dans la communauté et que j'en sois devenu un des membres les plus intérieurement convaincus de son « idéologie » ? Je ne trouve pas d'autre explication sensée que celle d'un « phénomène » d'aliénation profonde, de manipulation, voire de lavage de cerveau. Où étais-je durant toutes ces années ? Je ne saurais le dire. Quand quelqu'un, à mon avis, se trouve prisonnier d'un phénomène d'aliénation mentale et spirituelle d'un calibre aussi pernicieux, son identité profonde est insidieusement manipulée. Non seulement la personne elle- même est incapable de se rendre compte de son état mais elle se prête elle-même à ce jeu car la pression morale à laquelle elle est soumise est une des plus fortes qui puissent exister.

Durant toutes ces années, je pouvais bien entrevoir tout ce que j'essaie de coucher ici noir sur blanc, mais je ne pouvais pas m'accorder la permission de le penser. Cela aurait été signé mon acte de condamnation à mort et à une mort spirituelle. Attaquer la communauté aurait voulu dire m'attaquer moi-même, tellement mon moi n'existait plus et qu'il était entièrement identifié à celui de la communauté.

Je crois qu'une telle manipulation est bien le problème principal qui existe à Bethléem et qu'il concerne tout le monde. Il arrive un jour, en effet, où le moine sent bien que, s'il veut vraiment être membre à part entière de la communauté, il lui faut « vendre son âme » et renoncer à tant de choses, non seulement légitimes mais sacrées, qu'il porte. Ce renoncement est fait dans un état intérieur semblable à un univers carcéral. J'ai vécu dans cette prison et dans ce renoncement pendant de longues années, et je sais fort bien dans quelle espèce de torture intérieure on se retrouve à vivre.

Mais il est quasiment impossible, quand on vit là-dedans, d'avoir le recul nécessaire pour s'apercevoir de la gravité de son état, de son véritable état. La dissimulation règne en maîtresse souveraine à Bethléem. Ce qui est esclavage pur et dur est appelé « liberté des enfants de Dieu ». Ce qui est anéantissement de son humanité est appelé « naissance à une vie nouvelle ». Ce qui est le culte d'une personne humaine, est appelé « obéissance ». Et ainsi de suite. Quand les mots perdent de leur signification naturelle il devient impossible de les agencer ensemble dans une pensée libre et respectueuse du réel.

Dans la Règle de vie de la communauté de Bethléem la parole qui revient le plus, après Dieu, est le mot « liberté », avec tout son cortège d'adverbes et d'adjectifs. Le moine choisit « librement » de vivre cette vie, il est « libre » de s'y engager, il est interrogé et respecté en sa « liberté » profonde. En réalité, il n'en est rien. Il s'agit d'une immense illusion et d'une formidable aliénation, comme je voudrais essayer maintenant de le montrer.

Ce faisant, je voudrais répondre à un questionnement que ces pages ont pu soulever chez certaines personnes d'Église qui les ont lues. Ces personnes me demandaient : mais comment est-il possible que des jeunes, libres, souvent assez cultivés, jouissant de grandes capacités humaines se soient livrés sans résistance à une telle aliénation de leur personnalité la plus profonde et durant tant d'années ? N'y aurait-il pas une certaine exagération, du reste compréhensible, due en partie à l'expérience personnelle douloureuse de l'intéressé, qui en un mouvement de balancier rejetterait soudain tout ce qu'il a adulé ?

Je comprends parfaitement cette objection. Je sais aussi que quelqu'un qui n'a pas connu Bethléem de l'intérieur aura beaucoup de mal à s'imaginer que tout ce que je raconte puisse exister. Malheureusement, c'est non seulement possible mais c'est d'une logique impitoyable. Je vais essayer d'en décortiquer les engrenages, autant que je peux.

Un mécanisme d'aliénation morale

Je crois avoir suffisamment souligné l'importance de l'obéissance à la Vierge dans Bethléem. Ce principe « éthique » est le premier à être transmis quand quelqu'un arrive au monastère. Il est de l'ordre de la finalité primordiale et essentielle d'un moine ou d'une moniale. On nous apprend que si nous sommes entrés au monastère c'est pour réaliser le « Projet » de la Vierge. Tout le reste, même l'union avec le Christ, motivation traditionnelle de l'entrée dans la vie religieuse, a une importance secondaire.

Dans la conscience du futur moine ou de la future moniale ce principe assume donc une place prépondérante. On lui rapporte tout, à tel point que « l'ordre des moyens », c'est-à-dire l'ordre des actes moraux concrets, quotidiens, en vient à perdre petit à petit toute consistance. Le paysage de la conscience morale d'un frère ou d'une sœur de Bethléem est d'une pauvreté désolante. Un seul genre de végétation y pousse, un seul arbre y porte des fruits : l'arbre de l'obéissance à la Vierge. En cet arbre est concentré tout le capital de bien moral ou spirituel dont est capable un moine ou une moniale. Tout le reste est mauvais et inutile. On aura beau être vrai, honnête, généreux, fort, prudent, même chaste et obéissant, si nos vertus ne poussent pas sur l'arbre de l'obéissance à la Vierge on ne les considérera pas comme un bien mais comme un mal (moral ou spirituel, peu importe).

Pour donner une quelque idée de ce que je viens de dire, je vais donner quelques exemples. Je vais, pour ce faire, révéler certains aspects de la vie privée (et le plus possible cachée aux autres) de l'actuelle prieure de Bethléem. Qu'on n'y voie pas une espèce malsaine de voyeurisme. Cette moniale, comme celle qui l'a précédée d'ailleurs, mène une vie qui a peu à voir avec celle de la plupart des autres membres, hommes ou femmes, de la communauté de Bethléem. Ses journées sont une suite d'exceptions faites à la Règle. Qu'est-ce qui donc va se passer quand un frère ou une sœur sont amenés, souvent par hasard, à entrevoir cette vie parallèle, ces privilèges continuels ? C'est cela qui m'intéresse, ce moment où quelque chose dans la conscience morale d'un frère ou d'une sœur connaît une sorte de scandale : voilà que le modèle de vie à qui tout le monde devrait se référer se révèle au contraire transgresser continuellement la Règle. Ce moment est un passage très délicat. Choquée par la violence de la découverte, la personne risque de tout envoyer balancer. Qu'est-ce qu'on va mettre en oeuvre à Bethléem pour que cela n'arrive pas et que tout rentre dans l'ordre ?

Commençons donc par quelques faits.

La prieure générale, quand je l'ai connue, dépensait des milliers de dollars pour l'achat de tissus précieux chez un marchand syrien de la vieille ville de Jérusalem. Elle en faisait faire des ornements liturgiques ou toute autre chose venant agrémenter une pièce du monastère. Il suffit d'aller visiter l'Église de saint Honoré d'Eylau, seul monastère citadin des moniales de Bethléem, place Victor Hugo à Paris et de voir l'argent qui y est passé pour financer les tapis syriens qui recouvrent la dalle et le chatoyant et énorme ostensoir qui trône sur l'autel.

De 2004 jusqu'à mon départ en 2009 (et sûrement après), la prieure générale louait deux appartements dans le Vieille Ville de Jérusalem, payant un loyer mensuel d'environ 1000 dollars. Dans ces logements (magnifiquement ornés, justement par ces fameux tissus et d'autres bibelots genre lampes et ustensiles en métal tournés par les artisans arabes des souks), vivaient à l'époque 5-6 filles, toutes européennes. À ceux et celles qui étaient au courant, la prieure générale disait que ces filles avaient la vocation de Bethléem mais qu'elles n'étaient pas prêtes, qu'il leur fallait tourner un peu « autour de la montagne » avant de se décider à monter sur le sommet. Quoi qu'il en soit, le fait est que ces filles menaient la « belle vie », dans le sens qu'elles pouvaient choisir ce qui leur convenait le plus en fait de passe-temps ou de volontariat ou d'expérience formatrice. Certaines travaillaient à l'Hôpital français de Jérusalem, d'autres fréquentaient des cours à l'institut Biblique tenu par les Dominicains, d'autres encore participaient à des actions en faveur de la paix entre Israéliens et Palestiniens. Jusqu'ici rien à redire, sinon que seulement une élite de filles « privilégiées » (elles étaient bien évidemment triées sur le volet) pouvait ambitionner un tel séjour en Israël avec logement gratis. Mais ce qui vient noircir le tableau est le fait que la prieure générale passait le meilleur de son temps à rendre visite à ces filles, à les promener dans le pays, à sortir avec elles dans des restaurants typiques. Ceci se passait surtout le lundi, jour de désert de la communauté, où tout le monde était censé vivre dans le plus grand recueillement et la plus parfaite solitude de son monastère (inutile de dire que ce même jour interdiction était faite même aux sœurs prieures d'essayer de joindre sœur Isabelle par téléphone, elle se reposait dans la solitude de ce jour de désert, nous disait-on).

Outre les appartements à Jérusalem, la prieure générale avait loué une magnifique petite villa à Jéricho. Elle avait acheté le terrain environnant et y avait fait construire une succursale de son monastère. Dans cette villa, luxueusement décorée, la prieure générale se retirait de temps en temps pour des temps de détente (qu'elle appelait de « retraite »). Les fois où j'y suis allé pour célébrer la messe pour elle [24] et son assistante, j'ai pu remarquer qu'en fait de nourriture, par exemple, elle ne se privait de rien.

Toujours dans ces mêmes années, la prieure générale avait l'habitude d'aller se détendre et prendre du bon temps sur les rives de la Mer Rouge, auprès d'une localité balnéaire où elle jouissait d'un traitement de faveur grâce à l'amitié d'un certain homme d'affaires égyptien.

La liste pourrait continuer, il suffit de noter qu'à partir de 2007 ou 2008, un des frères de sang de la prieure générale était venu s'installer avec sa femme et leur fille à l'intérieur de la clôture des moniales en Israël. La prieure générale avait fait bâtir pour eux une belle maison, prétextant que désormais ce serait son frère qui s'occuperait de la gestion matérielle de certaines affaires du monastère. Quoi qu'il en soit ici encore, la prieure générale allait souvent, sinon tous les jours, prendre au moins un repas avec la famille de son frère. Du reste, depuis longtemps, elle avait une cuisinière particulière, une moniale qui lui était extrêmement dévouée et qui, même en temps de carême, lui préparait des mets délicieux. Il faut savoir que dans les mêmes années, la prieure générale venait de lancer des nouvelles règles pour le jeûne, beaucoup plus strictes qu'auparavant...

Si j'ai donné ces quelques exemples, tirés parmi bien d'autres, c'est pour essayer d'expliquer ce que je disais plus haut, à savoir qu'« on aura beau être vrai, honnête, généreux, fort, prudent, même chaste et obéissant, si nos vertus ne poussent pas sur l'arbre de l'obéissance à la Vierge on ne les considérera pas comme un bien mais comme un mal (moral ou spirituel, peu importe) ».

[24] Depuis mon arrivée en Terre Sainte, à la fin de l'an 2000, jusqu'à mon départ en 2009, j'ai souvent dit des messes « privées » pour la prieure générale. Elle vous faisait venir à tout moment et assistait à la messe la plupart du temps allongée dans son lit. Tout en n'étant pas gravement malade, elle ne participait que très très rarement aux liturgies de sa propre communauté.

Qu'est-ce que ça veut dire exactement ? C'est tout simple. Mettons le cas, comme je le disais plus haut, qu'un moine s'enquière de l'un des comportements de la prieure générale dont je viens de parler (elle faisait tout pour essayer de les cacher à la plupart des frères ou soeurs, bien évidemment). Mettons aussi qu'il ose en parler à son responsable. Eh bien, on lui faisait comprendre que s'il en éprouvait du scandale c'était parce qu'il n'avait pas encore découvert la vie avec la Vierge, s'il jugeait ces comportements contraires à la pauvreté ou à la chasteté ou à toute autre vertu, c'est qu'il en était encore à un niveau « moral » faute d'avoir accédé à un niveau plus profond, « théologal ». Et derrière ce niveau « moral », se cachait son vieil homme, avec son orgueil qui juge de tout et de tous. Bref, le frère s'en retournait contrit, se jurant à soi-même qu'il ne jugerait jamais plus ce genre de comportement de la prieure [25].

La déviation de la conscience morale d'un membre de Bethléem est donc une déviation fondamentale, de l'ordre des fins. C'est la finalité qui est faussée car elle n'est plus l'union au Christ, votre perfectionnement spirituel, le bien de l'Église ou le salut de l'humanité, toutes finalités traditionnelles dans la vie religieuse, mais bien plutôt l'obéissance au « Projet de la Vierge » (qui dans le concret est bel et bien le projet d'une personne humaine en chair et en os).

Et du coup les moyens le sont aussi. A l'intérieur de la communauté on appellera force la résistance à toute opposition au Projet de la Vierge. Prudence, la circonspection et la ruse nécessaires pour faire avancer ce Projet coûte que coûte. Tempérance, la mesure avec laquelle on agira. Justice, le fait de rendre à la communauté ce qu'elle me prodigue avec tant de libéralité. Et ainsi de suite. On en arrive aux pires aberrations : obéir à la Vierge pourra même, en certaines circonstances, signifier désobéir à l'Église ou même à Dieu.

Cette destruction morale des consciences est affolante. Comment est-il possible qu'en ce début du XXI siècle des jeunes, en provenance de notre monde émancipé et sécularisé, puissent tomber dans un tel piège ? Et ce dans la France laïque et adepte de la libre pensée ?

Pour comprendre un petit peu comment cela est possible je vais dire un mot des stratégies que Bethléem met savamment en œuvre pour attirer ces jeunes, tels des oiseaux innocents dans des pièges. En effet, rien de cela ne serait possible sans un mécanisme formidable de séduction.

Une séduction qui conduit à une « héroïcité » amorale

On ne choisit pas Bethléem, on tombe dedans, on est séduit. J'ai reçu pas mal de jeunes en recherche de leur vocation. Je peux affirmer que les seules vocations qui restent à Bethléem sont celles « fascinées » dès la première minute. Il n'existe pas de processus vocationnel, un discernement opéré en pleine connaissance de cause. Quand cela existe, les chances que le jeune rentre à Bethléem se réduisent de beaucoup. Il y a un véritable phénomène d'engouement. On est subjugué ou alors ça ne marchera pas.

À quoi est-elle due cette séduction irrésistible ? Il est difficile de localiser en une seule facette de Bethléem cette puissance d'attraction. Il s'agit de tout un ensemble.

Il y a un véritable « esthétisme de séduction » à Bethléem, un culte de la beauté qui fascine. Lejeune homme ou la jeune femme choisit la communauté souvent « malgré » eux.

Nous étions tous entrés sans savoir vraiment pourquoi et souvent en expérimentant une réelle résistance ou répugnance vis-à-vis de certains aspects qu'on ne pouvait éviter de remarquer. Mais il y avait un je-ne-sais-quoi... Et puis cette marée d'affectivité qui montait et vous submergeait. On était bien là-dedans. On était flattés d'appartenir à une communauté si belle et florissante, si puissante en définitive.

[25] Voir venir chez soi un frère qui accuse et le voir repartir comme quelqu'un qui s'accuse. C'était l'une des qualités les plus appréciées chez un responsable.

C'était la Vierge qui nous avait choisis, nous disait-on. Et ce coup de foudre restait longtemps en nous, on nous invitait à longueur de vie à y revenir. C'était le « premier amour ». Amour de qui ou de quoi ? Il est difficile de discerner si c'était l'amour du Christ ou la fascination de Bethléem. En principe les deux étaient inextricablement mêlés, mais la fascination de Bethléem ajoutait un je ne sais quoi de contraignant qui irait en grandissant tandis que la profonde liberté suscitée par l'amour du Christ s'amenuiserait.

Si on ajoute à cela le fait qu'aujourd'hui l'humanité, et en particulier la jeunesse, traverse une phase de profonde insécurité due à la déception laissée par le vide des idéologies et à la pénurie flagrante de figures de références surtout paternelles, on comprendra encore plus aisément ce phénomène d'aliénation des personnes et des consciences.

Aujourd'hui on cherche des références identitaires fortes, des communautés de prestige qui sachent nous donner la sécurité et la valorisation que nos humanités n'ont pas su trouver dans notre vie familiale, sociale et affective. Du reste, ceux et celles qui ont déjà en eux cette sécurité et qui ne sont pas disposés à la « vendre » en raison d'une prétendue mort à soi-même, ceux et celles qui ne se laissent pas faire, ceux-là n'ont pas de place à Bethléem, ou du moins une place « prépondérante ». Et il est clair qu'ils « n'y feront jamais carrière ».

Bethléem se charge de sécuriser « faussement » ces consciences gravées d'insécurité et de leur donner une allure d'assurance, leur infusant une illusion de force intérieure. Car la conscience morale que Bethléem forme, ou mieux déforme, à son image et ressemblance, devient peu à peu tout le contraire d'une conscience laxiste ou hésitante.

Pour l'idole de la communauté on est prêt à tout sacrifier, et je peux assurer qu'il y a de véritables martyrs de cette conscience-là à Bethléem. Il y a des frères et des sœurs qui vivent un effectif et héroïque renoncement à soi- même pour obéir à « ce que veut Marie », jour après jour.

Du reste, le système Bethléem ne pourrait pas fonctionner aussi bien sans cette « héroïcité ». Je peux dire ici sans fausse humilité que j'ai vécu moi-même de longues années dans une telle « héroïcité ». Dieu seul sait les renoncements « vertueux » que j'ai opérés sur ce que ma conscience, malgré tout, pouvait encore percevoir d'erroné dans la vie de Bethléem. Il fallait dire non à ce moi-là, à cette conscience-là qui devenait amorphe et amorale par soumission au système.

À la fin, on ne sait même plus où est le bien et où est le mal, ou mieux, cette distinction se réduit à une seule question parfois angoissante : obéir ou désobéir à la Vierge, ce qui équivaut quelque part dans l'inconscient à vivre ou mourir, être sauvé ou être damné. Et si on pense lui avoir obéi, fut-ce en contrecarrant sa propre conscience - au prix de combien de tourments et d'atermoiements ?- On parviendra à se suggérer à soi-même que notre conscience, malgré ses tiraillements, est irréprochable devant Dieu.

Arrivés à ce point, plus rien ni personne ne pourra nous ébranler dans notre conscience « déformée et aliénée ». Nous devenons invulnérables à toute critique ou remise en question. Nous avons obéi à la Vierge, nous avons obéi au précepte évangélique et monastique de mettre à mort notre moi autonome et pécheur, et nous savons la peine et les larmes que cela nous a coûté.

C'est cette obéissance et ce renoncement « héroïques » qui nous justifieront devant Dieu, lorsque la Reine des cieux nous reconnaîtra comme ses fidèles serviteurs. Nous en arrivons ainsi à avoir des consciences « blindées », ou pour le moins aveuglées, conséquence logique et tragique d'une habitude constante et fidèle de piétiner sa conscience naturelle.

Formes d'appartenance au système aliénant de Bethléem

Il m'est bien évidemment impossible de lire dans le secret des cœurs et donc de dire si tous à Bethléem ont des consciences aussi blindées. Je ne peux qu'exprimer une opinion fondée sur ma propre expérience communautaire. Cependant, je peux généraliser sans grand risque d'erreur en affirmant que tout le monde à Bethléem ressent tôt ou tard un climat de manque de liberté, tout le monde sans exception finit par percevoir une atmosphère de peur. Plus on entre dans les rouages de Bethléem, par une charge ou une mission [26], plus on est confronté aux manœuvres dissimulatrices à travers des choses qu'on ne devrait ni voir ni entendre, plus on pénètre dans les arcanes du fonctionnement communautaire, et plus on reste perplexe.

Qu'est-ce qui se passe alors ? Si on a confiance en ceux qui nous accompagnent, on osera interroger. On commencera alors à connaître les justifications habituelles et traditionnelles qu'on donne à Bethléem vis-à-vis de comportements qui peuvent choquer, scandaliser même (comme certains comportements de la prieure générale dont j'ai parlé tout à l'heure).

On acceptera ces justifications naïvement car elles nous viennent de personnes que nous aimons et dans lesquelles nous avons une absolue confiance. On les acceptera si bien que non seulement on les répétera à notre tour à ceux qui nous en demanderont raison (souvent nos familles), mais qu'aussi on reproduira ensuite à notre tour ces mêmes comportements avec une conscience « tranquille ». On aura pris par là le chemin qui nous portera, plus ou moins infailliblement, vers une conscience parfaitement blindée, aveuglée et assimilée.

Si au contraire on n'ose pas interroger, on gardera ces perplexités pour soi-même et alors nos jours à Bethléem commencent à être comptés. Au lieu de blinder notre conscience et notre liberté, on ne fait que les « ensabler ». Par une sorte d'instinct de survie on se refuse à les faire taire en gardant pour nous les questionnements et les doutes. Désormais, ils referont surface comme un fleuve aux rebondissements imprévus, le fleuve de la conscience libre qui se réveille. Au jour et à l'heure où on s'y attendra le moins, elle refera surface sous forme de questions, de révoltes, de crises, de souffrances, de pleurs ou tout simplement de maladies physiques (par exemple de maladies auto-immunes, très fréquentes à Bethléem).

Voilà les moments, tragiques pour un responsable chargé du bon fonctionnement du système, où un dysfonctionnement apparaît chez un moine ou une moniale. Ils entrent en crise car certains comportements les choquent. Ils n'arrivent plus à concilier dans leurs consciences ce qu'ils voient avec ce qu'on leur fait croire. Ce sont ces passages délicats dont je parlais et qui souvent arrivent à inquiéter pour de vrai les hauts responsables (derrière il y a toujours cette peur ancestrale que quelqu'un, un jour, puisse parler, raconter, ce qu'il a vu et entendu à l'intérieur de Bethléem).

---

[26] Charge ou mission un peu particulière et qui nous font rentrer pendant quelques années, quelques jours ou quelques instants seulement dans le cercle des intimes de la prieure générale. Il suffit que lors d'un passage de celle-ci dans un monastère il soit demandé à une sœur de s'occuper de ses repas... cette sœur se rendra vite compte du régime alimentaire d'exception de sœur Isabelle. Mais parfois on est introduit de but en blanc dans des zones d'ombre encore plus choquantes. Je me souviens que, encore tout jeune frère, j'avais été pressenti pour devenir le frère comptable de la communauté. Cela n'avait duré qu'un jour - à Bethléem on vous met ici et là et on vous en déplace quelques temps après, même un seul jour après, sans vous donner d'explications -. J'avais donc eu droit à un après-midi de travail avec la grande sœur comptable de tous les monastères des sœurs. Elle était censée me former à cette nouvelle charge. Or, à un certain moment, on en vint à parler de la production et de la vente des artisanats des monastères. Je me rappelle encore comme si c'était hier ces paroles quelle me dit d'un air très désinvolte: « Depuis la fondation à Bethléem on suit cette règle : tant que rien ne nous arrive on travaille et on vend sans rien déclarer au fisc et à l'État. Le jour qu'il devait y avoir un contrôle on verrait comment faire pour s'en sortir. La Vierge nous a toujours protégés, c'est incroyable ! »

Cette moniale ou ce moine en crise n'arrivent plus à feindre un sourire sur ses lèvres, leur regard s'obscurcit. Ils voudraient en parler à quelqu'un mais ils n'ont qu'une possibilité : en parler à leur prieur(e) [27]. Ceux-ci essayent de les calmer avec les moyens du bord : c'est ton œil qui est malade, ce que tu vois ne correspond pas à la réalité, la prieure générale est tellement débordée de travail que ces moments de détente sont le minimum que nous pouvons lui offrir, on devrait avoir honte même de penser certaines choses, elle a été si bonne envers toi, au fond elle est trop sainte pour toi et tu ne peux la comprendre...

Il n'est pas rare qu'on dise ensemble une prière de délivrance pour chasser ces pensées qui ne peuvent venir que du démon. On peut même infliger une pénitence ou au contraire, selon les cas, on va redoubler d'amour et d'attention vis-à-vis de ce frère ou de cette sœur qui sont tombés, d'après la grille de lecture de Bethléem, sous l'influence du « Prince du mensonge ».

Que ces remèdes aient servi ou non à faire disparaître ce début de pensée critique, de toute façon, dès la fin de l'entretien on fait remonter au plus vite l'information dans les hautes sphères, du moins jusqu'à la première assistante de la prieure générale, surtout s'il s'agit d'un frère ou d'une sœur potentiellement dangereux (des prélats ou des religieuses dans leur famille, des Évêques dans leur entourage, des contacts menaçants).

Il n'est pas rare que le/la prieur(e) reçoive immédiatement des conseils sur la manière de traiter la question. Il n'est pas rare non plus que la prieure générale en personne, surtout si c'est elle et ses comportements qui sont en cause, appelle au téléphone le frère ou la sœur en question, ou, coutume encore plus récurrente, les invite à venir passer quelques jours dans son monastère en Terre Sainte.

Bref, tout est mis en œuvre, tel un apparat de défense hautement et stratégiquement prêt à réagir face à toute menace qui se présente. En général on ne répond pas à la critique par la critique mais par l'amour, ou du moins par ce qui rassemble davantage à un love-bombing.

Le procédé de défense de Bethléem n'a jamais été la violence. Pour se protéger la communauté a bien mieux, elle a un potentiel inouï d'affectivité. Tout d'un coup, la sœur ou le frère rebelle se retrouvent entourés par un filet d'attentions adressées à sa personne.

On exauce tous leurs désirs (« monastiquement » compatibles bien évidemment) Ils aiment travailler à tel ou tel artisanat ? Et bien, on leur permettra de suivre une session de formation en dehors du monastère. Ils aiment étudier tel ou tel auteur ? Et bien on leur permettra de consacrer aux études tout le temps qu'ils voudront. Et ainsi de suite. Bethléem est truffé de moines et moniales qui font un peu ce qu'ils veulent. Il suffit de se montrer rebelle et d'être considéré potentiellement comme dangereux pour satisfaire certains désirs qui pour les autres resteront perpétuellement inaccessibles.

Mais... et si, au contraire, les doutes persistent et les questionnements déchirants resurgissent ? Et si toutes ces pelletées de « love-bombing » ou d'activités compensatrices n'arrivent pas à étouffer une inquiétude qui serpente au plus profond du cœur et de la conscience ?

---

[27] Ce serait tellement plus simple s'ils pouvaient s'en ouvrir à un autre frère ou à un autre sœur. Ils verraient alors qu'ils ne sont pas les seuls à vivre cela et cela les encouragerait à aller de l'avant dans leur désir de mettre les choses au clair. Cela leur éviterait de se sentir étranges, bizarres, à la limite de la folie, car il n'est pas rare du tout qu'un frère ou une sœur se demandent s'ils ne sont pas en train de devenir fous, surtout s'ils commencent à avoir des doutes sur les fondements mêmes de leur propre vie. **Tout ceci explique parfaitement pourquoi à Bethléem on regarde comme la pire des choses que deux frères ou deux sœurs puissent parler entre eux. Ces entretiens sont considérés comme des péchés gravissimes.**

Il existe alors un dernier recours et Bethléem n'y fait appel que quand elle a épuisé toutes ses cartouches: une personne de l'extérieur, qu'il s'agisse d'un(e) psychologue, psychothérapeute, gourou ou gourelle. Cette personne sera choisie avec le plus grand soin, il ne faut surtout pas qu'elle puisse donner l'impression d'appuyer les doutes ou les critiques du moine ou de la moniale.

Le jour où elle commencera à aller dans ce sens, ses jours d'intervention pour Bethléem commenceront à être comptés, ce qui explique bien que la communauté soit obligée de faire régulièrement un turn-over incessant de ces aides extérieures.

« Bethléem est plein de personnes « en crise », qu'on s'évertue à garder et pour lesquelles on dépense un quota fou d'énergie et parfois même d'argent. Le bon sens suggérerait qu'elles n'ont rien à faire là-dedans et qu'il serait urgent de les aider à trouver une autre orientation pour leur vie. Bethléem semble n'avoir pas ce bon sens élémentaire. Elle garde de nombreuses personnes en état de simple survie. Souvent elle fait cela tout simplement parce que ça lui coûterait trop, en termes d'argent, de faire partir tous ces gens [28].

Sans dire que ce serait un désaveu complet de son système d'emprise. Bethléem a une telle haute idée de soi- même, un tel orgueil... Nous tous, ceux et celles qui sont partis, nous savons parfaitement qu'on nous a répété à l'envie qu'on retournerait, que nous ne pourrions pas vivre sans Bethléem. On nous a dit, en fait, sans vergogne, que sans la communauté nous sommes des ratés voués à l'échec, car pour nous en aller, il faut sûrement qu'on ait un problème...

J'ai oublié de citer, parmi les moyens de « faire taire les consciences », les antidépresseurs dont on fait un large usage à Bethléem et qu'on demande de prendre dans l'obéissance sans prescription médicale, bien évidemment (ou, au contraire, si le médecin les a prescrits, on nous demande de ne pas les assumer).

Une libération miraculeuse

Mais le miracle peut aussi se réaliser. La personnalité, bien que blessée et diminuée, même chloroformée depuis tant d'années, se réveille miraculeusement de son sommeil aliénant.

Elle commence à ouvrir péniblement les yeux et à voir tout d'un œil entièrement neuf. Surtout elle commence à mettre un nom différent sur des faits qu'elle connaît. Elle fait des connexions entre des événements, des comportements, des manières d'agir et de réagir dont elle a été témoin. Tout cela était dans sa mémoire mais c'était comme si elle le regardait pour la première fois.

Au début elle n'en croit pas ses yeux. Elle ne peut pas y croire, à la limite elle ne veut pas y croire. Elle se sent trop coupable de penser de telles mauvaises choses sur sa communauté. Elle se demande si elle n'est pas sous l'emprise du démon. Et d'ailleurs on le lui dit ! Autour d'elle, en effet, dans la communauté, on commence à la regarder d'un œil méfiant comme si réellement le démon avait pris possession d'elle.

Mais si elle persévère sans peur dans ce réveil qui ne fait que commencer alors elle éprouve des sentiments oubliés depuis longtemps. Le sentiment de se percevoir comme quelqu'un d'unique, une personne humaine libre, responsable de sa propre vie devant Dieu, devant elle-même et devant les autres.

---

[28] Et si cet état de survie n'arrive pas à entraver le réveil d'une conscience piétinée ? Une personnalité supprimée prend ses revanches. Une humanité aliénée devient un terrain d'élection pour les pires dérèglements moraux ou psychiques, jusqu'à l'envie de quitter la vie. Malheureusement Bethléem a connu cela aussi. Je renvoie le lecteur à l'appendice n°1 pour en savoir davantage sur l'histoire d'une jeune sœur polonaise qui s'est suicidée en l'été 1998 au monastère de Camporeggiano en Italie.

Elle revient à la vie et elle ne veut plus à aucun prix pour aucun motif au monde retourner dans les « ténèbres et à l'ombre de la mort ». Elle n'en garde pas moins une douloureuse compassion pour ceux et celles de ses frères et sœurs qui y gisent encore et elle se demande avec anxiété ce qu'elle peut faire pour les aider.

Telle a été mon expérience, telle est ma démarche. Je reviens de loin, d'un mirage ou, mieux, d'un paradis artificiel pour lequel j'ai dû sacrifier mon « unique » : ma conscience, ma liberté, mon âme.

Et tout ceci parce qu'à 20 ans je faisais partie de ces jeunes gens qui ressentent dans leur cœur une soif d'absolu. Car c'est de ces cœurs assoiffés qu'une communauté comme Bethléem se nourrit. Il se peut que parmi ces jeunes gens il y en ait qui présentent des faiblesses et des carences psychologiques plus marquées.

Mais, loin de s'appuyer sur ces faiblesses pour établir leur œuvre de manipulation, les responsables s'appuient sur ce qu'il y a de meilleur dans ces jeunes, leur désir d'une vie intègre et entièrement donnée à Dieu et aux autres.

Le mythe que le lavage de cerveau ne s'adresse qu'à des gens faibles, ce n'est qu'un mythe. La réalité est tout autre. Il faut avoir un cerveau pour qu'on le lave, il faut avoir un cœur pour qu'on le manipule. Et d'ailleurs, à Bethléem, on a toujours regardé d'un mauvais œil les proies sans éclat. Ce qu'on a toujours ambitionné et qu'on continuera toujours de poursuivre ce sont des gens brillants qui puissent apporter du lustre à cette communauté déjà si chargée de paillettes.

Avant de clore ce témoignage, ma dernière pensée va à tant de frères avec qui j'ai passé ce qu'on appelle les plus belles années de ma vie. Ils ont été vraiment mes frères. La plupart de ces jeunes, de ces hommes, n'auraient jamais dû rentrer dans la communauté. Moi j'ai contribué à les y garder. J'ai dépensé des heures et des heures d'écoute et de dialogue pour les convaincre d'y rester. Si je pouvais ne fût-ce que leur envoyer un petit mot aujourd'hui, je leur demanderais bien volontiers pardon d'avoir abusé de la confiance qu'ils ont posée en ma propre personne. Malheureusement cela n'est pas possible, et pour le grand nombre d'eux, cela ne le sera jamais.

Appendice n°1 : Le suicide de sœur Miryah

Les événements ont lieu en juin 1998, au monastère de Camporeggiano, en Italie.

Dans un champ à l'intérieur du monastère, Sœur Miryah, jeune polonaise de 27 ans, s'est emparée d'un bidon de gas-oil destiné au tracteur, elle s'en est entièrement arrosée, a craqué une allumette, et a pris feu en une seconde, d'autant que son habit était en nylon. C'est un frère moine (le chapelain du monastère des sœurs) qui l'a découverte en train de brûler. Il n'y avait plus rien à faire. Elle était calcinée. Il a couru chercher un extincteur, une couverture, prévenir la prieure, mais tout était fini.

C'était pendant les vêpres. Le frère est allé appeler la prieure et celle-ci plus trois autres sœurs l'ont aidé à envelopper le corps complètement calciné de sœur Miryah dans une couverture et à le ramener au monastère. Ils l'ont déposé sur un drap, sur une table, au rez de chaussée de la cellule de sœur Marie, présente dans la communauté ces jours-là, mais absente au moment où se sont déroulés les événements.

Un grand ami de la communauté, avocat de la ville voisine et très connu par tout le monde là-bas, contacté par le monastère, s'est entendu directement avec la gendarmerie. Il a tout pris sur lui pour que les choses se fassent le plus discrètement possible. Les gendarmes, dans une voiture banalisée, sont montés au monastère dans l'anonymat complet. Le médecin légiste suivait. Les voisins n'ont rien deviné ni vu.

Le corps de soeur Myriah était noir, calciné, rétracté, exprimant par son attitude même une extrême douleur et une extrême souffrance, les extrémités des membres étaient consumées, les cheveux brûlés, la bouche ouverte en un cri inaudible.

Le médecin légiste a pris son temps pour dicter un long rapport détaillé que notait l'un des gendarmes. Puis ces derniers ont commencé à interroger le prieur général des frères à l'époque, appelé par sœur Marie sur les lieux, et la prieure du monastère de Camporeggiano, qui se sont déclarés comme les deux répondants principaux vis-à- vis des forces de l'ordre.

Celles-ci les ont « cuisinés » presque toute la nuit. En fait, l'intention des gendarmes était « bonne » : ils voulaient que leur rapport soit inattaquable et de fait ils ont obtenu pour les sœurs le permis d'inhumer.

Les pompes funèbres de Gubbio (la ville voisine) ont apporté un cercueil. Myriah était si rétractée en chacun de ses muscles calcinés, si recroquevillée en tous ses ligaments raidis qu'un frère et une sœur ont dû tout « briser » pour forcer son corps à entrer dans le cercueil, articulation par articulation, jusqu'à parvenir à remettre par-dessus le couvercle et le visser presque de force.

La mère de Miryah a été prévenue. Elle a aussitôt dit qu'elle ne voulait pas qu'on enterre sa fille sans la revoir avant. Elle désirait venir avant la fermeture du cercueil (déjà fermé) et être présente à l'enterrement.

Puis elle a dit qu'elle allait envoyer un avocat par l'ambassade de Pologne... C'était son droit le plus strict. Finalement, pour quelle raison j'ignore, non seulement elle n'est pas venue, elle n'a pas envoyé d'avocat et l'ambassade de Pologne n'a pas posé de questions.

Elle n'est venue au monastère que quelque temps après, accompagnée de deux amies, dont l'une parlait parfaitement le français et servait de traductrice. La mère ne pouvait pas croire que sa fille, jeune, qui n'avait jamais présenté de signes de maladie jusque là, était morte comme cela, à l'improviste. Les sœurs responsables lui ont menti sur toute la ligne.

Ensuite, il a fallu affronter les sœurs du monastère. Certaines sœurs flairaient ce qui s'était passé et n'admettaient pas qu'on le leur cache. Mais rien n'a transparu. Elles n'ont rien obtenu. La chose était douteuse car cela n'était jamais arrivé qu'on mette une sœur défunte dans un cercueil.

Normalement, on dépose la sœur qui vient de mourir sur une planche au centre de l'Église. On célèbre les Offices autour de son corps et on prie les psaumes tout le temps jusqu'à la cérémonie de l'enterrement. La sœur est enterrée sur la même planche, sans cercueil.

La vérité de ces événements a été toujours jalousement cachée et encore aujourd'hui, tous les membres de Bethléem ignorent ce qui s'est vraiment passé.

Appendice n°2 : Le décret d'érection pontificale de la communauté

Un des objectifs prioritaires des fondateurs ou fondatrices d'ordres nouveaux dans l'Église a toujours été celui d'obtenir la reconnaissance officielle des autorités ecclésiastiques.

Je ne vais pas nommer ici les personnes, les cardinaux éminents, qui ont joué le rôle de complices internes au Vatican pour obtenir la reconnaissance pontificale de la communauté de Bethléem.

Je ne parlerai pas non plus des difficultés rencontrées au cours de plus de trente années de la part de la fondatrice pour avoir cette reconnaissance et des stratégies, souvent douteuses, pour obtenir la protection de tel ou tel Évêque ou Cardinal.

Ici, je ne veux raconter que l'épilogue de toutes ces manigances. Je me base sur le récit qui m'a été fait par celui qui à l'époque était le prieur général des frères et qui a quitté la communauté quelques mois après moi, en décembre 2009.

« Je me trouvais moi-même avec la fondatrice quand celle-ci, aux débuts d'octobre 1998, a reçu du Saint-Siège, par téléphone, la nouvelle que le décret d'érection pontificale de la communauté était prêt et qu'elle pouvait venir le chercher. Je me rappelle de sa joie irréfrénable. Toutefois, elle n'alla pas à Rome chercher le document, elle envoya le prieur général des frères. Celui-ci se rendit à Rome et ramena à sœur Marie le document officiel du Vatican statuant la reconnaissance pontificale de la communauté. Un document assez laconique, dans le style de la brévité et concision vaticanes. La fondatrice, en la lisant, se montra très irritée. En moins de trois jours, elle réécrivit ce décret et elle renvoya à Rome le prieur des frères, avec la requête que ce fût son texte à elle que devait être approuvé et non celui fourni par le Vatican. »

Le frère en question se souvient encore de l'étonnement manifesté par les fonctionnaires du Saint-Siège. C'était du jamais vu pour eux. Néanmoins ils accédèrent à une telle requête.

Mais la désinvolture de la fondatrice ne se limita pas à cet acte. L'approbation de la communauté impliquait également celle de ses Constitutions, un gros tome de plus de 900 pages. Dans le temps qui s'écoula entre l'approbation de ce texte et sa remise définitive au Vatican, **sœur Marie et ses assistantes modifièrent plusieurs passages à l'intérieur de ce texte, elles en rajoutèrent et en supprimèrent d'autres. L'important, aux yeux de l'Église, était que le nombre total des chapitres demeure inchangé ! Et ces corrections ont continué même après la mort de la fondatrice.**

Or, le décret d'Érection, aménagé sur mesure par sœur Marie elle-même, est le texte par excellence qu'on continue de montrer devant quiconque ose remettre en question le charisme de Bethléem. Il est montré en particulier aux jeunes novices ou postulants ou tout simplement regardants qui ont encore des doutes sur la conformité à l'Église de certains aspects de la communauté.

On leur dit : « C'est le Pape qui l'a dit, regarde ici, c'est écrit noir sur blanc ! » Et ces jeunes gens se tranquillisent, confortés par ce fait irrévocable. En réalité, le Pape n'a rien dit de tel et l'Église encore moins...

Appendice n°3 : Les messages de « la Vierge de Saroueh »

Le 15 février 2001 sortait dans les colonnes de l'hebdomadaire « La Vie » un article intitulé « Des gourous dans les couvents », signé Grzybowski Laurent, Mercier Jean, Sauvaget Bernadette, Petit Jean-Claude. Il y était question notamment des moniales de Bethléem. Voilà ce qu'on pouvait y lire à propos de pseudo messages que la Vierge aurait adressés à une moniale dans les années quatre-vingt-dix :

« La prieure générale des Petites Sœurs de Bethléem, sœur Isabelle, nommée il y a deux ans, après le décès de sœur Marie (la fondatrice), réside à Jérusalem. La Vie a pu la joindre par téléphone. *« Nous avons commis une grave erreur, reconnaît la sœur, qui avoue que c'est elle-même qui a traduit, à l'époque, ces prétendus messages de la Vierge, donnés en arabe par une voyante palestinienne. Sœur Françoise était quelqu'un de très mystique, explique sœur Isabelle. Nous avons voulu l'aider en lui adressant ces messages qui utilisaient un langage qu'elle pouvait entendre parce que c'était le sien. »* Jurant *« devant Dieu »* que ce procédé n'était pas du tout habituel, sœur Isabelle avoue avoir commis» *une grande faute »* pour laquelle elle affirme être allée demander pardon, il y a quelques années, à madame T. et même à Rome, l'affaire étant remontée jusqu'au Vatican. »

Sœur Isabelle a juré devant Dieu que le procédé de faire parvenir aux sœurs et aux frères n'était pas du tout habituel. Or, cela est un pur mensonge. L'ancien prieur général des frères peut témoigner qu'entre environ 1985 et 1997, année de la mort de la voyante, une femme palestinienne, ces messages étaient quotidiens. Lui-même en recevait quotidiennement pour lui-même ou pour la plupart de ses frères. Moi-même j'en ai reçu. Je retranscris ici le premier de ces messages qui me furent adressés. Il a eu un poids particulier dans ma vie. Dans les années 1992-1994 je traversais une période de forts doutes sur ma vocation et ma permanence à Bethléem. Je me posais sérieusement la question de partir. C'est alors qu'il m'a été proposé « d'écrire à la Vierge ». Deux jours après je recevais, sous le pas de ma porte, une enveloppé fermée avec dedans l'écriture de mon prieur qui avait recopié sur une feuille ce que sœur Isabelle, à l'époque prieure de la communauté de Bethléem en Israël et traductrice de la voyante arabe, lui avait dicté au téléphone.

> « J'ai vu ma mère la Vierge dans l'église en Italie. C'était une petite église. Elle était habillé en bleu. Elle tenait dans sa main le saint livre des Évangiles. Elle était avec Séraphim.
>
> Séraphim semblait attendre quelque chose d'elle.
>
> La Vierge a dit : que Séraphim prie beaucoup, car c'est moi qui l'ai conduit au monastère. La famille où je l'ai conduit est ma famille. L'Évangile éclaire ma famille dans le secret. Que Séraphim ne s'inquiète de rien. Ma famille dans l'Eglise attend beaucoup des moines. De plus en plus ils deviendront fidèles à leur appel à la solitude, et en même temps ils ne seront pas empêchés d'accueillir les pauvres spirituels.
>
> Que Séraphim prie beaucoup et ne s'inquiète de rien.
>
> Paix 17 février 1994 »

C'est à cause de ce message que je me suis décidé à rester jusqu'à la fin de mes jours dans la communauté de Bethléem et à y faire profession perpétuelle deux ans après, malgré la mort dans l'âme. Ce n'est que 15 ans plus tard, une fois sorti, que j'ai découvert un article du Droit Canon de l'Eglise qui rend nuis et non advenus des vœux religieux émis sous l'effet d'une supercherie ou d'une tromperie morale.

Témoignage numéro 26, le 21/11/2014 par Flavienne

Je m'appelle Flavienne et suis originaire du Burkina.

Il y a moins de 5 ans, pendant l'été, je me trouvais avec deux jeunes amies de ma famille et une sœur de ma Communauté, à Ouagadougou.

Arrivées dans une rue, j'entendais des commerçants dirent en langue : « Des religieuses, nous en connaissons. Mais des religieuses comme celles-là, nous n'en avons jamais vues ».

Comme nous étions deux consacrées, ces mots ont aussitôt attiré notre attention.

Je me suis approchée pour les voir de près.

Et personnellement, j'étais un peu étonnée de voir leur habit hors du commun, sans doute jamais vu au Burkina : Elles étaient habillées tout en blanc, mais compte tenu de la poussière rouge du Burkina, il avait viré à une couleur étrange.

Elles étaient 4 sœurs accompagnant trois jeunes filles qui, bien que burkinabées, semblaient un peu perdues car n'ayant probablement jamais mis les pieds à Ouagadougou.

Une des religieuses, en guimpe, nous accosta comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Et je remarquais qu'immédiatement, elle s'intéressait déjà à l'âge et à l'identité d'une des jeunes avec qui j'étais. Moi-même je voulais en savoir un peu sur cette nouvelle communauté, sur son lieu d'implantation, etc. A ma grande surprise, la religieuse me dit qu'elles ne vivaient pas au Burkina, qu'elles étaient venues pour un temps de retraite et d'évangélisation à Ouahigouya.

Elle semblait bien enthousiaste. Nous, nous étions plutôt sceptiques.

Personnellement, je me méfie de ces congrégations qui viennent en Afrique faire des recrues, arrachant ainsi les jeunes de leur terroir sans préparation, et sans connaître non plus la culture africaine et notamment burkinabée. Sans y avoir jamais été inculturée.

Après quelques minutes de discussion, nous avons pris congés des sœurs. Elles nous ont dit qu'elles étaient des moniales de Bethléem.

J'ai bien retenu ce nom. Toute la journée trottait dans ma tête cette rencontre...

Quelques 15 jours plus tard, je me trouvais en fin de séjour au Burkina et le soir même, je devais prendre l'avion pour Paris.

Là, quelle ne fut pas ma surprise !!! Dans la salle d'embarquement, je retrouvais les mêmes sœurs avec les 3 jeunes filles.

La sœur avec laquelle j'avais échangé les semaines précédentes, s'approcha de moi. Mais je n'avais pas envie de lui parler : la facilité avec laquelle elle entrait en relation avec tout le monde et son aisance me gênaient énormément. Je suis d'ordinaire bien curieuse et j'aime beaucoup discuter, mais là, je ne me sentais pas du tout à l'aise avec sa manière de faire.

Une seconde surprise m'attendait : deux sœurs ont embarqué dans Bruxelles Airlines, et les deux autres sœurs, escortant les 3 jeunes burkinabées, ont embarqué avec Air France.

J'ai trouvé cela bien étrange.

Mais le pire était à venir :

La sœur qui était en guimpe, celle donc qui parlait le plus, a embarqué en Business Class avec les trois jeunes burkinabées. Seule, l'autre religieuse, la plus jeune et qui n'avait qu'un foulard, a embarqué en classe économique.

Pour ma part, mon vol initial avait été supprimé et je me suis retrouvée moi aussi en Business Class, sans trop aimer y être. C'est alors que j'allais être témoin de scènes qui m'écoeurent encore aujourd'hui : je me trouvais dans le même alignement que la sœur, avec ces 3 jeunes filles. Et les pauvres semblaient déboussolées : la sœur passait la majeur partie de son temps à les caresser, à les embrasser... choses qui ne se font absolument pas dans notre culture. J'étais profondément en colère : elle avait des comportements infantilisants et cela me choquait.

Quand nous avons débarqué à Paris CDG, j'ai attendu les trois jeunes filles et j'ai parlé avec elles en langue. Je voulais savoir dans quelles villes elles allaient, au moins pour prendre de temps à autres de leurs nouvelles. Elles m'ont répondu qu'elles n'en avaient aucune idée.

Quoi ?!?! Elles ne savaient même pas où elles allaient atterrir ? C'était un comble. J'étais terriblement en colère. Alors, j'ai essayé de leur prodiguer quelques conseils, du genre : « soyez fortes, montrez-vous matures et ne vous laissez pas traiter comme des enfants. Soutenez-vous mutuellement. »

J'étais triste pour elles et cela me peinait de ne pas savoir où elles allaient.

Une fois rentrée chez moi, en Communauté, j'ai raconté à mes sœurs cette histoire.

J'ai fouillé sur internet pour repérer tous les monastères de Bethléem afin de rechercher mes petites sœurs du Pays. Une chose me manquait : je n'avais pas eu la présence d'esprit de leur demander leur prénom. Et je m'en veux pour cela.

Aujourd'hui encore, je pense fortement à elles. Dès que j'entends parler de cette Communauté des Moniales de Bethléem, je pense à ces trois jeunes. Je me suis renseignée et j'ai appris que depuis 2009, il y a déjà plus de 3 burkinabées dans les différents monastères, qui y sont rentrées.

Je prie le Seigneur de veiller sur elles.

Cet été, j'étais de nouveau en congés dans mon pays, au Burkina. J'ai donc ainsi appris que les Moniales viennent chaque année dans mon pays pour un temps de retraite et d'évangélisation, suivi de recrutement. Je cherchais une action à mener pour suivre de près cette pratique. La Providence faisant bien les choses, j'ai rencontré une ancienne moniale qui m'a donc appris qu'elle avait été dans cette Communauté.

Naturellement, ma première préoccupation fut de demander des nouvelles de mes compatriotes. Quelle ne fut pas ma peine de l'entendre me dire ce qu'elle avait vécu dans cet ordre. Et ses dires, étonnamment, confirmaient mes craintes.

L'Appel du Christ est un Chemin de Vie et de bonheur, une histoire d'Amour et d'Alliance personnelles avec Lui et non un lieu d'esclavage et de blessures.

Je crois en la vie consacrée, je crois que l'évangile nous invite à tout quitter, à quitter même notre terre, mais l'Évangile nous invite à un oui libre et responsable. Ce oui ne peut être authentique que dans la mesure où on le pose en toute connaissance de cause et en toute liberté.

Que le Seigneur nous éclaire et nous engage à rechercher en toute chose ce qui humanise celui ou celle qui se met à sa suite.

Témoignage numéro 29, le 21/11/2014 par Juliette

Je suis restée sept ans dans la communauté de Bethléem.

Je l'avais connue au départ par mon école en y allant une après-midi dans le cadre de l'aumônerie. Plus tard, en terminale je venais y prier car c'était aussi ma paroisse : j'avais donc confiance. Un jour, en juillet, la prieure m'a invitée à venir voir Soeur Marie qui était de passage à Paris. J'ai été fascinée par sa personne, par son regard qui semblait me pénétrer, elle connaissait beaucoup de choses de moi. Elle m'a invitée à venir aux Voirons pour le mois évangélique. C'était l'année des JMJ en Pologne, j'y suis donc allée après, pour les derniers jours du mois évangélique. J'ai alors fait ma consécration à « la très Sainte Vierge Marie » dans la maison de Soeur Marie, avec elle. Ensuite j'ai intégré le groupe de prière des jeunes lié à Bethléem. Je suis la troisième de ce groupe à être entrée en communauté.

Dès la fin de mes études, comme l'absolu m'attirait, et que Bethléem apparaissait comme la voie la plus directe, j'y suis rentrée, deux semaines après la fin du mois évangélique car ***« ma vocation était comme un petit enfant qu'il faut protéger »,*** il me fallait faire vite pour ne pas remettre en question ma décision. J'avais tout juste 21 ans. Pour mes parents cela a été très dur. Ils savaient depuis longtemps que je voulais devenir religieuse mais « l'urgence » de mon départ les a étonnés. Rien ne pouvait me faire changer d'avis et mes parents l'ont accepté. Profondément chrétiens, la fierté d'avoir une fille religieuse les habitait malgré la douleur.

Je suis rentrée à Bethléem avec toute ma bonne volonté, j'ai donné mon maximum pour que ça marche, et même plus que le maximum. Je voulais cette vie-là, j'avais tout misé dessus, je n'avais prévu aucun « plan B »...Et je suis sortie de Bethléem avec de la culpabilité, en me disant que je n'étais pas assez bien. Je voyais comme un échec de ne pas avoir pu rester, de ne pas avoir su répondre à l'appel de Dieu.

En lisant le témoignage de Fabio, différentes choses me sont revenues à la mémoire.

- ***Je suis restée sept ans sans faire de vœux,*** officiels du moins, car les deux dernières années j'ai fait des vœux privés avec ma prieure et une sœur de la Triade pour seuls témoins. Officiellement, j'étais toujours novice mais je ne me donnais que davantage dans le don de moi-même et la transparence du cœur.
- ***Pourtant une angoisse constante m'habitait.*** Je me souviens qu'au monastère je faisais souvent un cauchemar : j'étais dans une sorte de labyrinthe dont je ne trouvais pas la sortie et, voyant un visage effrayant, je me réveillais terrorisée.

- **Je m'étais pénétrée de cette prière,** que j'avais trouvée dans un livret, je l'avais faite mienne :

  « Ô Jésus, doux et humble de cœur,
  Du désir d'être appréciée, estimée, nommée, honorée, louée, préférée, consultée, approuvée, comprise, **délivre-moi Seigneur,**
  De la crainte d'être humiliée, méprisée, rebutée, calomniée, oubliée, laissée de coté, tournée en ridicule, injuriée, abandonnée, **délivre-moi Seigneur,**
  Que d'autres soient plus appréciées que moi, plus estimées que moi, que les autres soient mises au premier rang et qu'on me laisse de côté, qu'elles soient louées et que je ne sois pas remarquée, que d'autres soient plus saintes que moi, pourvu que je le devienne autant que tu le désires, **accorde-moi, Seigneur, de le désirer. »**
  *(**Litanies de l'Humilité,** Cardinal Merry del Val)*

- Si bien que j'étais prête à tout accepter.
- ***Au niveau médical :*** j'avais un problème de vue avec des maux de tête, la prieure de Paris, de l'époque,
  m'a accompagnée en banlieue parisienne voir une dame qui avait un pendule. Je me souviens très bien qu'elle agitait des foulards de couleur devant mon visage.

- Un peu plus tard je me suis fait opérer des yeux sans que mes parents le sachent, mais j'étais majeure. Cette opération a d'ailleurs très bien réussi.

- Une fois, la sœur médecin m'a aussi emmenée à 400 kilomètres du monastère pour voir un neurologue. J'étais vraiment étonnée qu'on aille si loin. J'ai compris après que nous allions voir le médecin attitré des sœurs de Bethléem. Il y avait aussi un psychiatre sur Paris, auquel elles recouraient. Je me souviens qu'il m'avait donné de l'homéopathie.

- ***J'étais arrivée à Bethléem avec une tendance à la boulimie.*** Au monastère, cette tendance a explosé. Je piquais les en-cas des autres (je n'y avais pas droit). Je me suis même débrouillée une fois pour trouver le code du cadenas de la chambre froide. J'ai pris mon butin de nuit, et j'ai fini par le remettre à la porte de ma prieure. Quelque temps après, sœur Marie est venue et a souhaité que je reste un mois dans mon ermitage, en allant juste aux offices et aux rencontres fraternelles.

- ***Le pendule, je n'avais donc pas rêvé I,*** me suis-je dit en lisant le témoignage de Fabio. J'ai vu dans un monastère une sœur utiliser un pendule au-dessus de morceaux de viande. Elle le faisait discrètement dans la pièce d'à côté, et je n'étais donc pas sensée la voir.

- Alors que j'étais aux Voirons, je suis allée, avec une autre sœur, voir Sœur Marie à Camporeggiano en Italie et j'y ai rencontré une sœur d'une autre communauté, qui était peut-être psychologue, et des personnes qui pratiquaient la méthode Vittoz.

- Une de mes amies d'enfance, elle aussi entrée au monastère, était d'une maigreur à faire peur mais je ne pouvais pas parler avec elle et je la voyais jeûner comme tout le monde. Cela me préoccupait beaucoup.

- Je ne m'entendais pas très bien avec mon « Ange » aux Voirons, et pas bien non plus avec ma prieure qui me faisait peur. Elle m'a un jour proposé de changer d'Ange, tout en me faisant comprendre que je pouvais encore essayer avec elle. Ce que j'ai fait. Quoi que je dise ou ressente, je finissais par penser que ce n'était pas vrai, pas important ou « pas de Dieu », et je renonçais. Lors de ma prise d'habit, j'avais reçu un manteau en laine - c'était en plein été-. Quelques jours après, à cause de la chaleur, je me suis résolue à en demander un en tissu ... Qu'est-ce que je n'avais pas demandé, moi qui venais de recevoir l'habit ! C'était déplacé et inconvenant et malvenu.

- Dans les deux monastères où j'ai vécu après les Voirons, mon accompagnatrice était aussi ma prieure : il y avait confusion des rôles.
- Une prieure n'avait que ce mot à la bouche « drastique », tout était et devait être radical, horizontal.
- Un jour ma prieure m'a parlé d'une méthode de soin par massage et points de pression et m'a demandé d'aller voir Soeur X pour les lui faire car elle était malade. Je suis allée frapper à la cellule de cette sœur qui n'était pas prévenue et qui a dû me laisser entrer, puisque je venais de la part de la prieure, qui a dû ensuite s'allonger et relever son habit afin que je puisse la masser. J'étais mal à l'aise et elle aussi. Cette scène me travaille encore aujourd'hui. Je n'ai jamais pu demander pardon à cette sœur et je ne sais pas jusqu'où j'aurais été capable, à l'époque, d'aller, par obéissance, contre le respect des autres.
- Dans ce même monastère, alors que je prenais une douche, une sœur professe perpétuelle a frappé comme une cinglée à la porte de ma douche en hurlant qu'elle devait faire le ménage et que je devais sortir tout de suite. Elle était complètement hystérique, et j'ai pris peur. Je suis restée enfermée, en attendant qu'elle reparte. Le soir même, elle s'est prosternée devant toutes les sœurs pour demander pardon. Quand j'ai voulu en reparler avec ma prieure, j'ai eu pour seule réponse : « C'est la plus humble ».
- ***Je n'étais que novice,*** et pourtant les deux dernières années j'avais quand même le privilège d'avoir le Saint Sacrement dans l'oratoire de mon ermitage, alors que c'est normalement réservé aux professes.
- Les dernières années où j'étais à Bethléem, il y avait de plus en plus de jeûne, même des jours de fête se transformaient en jeûne. C'était de plus en plus austère, et j'avais du mal avec cela. Il fallait toujours aller plus profond, plus profond. Je n'en pouvais plus de la profondeur.
- ***Quand mes parents venaient me voir,*** il y avait des choses que je ne pouvais pas leur dire. C'était très dur pour eux. Ils ont généreusement aidé Bethléem en donnant de l'argent, les sœurs ont proposé de leur rendre quand je suis partie. Mes parents n'ont pas voulu.
- ***Dès le début, j'ai eu l'impression qu'il fallait rentrer dans un moule*** et j'avais vraiment très envie de rentrer dans ce moule, parce que je voulais être sainte. Le disciple de Jésus devait se reconnaître à son acceptation d'entrer en agonie avec lui, à son renoncement total à lui-même. Si nous ne nous sacrifiions pas jusqu'au bout, nous trompions l'Eglise. J'étais d'accord mais c'était vraiment à toutes les sauces. Si bien que la communauté finalement m'a déconnectée. J'en suis sortie déconnectée. Quand j'ai commencé un travail après ma sortie, les collègues et amis me disaient : « Mais pourquoi tu nous regardes si fixement ? » Avec le temps, je reprends confiance dans mes sentiments et mon regard est redevenu ce qu'il était. Quand on avait un sentiment négatif là-bas, il fallait aussitôt le donner et passer à autre chose. C'était « résurrection illico ». Cela cadrait d'ailleurs assez bien avec l'éducation que j'avais reçue.

- Je me souviens très bien de l'année où j'ai enfin pu demander à faire mes vœux. J'avais reçu une réponse positive. Il paraît que sœur Isabelle voulait être là. Je pensais faire mes voeux en avril, puis cela fut repoussé en juin. Puis fin juillet, ma prieure m'a fait savoir que Sœur Isabelle ne viendrait qu'en septembre « et qu'on en reparlerait ». Je me suis alors complètement effondrée, en disant que j'étouffais et que j'avais besoin d'air. En août, je me suis encore battue comme une lionne pour être la plus fidèle possible, j'ai donné encore plus et je priais comme une folle, comme une folle désespérée. Et en septembre j'ai lâché prise. Jamais personne ne m'a dit « tu pars », mais j'ai compris en entendant « on remet à plus tard », qu'on ne voulait plus de moi. Je ne devais pas dire aux autres sœurs que je partais. Je me souviens d'une marche communautaire juste avant mon départ ; je pleurais et les sœurs ont cru que c'était parce que j'allais changer de monastère. Elles essayaient de me réconforter en me disant que je resterais en communion avec elles puisque, quel que soit le monastère, c'est la même vie qui est vécue.

- ***Quelques jours avant de partir,*** je me souviens être allée à Paris voir sœur xxx à qui j'ai exprimé ma peur de partir. Elle m'a dit : ***« Et si tu tiens la main de la Vierge Marie ? »*** J'ai répondu de manière automatique : « Je n'ai plus peur. » C'est la manière qu'a Bethléem d'éclipser, de passer à autre chose.

- Je suis allée faire des courses avec la prieure au moment de mon départ et je suis revenue avec un serre tête et une jolie robe jaune (de soirée), dont je n'avais que faire et que je n'ai jamais portée. J'aurais préféré des vêtements de tous les jours.

- ***Ma prieure m'a fait partir pendant un office auquel les sœurs participaient.*** Lorsque je suis revenue chercher des affaires, quelques semaines plus tard, elles ont fait en sorte que je ne croise aucune sœur du monastère, sauf les responsables. Comme je souhaitais toujours être religieuse, j'ai été aiguillée vers la communauté des Béatitudes où je suis entrée six mois plus tard et où j'ai passé sept années. Je n'existais plus pour Bethléem. Alors que j'étais aux Béatitudes, je me souviens d'avoir été reconnue dans un monastère de Bethléem où j'avais vécu auparavant et où je passais avec un groupe. Une sœur avec qui je m'étais pourtant trouvée à Paris a fait comme si elle ne me connaissait pas. Elle s'en est excusée après par un petit mot parce que la prieure le lui a demandé. Lors de mon engagement temporaire aux Béatitudes, j'ai envoyé un faire part aux sœurs de Paris et j'ai été vraiment triste d'apprendre quelques mois plus tard que la prieure n'en avait pas informé sa communauté. Je n'étais vraiment plus rien pour elles.

La lecture du témoignage de Fabio m'a permis de démystifier cette communauté et de mettre, des années après, de la lumière sur ce passé.

Honnêtement, j'ai tout donné et j'ai l'impression d'avoir été manipulée. Je pensais que Bethléem était d'Eglise et cela a dévié. J'y ai livré le plus profond de moi-même, et j'ai l'impression d'avoir été trahie au plus profond. L'obéissance a anéanti mon discernement et ma décision. Je suis rentrée à Bethléem pleine d'énergie, de désir, et j'en suis sortie vidée, sans désir, déçue de moi.

Maintenant, je me dis d'abord que je dois faire en sorte de ne plus me faire avoir. Je me dis aussi que cette angoisse qui m'animait était finalement une « heureuse angoisse » qui m'a permis de partir.

Aujourd'hui j'en veux à l'Eglise de ne rien faire. Il y a deux ans, j'ai rencontré un évêque à Rocamadour. Je lui ai parlé des conditions de mon départ. J'étais en larmes. Il m'a répondu : « J'ai déjà dit aux sœurs que je n'étais pas d'accord avec leurs méthodes et elles n'entendent pas ». Il a ajouté : « Et même si vous leur écrivez, elles ne feront rien. » Je ne devais donc pas être la seule. Pourquoi n'écoutent-elles pas ? Ce n'est pas acceptable et l'Eglise laisse faire. Je ne suis pas d'accord et j'ai besoin que mon témoignage soit entendu.

Juliette

Témoignage numéro 30, le 21/11/2014 par Sophie

Témoignage personnel

Je suis entrée à Bethléem après avoir obtenu un diplôme en Sciences Humaines et passé quatre années dans un engagement humanitaire laïc. J'avais 28 ans à mon entrée. J'y suis restée six années.

J'avais dans le cœur une vraie quête de Dieu associée à des expériences humaines déjà profondes. J'ai été confirmée par une retraite selon les exercices de Saint Ignace, accompagnée par un prêtre Jésuite. Je lui ai parlé de mon attrait pour la prière et lui ai dit que j'avais entendu parler de la vie monastique par une amie entrée un an avant moi à Bethléem. Ce prêtre, grand ami de la communauté, m'en a alors dit le plus grand bien et m'a envoyé rencontrer sœur Priscille à Paris. J'ai suivi six mois après le mois Évangélique et suis entrée le jour de la fête de saint Bruno.

Je suis arrivée très en confiance parce que j'avais pris le temps de discerner et que je m'étais vraiment renseignée concernant le gouvernement de Bethléem auprès de ce prêtre ayant toute confiance en elles. J'ai tout de suite dit à ma prieure de l'époque que « l'accompagnement » me tenait à cœur à cause de mes études et j'ai reçu comme réponse ***« donne-le à Dieu et cela te sera redonné ».*** Jusque là tout va bien. J'estimais avoir été vraie et il me semblait aussi qu'elles l'étaient.

Sur ce point, je pensais être au départ écoutée et j'ai eu l'illusion d'être respectée dans ce que je suis en vérité parce qu'elles m'ont, à côté de cela, donné le meilleur comme un privilège : ermitage dès l'école de vie, Saint Sacrement en ermitage dès l'école de vie, un bel artisanat... Une postulante n'avait pas à recevoir le Saint Sacrement dans sa cellule. C'est pourquoi je parle de privilège. J'ignorais alors que c'était un privilège finalement assez courant. Tout cela voulait signifier l'Amour unique que Dieu pose sur chaque personne et je l'ai reçu comme tel.

Quelque temps plus tard, la prieure m'a assurée ***« qu'un grand projet de la Vierge était posé sur moi »*** Je vivais alors dans une sorte d'élévation. Quand on baigne dans une spiritualité qui n'est pas très saine, on peut entendre décréter ce genre de choses, sans même se demander ce que cela peut bien vouloir dire. D'où la prieure tenait- elle cela ?

La question de l'accompagnement auquel je tenais, désir que j'avais exprimé à plusieurs reprises, deviendra, six ans après, la raison pour laquelle Sœur Isabelle me demandera de sortir pour ***« expériment extérieur »*** car finalement ***« tu ne t'es pas convertie et la vie de Saint Bruno, c'est silence et solitude... ».*** S'agissait-il après six ans de ne plus avoir aucun désir, aucun talent, de faire table rase de son passé et de ce qui nous tient à cœur?

Si ce point demandait une conversion c'est sans doute que cette formation reçue dans la vie civile n'était pas selon le cœur de Dieu ? De nature plutôt discrète, je sais que les personnes qui me connaissent pourront confirmer que le désir d'accompagner que j'avais exprimé n'était pas de la vaine Gloire, comme cela m'a été progressivement sous-entendu mais simplement le besoin d'être reçue avec toute mon histoire sans devoir tirer un trait sur le passé, d'ailleurs impossible à tirer. Mais malheureusement ***« j'étais trop humaine »,*** comme cela me fut dit à plusieurs reprises.

Après cette brève introduction, je voudrais maintenant faire écho avec mon vécu propre à quelques points évoqués dans d'autres témoignages.

Relation à L'Église et sentiment de supériorité

Par souci d'objectivité, je citerai simplement quelques paroles reçues soit lors de la bénédiction personnelle du soir, soit aux homélies communautaires du Samedi. Je parle de « paroles reçues » parce qu'à Bethléem, il est toujours dit qu'on reçoit.

- « A Bethléem, on n'est pas comme toutes ces bonnes sœurs. »
- « Bethléem, c'est une Eglise dans l'Église. »
- « Nous on aime tout le monde, mais ce sont les autres qui ne nous aiment pas. »

Les prêtres extérieurs ne prêchent jamais car la Prieure générale ne souhaite pas que nous entendions autre chose qui risquerait de nous sortir du charisme de Bethléem. On nous le justifie par le respect du silence : il ne serait pas bon d'entendre une autre voix.

Le confesseur extraordinaire, venant une fois par mois, ne donne aucune exhortation lors de la confession. Un psaume uniquement est laissé à notre méditation.

Tout ceci confirme l'unique voix entendue qui est celle de la prieure générale ou de la prieure du monastère. Progressivement, il devient très difficile de penser autrement que cette voix unique car effectivement oser penser autrement, ce serait manquer à l'unité.

Uniformisation

A Bethléem, une directive principale c'est que « les moyens confinent à la fin ». C'est pour cela que l'on trouve dans chaque monastère, les mêmes moyens : architecture, liturgie, manière de poser les fleurs par terre dans l'Eglise, les bougies de telle façon pour les solennités, gestes liturgiques précis et communs à tous les monastères... Rien n'est jamais changé sans l'accord de la prieure générale qui contrôle tout. C'est d'ailleurs souvent dès le départ ce qui attire ou fascine à Bethléem car la qualité des moyens compte beaucoup. Je suis moi- même sensible à la beauté qui conduit elle-même à Dieu. Cependant, cela crée progressivement un attachement désordonné aux moyens qui ne sont plus à leur bonne place. Les moyens deviennent la preuve de notre union au Christ et nous attachent à Bethléem car ils conduisent à la vie éternelle! J'ai moi-même mis des années à me dire que les moyens n'étaient pas si importants que cela et que la vie évangélique n'était pas qu'une question de moyens. L'intelligence pratique des sœurs rejoignait la mienne et je ne me suis pas rendue compte combien j'étais devenue dépendante de moyens extérieurs pour aimer Dieu et vivre de l'Évangile.

De plus, les coulpes hebdomadaires, plus ou moins axées sur ces moyens non réalisés et dont il faut s'accuser devant la communauté, provoquent cet attachement sur le long terme aux moyens. Pour donner un exemple, avant de se coucher, nous devions nous mettre en vénia ; si nous n'avions pas eu le courage de le faire dans la semaine, nous nous en accusions, en demandant pardon. A force de regretter tel ou tel manquement à la règle, on pouvait finir par s'attacher à cela en perdant complètement de vue la fin.

Peu de respect de la conscience sous prétexte d'obéissance aveugle

J'ai toujours eu un profond respect pour l'obéissance dans l'Eglise et le désir d'apprendre à en vivre à la suite du Christ. Je suis arrivée à Bethléem avec cette soif.

Cependant depuis ma sortie, je vois mieux les déviances de Bethléem sur ce sujet.

D'abord quelques paroles reçues d'après des maximes qu'on nous demandait de méditer en priant le Rosaire. Je cite textuellement quelques maximes tirées d'un livret donné à toutes les sœurs à mon époque :

-» Perdre toute idée personnelle ».

« Si nous obéissons à Marie, Dieu nous obéit ». Si je relis cette phrase aujourd'hui, je peux me demander si elle ne traduit pas une grande prétention.

« Accepte de ne pas comprendre, laisse venir la vérité » On parlait beaucoup de l'abdication de l'intelligence pour faire silence et pour obéir à la manière de la Vierge.

« Une certitude unique : un projet au delà de nous, ce n'est pas notre affaire. » Cela veut signifier que la Vierge a un projet sur nous et que nous n'avons pas à chercher à comprendre.

« Résurrection illico ». Cela signifie qu'il faut accueillir le réel comme il est et passer à autre chose. Si cela ne va pas pendant trois secondes, je suis invitée à reprendre le dessus. On retrouve ce terme sur le « cahier de transparence » remis chaque semaine à la prieure qui pouvait l'annoter avec un « R.I », « résurrection illico ».
« Nous avions appris à être tellement centrées sur le cœur de Marie, que notre cœur était son cœur et puis nos actes et les imprévus de la vie aussi. La vie elle même avait peu d'importance ».

Cette résurrection illico demandée aux « enfants de la Vierge » comme la prieure générale aimait nous appeler suppose aussi que nous ayons la capacité, voire l'excellence de ne pas avoir à vivre de deuil. Il m'a ainsi été dit qu' ***« une sœur de Bethléem n'a pas de deuil à vivre »*** pour la même raison que c'est « trop humain ». J'avais

perdu une sœur quelques années avant mon entrée au monastère et je savais pourtant d'expérience que prétendre cela était un grand manquement à l'humanité et au maintien de l'équilibre personnel.

Par ailleurs, l'obéissance est très verticale. Quand il s'agit de pouvoir s'expliquer sur des choses que l'on voit autrement que la prieure, cette obéissance devient lourde à vivre. Pour ma sortie, j'ai vu sœur Isabelle une fois. Nous avons eu un court dialogue. Elle m'a imposée sa décision sans aucune aide pour retrouver ma place dans l'Eglise, en me demandant autoritairement d'aller ***« vivre mon charisme ailleurs ».*** Je me souviens très bien de lui avoir alors dit : « Si vous avez discerné mon charisme, vous savez qu'un charisme se met au service de la communauté, n'est-ce pas ? Pourquoi ne voulez-vous pas de mon charisme pour Bethléem ? » Elle ne m'a pas répondu. J'en suis sortie très culpabilisée.

Une dépendance qui ne fait pas grandir la liberté de conscience.

J'ai progressivement appris de l'Évangile que « celui qui fait la vérité, vient à la lumière ». Cette soif de vérité habite mon cœur. Et l'habitait avant d'entrer à Bethléem.

C'est pour vivre en vérité notre vie de solitude qu'il nous est demandé de la mettre « en transparence ». J'ai donc fait confiance.

Avec le recul du temps, je peux dire que le cahier de « confession à la vierge » remis hebdomadairement à la prieure avant les coulpes fait peu grandir l'homme intérieur. Il crée surtout une dépendance clairement recherchée par les sœurs. Cette dépendance permettant de vivre la solitude reliée à la prieure, toujours et encore !

Il y a là une grave absence d'intermédiaire, de médiation. Je suppose aussi que de jeunes sœurs peu formées à la vie intérieure peuvent confondre for interne et for externe dans l'écriture de ce cahier. J'avais vite perçu ce que je pouvais évoquer et ne pas évoquer sur ce cahier où nous étions invitées à commencer par « mes pensées me disent que... ».

Une culpabilisation progressive, des interprétations abusives

Comme le disent les autres témoignages, j'ai ressenti, même encore quelque temps après ma sortie, le sentiment d'avoir été fautive. J'ai un profond respect pour le Sacrement de la confession et je sais combien l'aveu d'une faute est libérateur sous le Regard miséricordieux de Dieu. Or, contrairement au désir que j'avais en entrant à Bethléem, je peux dire que je n'en suis pas sortie avec la certitude d'y avoir rencontré la miséricorde de Dieu puisque j'ai eu le sentiment d'être jugée sur le for interne. Cela me semble assez grave pour une communauté monastique.

Pour donner un exemple : chaque ermitage est composé d'un Ave Maria où le moine prie la Vierge à genoux avant d'entrer. Il y a un bénitier. Un jour où ma prieure y entrait avec moi, nous nous sommes agenouillées pour prier et elle a pris de l'eau bénite pour m'asperger un peu par elle-même en me disant ***« tu as un petit démon ! »***

Quels que soient les combats inhérents à la vie monastique, je peux assurer que des paroles comme celles-ci sont profondément déstabilisantes.

Concernant le point de l'accompagnement, j'ai un jour eu droit à cette observation qui ressemblait plus à une admonestation : ***« Tu veux être la grande " accompagnatrice" de tout Bethléem ».*** J'assure en conscience que je n'avais jamais demandé à y exercer ma formation initiale. Cependant, le simple désir d'accompagner, habitant mon cœur et que j'avais exprimé dans mon cahier de transparence et en dialogue, leur donnait à supposer la présence en moi de cette intention.

Est-ce là être témoin les uns pour les autres de la miséricorde de Dieu ?

A ma sortie, Je n'ai reçu aucun conseil de leur part pour retrouver ma place dans l'Eglise. Je n'avais pas d'assurance sociale.

J'ai fort heureusement trouvé des prêtres compétents qui m'ont aidée à sortir de la culpabilité qui me pesait tant.

Conclusion

De la même manière que le dit Fabio dans son témoignage, je peux dire que j'ai aussi passé à Bethléem les plus belles années de ma vie. Cependant, j'aimerais rappeler quelques points d'importance :

- la Charité appelle à toujours plus d'humanité.
- l'obéissance religieuse ne peut être vécue que dans le respect de la conscience individuelle.
- l'unité d'un groupe religieux ne peut se vivre que dans l'accueil des différences de chaque personne humaine (pensées et actes).

Je déplore, à ma sortie, de n'avoir reçu aucune aide de leur part pour continuer mon chemin. « L'expériment » conseillé ne m'a pas été du tout précisé. Pour demander de l'aide, je les avais rappelées quinze jours après pour m'entendre dire que ***« c'était trop tôt ».***

C'était à moi de chercher sans savoir dans quelle direction***. « Ne garde pas ton habit car tu n'es pas une sœur de Bethléem en vadrouille ! »*** Peut-on être une sœur de Bethléem pendant six ans et ne plus l'être du jour au lendemain ? Là aussi c'était peut-être une affaire de « Résurrection Illico » ? Où était le respect de ma conscience ?

Ces six années s'envolent comme une légère feuille au vent avec l'unique directive ***« Tu verras que ton habit est dans ton cœur ».***

Comme si je ne faisais que le découvrir après six années de vie contemplative !

Le flou entourant cet « expériment » a été très difficile à porter.

J'ai ressenti une forte culpabilité, une sorte de sentiment d'abandon, un sentiment de chute des « perfections du ciel » vers les réalités d'ici-bas. Les départs ne sont pas annoncés. Je n'ai pas eu l'occasion de dire au revoir à celles avec qui j'avais été en communion de prière pendant six ans.

Je me suis sentie humiliée parce que ces six années ne semblaient pas importantes à leurs yeux et qu'en un seul dialogue, tout semblait s'être écroulé sous mes pieds. Heureusement ma famille naturelle m'a beaucoup soutenue. Un prêtre avait d'ailleurs donné un conseil à ma mère quand je suis entrée à Bethléem : « gardez toujours le lien avec votre fille. » Il avait raison.

Est-ce qu'une visite canonique aiderait la communauté à changer ce qui mérite de l'être ? Dans ce que j'ai pu vivre, j'ai constaté que c'était toujours l'autre qui avait tort ou qui ne comprenait pas. Je n'avais pas demandé à partir. Cela s'est fait en moins d'un mois. A mon arrivée dans un autre monastère que celui où j'avais vécu quelque temps, dont neuf mois de solitude radicale, sœur Isabelle m'attendait pour m'annoncer que je devais partir. Quelques années plus tard, alors que je me trouvais en pèlerinage en Israël, je n'ai pas supporté l'idée d'aller au monastère de Bet Gemal comme les pèlerins se trouvant avec moi. Je pleurais dans le bus en les attendant. L'assistante de la prieure est venue me rejoindre, elle s'est trompée de prénom quand elle s'est adressée à moi pour me complimenter sur ma tenue. Je lui ai dit : « Si tu m'appelles ainsi, c'est que cette sœur a quitté le monastère aussi ? » Elle m'a répondu « Non ». De fait, j'ai appris plus tard que la personne avec qui elle m'avait confondue avait bien quitté, elle aussi, Bethléem. Elle m'avait fait un simple mensonge.

Je remercie chaque personne de l'Eglise rencontrée depuis ma sortie. Ma priorité était de rester confiante. Je comprends pleinement ceux qui perdent la Foi après de tels évènements. Ce n'est pas mon cas et j'en rends grâce à Dieu.

Chacune de ces personnes m'a aidée à croire que ces années de service ont un sens pour Dieu.

Je remercie ma famille d'avoir été présente pendant mes années de vie monastique grâce à la venue régulière de tous au monastère et surtout de m'avoir aidée très concrètement à ma sortie. Leur chaleur a été précieuse. Déracinée au niveau spirituel, j'ai retrouvé mes racines familiales, sans jugement de leur part. Je pense que les sœurs de Bethléem m'ont laissée partir comme cela car elles savaient ma famille présente. Je me demande comment des sœurs isolées au niveau familial peuvent vivre une sortie de Bethléem? Elles doivent traverser des heures vraiment difficiles.

Sophie

Témoignage numéro 31, le 27/11/2014 par Roselyne

A Bethléem, c'était la survie

Merci, merci Fabio pour votre témoignage dont je pourrais signer des pages entières. Merci car vous me permettez d'apporter ma pierre à ce qui doit être enfin dit et entendu.

Moi aussi, j'ai passé de nombreuses années dans cette communauté que j'ai beaucoup trop aimée. Je pourrais écrire un livre, je ne le ferai pas.

Voilà seulement quelques souvenirs qui concernent la fondatrice. Je n'ai aucune haine, je regrette seulement beaucoup d'avoir passé ma jeunesse à mourir. Cela fait un peu titre de roman, mais c'est la vérité. Je n'ai pas de ressentiment vis à vis d'elle. Si j'en ai, c'est vis à vis de l'Église hiérarchique qui sait et qui possède de gros dossiers sur le sujet.

Un jour, un Père Abbé m'a dit avoir un dossier sur sœur Marie, en ajoutant : « Je le sortirai si sa cause est introduite. » Mais il n'a jamais bougé.

Attitudes récurrentes

En 19.., soeur X m'a dit que je devrais rencontrer soeur Marie.

A cette période, les parents d'une amie me louaient une chambre de bonne. On a frappé à ma porte un soir de juin, vers 22h. Le frère de mon amie venait me prévenir qu'on m'appelait au téléphone. Je suis descendue à l'appartement, soeur X me prévenait au téléphone que je devais venir le 7 à Méry pour voir soeur Marie. Je note ceci car c'est une attitude assez récurrente chez les soeurs de Bethléem : le sans gêne. Elles avaient cherché le numéro dans l'annuaire et m'appelaient à dix heures du soir. J'étais réellement gênée de déranger ainsi mes hôtes. Je suis donc allée à Méry le dimanche où j'étais attendue. En fait, j'ai patienté toute la journée pour une rencontre dont je n'ai pas conservé le souvenir.

Cela aussi, c'est récurrent à Bethléem : les attentes indéfinies pour une rencontre ou un téléphone. On peut rester des heures entières à attendre la personne qui souhaite vous voir ou échanger avec vous. J'ai dû voir une fois soeur Marie au cours du mois de pré postulat en août. Je n'ai pas le souvenir de sa présence à la Messe ou aux offices. Ensuite je l'ai croisée, quelques minutes, en novembre, lors d'un repas de charité sur un bateau-mouche. Elle m'a alors invitée à ne pas faire attendre le Seigneur et à entrer tout de suite. A 25 ans on ne se représente pas ce qu'on peut infliger aux parents! Ce départ précipité a été très dur pour eux, surtout pour mon père.

De la dépendance affective au mépris

Une fois à Bethléem, on ne voyait pas souvent soeur Marie. Et, si on la rencontrait, elle était toujours allongée, souvent à boire des jus qui nous faisaient bien envie ou à manger des mets spécialement préparés pour elle. Certaines soeurs « l'adoraient », étaient dithyrambiques à son sujet. En ce qui me concerne, elle n'a jamais exercé d'attirance affective sur moi. D'ailleurs, soeur Marie m'avait reproché plusieurs fois *« d'aimer d'autres soeurs* qu'elle-même».

Elle utilisait souvent le mot *transfert* pour désigner une sorte de fixation affective sur elle-même ou sur une soeur qui était sous son contrôle, instaurée « mère ». Elle prétendait avoir reçu d'un grand Abbé bénédictin le conseil de susciter ce type de dépendance intérieure, *« bien sûr seulement temporaire ».* Ainsi la novice pouvait craquer et devenir disciple, en perdant ses défenses, pour se laisser former. Cette pratique a commencé après une retraite du Cénacle 1971 que les prieures et les professes perpétuelles étaient allées suivre au Mont des Cats.

Soeur Marie s'improvisait facilement psychanalyste sans en avoir la formation ni l'expérience. Sans maîtrise du « transfert », elle en facilitait pourtant la survenue. Elle l'exigeait même. Ce transfert d'ordre affectif comportait des dangers immenses pour qui s'y laissait prendre. Il fallait vraiment savoir résister pour sauver sa peau. Mais alors il fallait aussi résister à la culpabilité de ne pas entrer dans son jeu, présenté comme une nécessité sur le chemin spirituel. Car « *sans remise inconditionnelle du petit disciple à son staretz, comment celui-ci pourrait-il se laisser enfanter et naître à la vie monastique?... »*

Suis-je restée aussi longtemps à Bethléem à cause de cette relation « affectivo-comblante », qui permettait, pour un temps seulement, d'échapper à la sécheresse et à la soif ? Je me suis souvent posé la question. Pendant les dialogues, on était caressé, embrassé, câliné... Et dans ce désert où l'on se débattait seul, on appréciait et on en redemandait.

Je me souviens également de plusieurs soeurs qui avaient bien 50 ans et qui se faisaient chapitrer, parce qu'elles allaient bien ou mal en fonction du sourire de la prieure qu'elles avaient ou non reçu. Mais comment pouvait-il en être autrement dans une telle ambiance ? Sans doute quelques-unes sont-elles passées à travers tout cela. Ingénues ou résistantes ?

Les prieures elles-mêmes n'échappaient pas à ce système de dépendance affective qui était finalement une question de survie. Un jour, toute heureuse, une prieure m'a dit : « *J'ai eu ma petite mère au téléphone »*. Donc cette soeur se sentait bien, car la petite mère qui n'était autre que Soeur Marie, lui avait porté de l'attention.

L'année de mes 45 ans, j'ai essayé de faire un transfert sur sœur Marie mais cela n'a pas marché. Je ne la détestais pas non plus, elle me faisait surtout peur. Je la craignais car ma vie, mon lieu d'affectation et ma charge dépendaient d'elle et de ses « intuitions »! ! !

Je n'avais pas 26 ans quand, une nuit, un ouvrier qui dormait dans la maison - il travaillait dans le monastère - est entré dans ma cellule. La moyenne d'âge des soeurs était de 30 ans à l'époque. Réveillée par sa cigarette, j'ai bondi et je l'ai fait sortir. J'ai fermé ma porte à clé mais il est resté environ trois heures sur le palier à essayer d'entrer, en me racontant ce qu'on peut deviner. Je n'avais aucun recours, car je me trouvais au dernier étage au milieu des greniers. Il avait été décrété, en effet, que j'étais une « *soeur tout terrain ».*

Bref, j'ai vraiment été traumatisée et cela a duré de longues années. Dès que je sentais une odeur de cigarette, j'étais replongée dans cette histoire et ses suites.

J'ai très rapidement saisi que la prieure me rendait responsable de cette visite nocturne et j'en ai eu la confirmation quelques semaines plus tard quand, la croisant dans un couloir, alors que j'étais « en crise », elle m'a arrêtée pour me demander : « *Tu es allée trouver X ? »* (l'homme qui était entré dans ma cellule une nuit).

Comment exprimer le coup de poignard ainsi reçu? Impossible. Je n'avais plus personne à qui parler, car j'avais fait un transfert affectif sur cette prieure-là, comme les autres novices d'ailleurs. J'ai été complètement déstabilisée.

Pour clore l'histoire de cette visite nocturne, soeur Marie, prévenue, est passée quelques jours plus tard. Elle ne m'a pas vue en particulier. Elle nous a réunies au chapitre, elle a évoqué cette histoire en ajoutant : « *Il a choisi la plus replète. »*

42 ans plus tard, cette phrase est encore imprimée en moi. Je me suis vraiment sentie transformée en morceau de viande. Quelle indélicatesse et quel mépris !

On m'a alors changée deux fois de cellule. Je m'y enfermais le soir mais l'homme est revenu et, une fois, il a glissé un billet dans mon lit. Je me souviens aussi d'une nuit passée avec ma voisine, car nous avions un balcon en commun, à réciter le chapelet en attendant qu'il nous laisse tranquilles.

Les changements nous faisaient peur

Soeur Marie avait une autre caractéristique : lorsqu'elle devait dire une chose qui allait provoquer des réactions, elle passait par une autre personne. Par exemple, le jour où elle a décidé qu'on passerait à deux repas par jour au lieu de trois. Pour l'annonce de ce changement, elle avait mandaté une sœur qui a fait le tour des monastères. Bien sûr, il y a eu des réactions, exprimées ou non.

Moi-même et d'autres avec qui j'ai parlé depuis leur sortie, nous avions très peur des changements, car tout pouvait arriver et dans n'importe quel domaine : j'ai connu plusieurs liturgies : dominicaine, polyphonie byzantine, puis on est passé à la monophonie. Là, il y a eu de méga crises : nous étions très attachées à ces liturgies dont on ne savait plus parfois si on était sur la terre ou au ciel à cause des lumières et de l'encens. J'ai connu également x régimes alimentaires : Désir Poyet, Kousmine, avec viande, sans viande, avec les restes du repas de midi en vinaigrette le soir...

J'étais à Bethléem depuis deux mois quand sœur Marie a annoncé soudain qu'on allait désormais se lever à 4 heures du matin. J'ai vu deux sœurs professes s'effondrer en larmes et dire en criant : « *je ne pourrai jamais, si je pouvais tu sais où je serais !* » Je n'y comprenais rien et je n'ai pu en parler avec personne. On a vu sœur Marie dix minutes au premier office de Matines. Je ne suis pas sûre que qui que ce soit l'y ait jamais revue.

Un jour, ma prieure locale m'a annoncé que je devais m'en aller dans les 48 heures pour rejoindre un autre monastère. Cela me coûtait. Mais comme je partais, m'avait-on dit, pour un studium de quelques mois, cela m'a fait avaler la pilule. Obéissante, je suis donc partie très vite car le studium avait démarré la veille de mon départ ... Sauf que, lorsque je suis arrivée et que, naïve, j'ai dit à ma nouvelle prieure « *Alors, vous avez commencé le studium hier ? »,* celle-ci m'a regardée, ahurie, et dit : « *Mais de quel studium tu parles ? »* En réalité, il n'y en avait pas, c'était une invention de sœur Marie pour que je change de monastère sans faire d'histoires.

Sauf que, des histoires, j'en ai fait ! J'ai fugué au bout d'un mois de ce nouveau monastère et c'est principalement la prieure de l'autre monastère qui a subi des remontrances : elle n'avait tout simplement pas compris ce que sœur Marie lui avait demandé !

Je me souviens aussi d'une réunion où nous étions une bonne soixantaine. Bien sûr, on l'avait beaucoup attendue. Une novice avait été chargée de faire le bouquet près de la statue de la sainte Vierge. Soeur Marie commença à parler. Elle pouvait d'ailleurs parler des heures entières, y compris du silence II! Au bout d'un moment, elle s'est exclamée à peu près de la sorte : « *Mes petites soeurs, il faut me comprendre, je ne peux pas continuer à parler devant un bouquet aussi laid. »* Ce qu'elle reprochait surtout au bouquet, c'était qu'il soit rose ! Car sœur Marie avait passé quelques mois en Angleterre, et le mauvais goût des Anglaises, le rose chez les Anglais, il ne fallait pas lui en vouloir, mais vraiment cela lui était trop insupportable. **Et personne ne disait rien.** La petite soeur qui était rose et blonde, cramoisie, a dû retirer le bouquet.

Une fois, j'accompagnais soeur Marie dans un de ses voyages. Nous sommes arrivées à 22 heures dans un monastère. Elle a fait lever la prieure, une autre responsable et la petite soeur qui travaillait à l'atelier et qui avait une trentaine d'années. Sœur Marie, que j'accompagnais, a trouvé un stylet et a massacré toutes le sculptures qui attendaient pour la cuisson. En disant tout le mal qu'elle pensait de ce travail. Je crois que je n'oublierai jamais la petite soeur. Elle n'a pas dit un seul mot, tandis que de grosses larmes coulaient sur son visage.

En ce qui concerne les humiliations publiques qui étaient courantes, je me souviens aussi des pauvres premières sœurs allemandes. D'une manière très réductrice, Sœur Marie parlait de ces méchants ou affreux allemands, responsables de la mort de l'un de ses frères pendant la guerre. En l'écoutant, les sœurs allemandes, encore novices d'ailleurs, souffraient en silence, avec parfois une larme au coin de l'œil, rougissant toute honte bue.

Un jour, d'ailleurs, j'ai osé dire à ma prieure : « Sœur Marie c'est comme Hitler, seule elle n'aurait rien fait. » Et elle m'a répondu : « Oh quand même pas à ce point là ! »

Une chose est certaine, sœur Marie n'aurait sans doute pas réussi à « faire » Bethléem sans les deux sœurs qu'elle appelait couramment « les anses de la cruche ».

Il y aurait tant à dire !

Je n'écrirai pas de livre. Mais il faudrait aussi parler des révélations privées car il n'y a pas eu que Saroué pour nous parler *de la part de la sainte Vierge.* Des exorcismes étaient aussi conduits par des prêtres ou des laïcs : en ce qui me concerne, un cultivateur de la région de Carcassonne a eu la tâche de me délivrer de mes démons. Le pauvre homme a eu bien du mal à les extirper de ma tête et je ne suis pas sûre qu'il y soit parvenu !

Il faudrait aussi développer la manière dont on nous disait qui on était, ce qu'on vivait, au lieu de nous le demander :

> « Tu n'as pas été aimée, ce n'est pas de ta faute. »
>
> « Tu es une grande malade psychique ; mais nous, on t'aime comme ça. »

Oui, il y aurait tant à dire ...

Quand j'ai enfin réussi à quitter Bethléem j'ai pensé « *maintenant je ne crains plus rien. »* Et je le pensais vraiment car j'avais vécu le pire.

J'avais vraiment voulu mourir tellement j'étais désespérée, tellement j'étais dans le vide.

Et mon intuition s'est révélée juste : j'ai eu des soucis familiaux, des soucis au travail, j'ai dû repartir de zéro, et j'ai fait face, à chaque fois.

J'en ai été capable parce que j'avais retrouvé la quille intérieure que j'avais perdue à Bethléem.

Il y aurait tellement à dire sur la « perte de soi même », sur la dépossession de soi que l'on peut connaître dans ces lieux où, au nom de Dieu et de l'obéissance, on n'est plus considéré comme un sujet.

On aura beau jeu de me demander pourquoi je suis restée si longtemps.

Oui, comment peut-on être si malheureux, mourir à petit feu, se nourrir d'anxiolytiques et de somnifères tant l'angoisse est grande ?

Et rester en croyant malgré tout qu'on est heureux ?

Car je me suis accrochée, je partais tellement j'étouffais et je revenais. Je forçais même la porte quand elles ne voulaient pas. J'y ai réfléchi, je crois que j'avais été rendue totalement incapable de vivre ailleurs, même s'il s'agissait d'une survie.

Car on nous le disait sans cesse : « Ta place est ici, tu ne seras pas heureuse ailleurs, qu'est-ce que tu irais t'embêter avec un mari ? » J'avais 28 ans quand une prieure me l'a dit.

J'avais perdu toute confiance en moi, car on peut régresser très vite psychologiquement dans ce genre de communauté.

Il faut savoir aussi que l'emprise peut continuer à l'extérieur.

Dans un livre paru sur Bethléem il y a environ deux ans, j'ai été stupéfaite de découvrir sous des pseudonymes, mais si reconnaissables, des témoignages de sœurs qui avaient quitté la communauté, et qui en avaient dit, en leur temps, pis que pendre. Dans ce livre, elles chantent étrangement les louanges de Bethléem. Ces sœurs ont- elles été soigneusement choisies, comme l'auteur du livre d'ailleurs ? Quand on a vécu plus de 20 ans à l'intérieur, on ne peut que se demander si ce ne ce seraient pas des sœurs qui ont rédigé ce livre.

Moi aussi j'écris ces lignes pour des parents, des familles, des personnes qui se posent des questions.

J'ai eu l'énorme chance de réussir à partir, la chance d'avoir une famille prête à m'accueillir, la chance d'avoir un métier que j'ai pu reprendre.

Quoiqu'elles aient pu penser ou dire de moi, j'ai un bon psychisme, j'ai pu rebondir, et j'adore la vie que je trouve vraiment très belle.

Roselyne

Témoignage numéro 32, le 01/12/2014 par Camille

Bethléem, un système à tendance paranoïaque.

J'ai été très proche de la communauté de Bethléem pendant une quinzaine d'années entre 1987 et 2002. J'ai renouvelé plusieurs fois des engagements temporaires dans le tiers ordre. J'ai pris mes distances au bout de douze ans car je ne supportais plus les « manipulations et l'autoritarisme irrespectueux » d'une prieure auprès des laïcs et des sœurs de son monastère.

J'ai fini par prendre le large définitivement en me rendant compte que certains fonctionnements à Bethléem me mettaient tellement en colère que je n'arrivais plus à faire mon miel des bonnes choses que j'y avais trouvées avant. L'enchantement des débuts s'était peu à peu transformé en cauchemar et en exaspération exacerbée par rapport à toutes les manigances que les sœurs déployaient pour se servir de nous. Les laïcs plus matures ne se faisaient pas avoir. Mais les plus naïfs se laissaient manipuler et c'était horrible d'en être le témoin. Pour autant, je pense qu'il y a de belles choses dans cette communauté avec une spiritualité mystique très stimulante.

Ne sachant pas quoi dire tant il y avait à dire, une amie bienveillante m'a aidée à faire le tri en me posant des questions et j'ai structuré mon texte en fonction.

Qu'est-ce qui te conduit à témoigner ?

Le témoignage de Fabio ne comporte pas de volonté de procès et cela me convient. Il décortique simplement, dans une analyse mesurée, les mécanismes tordus du fonctionnement de cette communauté. En lisant son témoignage, ma première réaction a été de me dire : » Donc, je n'étais pas folle. C'est elles qui ont des bouchons dans les oreilles et dans les yeux ». Et plus j'avançais dans la lecture, plus des images de situations, que je n'avais pas su décrypter à l'époque, me revenaient. Son témoignage était libérateur. Je n'étais plus seule dans cette analyse. Il m'a permis de comprendre pourquoi je n'avais plus supporté, à un moment donné, la pression et les manipulations.

Comme laïcs, nous avons une responsabilité. A l'époque, certains d'entre nous avaient soulevé des dysfonctionnements majeurs, sans les identifier complètement. Nous sommes nombreux à avoir soutenus financièrement ce système. Et, vis-à-vis des sœurs et des frères qui ont morflés, nous avons une responsabilité. Je souhaite vivement que les responsables de l'Église aident ce système à se détordre, à rendre droit les chemins, sans briser l'inspiration initiale, en permettant à toutes ces âmes de bonne volonté de pouvoir suivre ce que leur inspire leur for interne.

Je vais essayer le plus honnêtement possible de vous présenter mon regard évolutif sur cette communauté : la première séduction, l'insertion, la prise de recul, la dénonciation aujourd'hui et enfin, la relecture critique. Je vais m'efforcer d'être fidèle à mes impressions à l'époque. Mais, une fois de plus, le témoignage de Fabio m'a aidée à relire avec beaucoup plus de clarté et à mettre des mots sur cet imbroglio. Il n'y a pas de problème de mœurs à Bethléem. Il y a surtout confusion et fusion accentuée par une vie en autarcie. L'expérience de l'altérité n'existe plus. Et en ce sens, la liberté des personnes en est fortement entamée.

Comment as-tu connu Bethléem ?

Par une copine, à la fin des années 80. Cette jeune femme parlait tellement en bien du groupe de prière des jeunes que ça m'a donné envie de le rejoindre. J'avais à l'époque 25 ans. Nous nous retrouvions chaque mardi soir dans un oratoire, en haut de la boutique d'artisanat des sœurs de Bethléem à Paris, pour une Lectio Divina, une demi-heure d'adoration devant le Saint Sacrement, et nous chantions les Complies. Nous achevions notre soirée à la brasserie d'à côté. Un week-end par mois, nous nous retrouvions au monastère des sœurs en région parisienne. Nous logions en ermitage individuel. Là, nous vivions un temps de solitude, repas compris, participions aux offices des sœurs, avec un partage de la Lectio deux fois pendant le week-end. Et le week-end s'achevait par un repas communautaire après la messe. L'été, nous faisions une retraite d'une semaine aux Voirons, en général juste après le Mois Évangélique pour profiter de la présence de Sœur Marie qui nous rencontrait personnellement et nous enseignait. C'était joyeux, paisible, amical et tout simple.

Les premières années, Sœur Marie prêchait avec le père Marie-Dominique Philippe. Peu à peu, elle a animé, seule, ces retraites de jeunes. Je préférais. Car je connaissais trop le père Philippe depuis ma tendre enfance et je n'avais jamais accroché avec sa spiritualité que je trouvais éthérée et désincarnée. Sœur Marie avait beaucoup d'humour. Créative et concrète, elle me convenait mieux. Sa familiarité avec le Seigneur me la rendait sympathique. Quand je suis arrivée à la Fraternité des adultes, c'est là que j'ai fait connaissance de Frère Patrick. Sœur Marie et Frère Patrick prêchaient ensemble nos retraites de laïcs. C'est uniquement dans ce contexte que j'ai connu Frère Patrick.

En 1990, la fédératrice de notre groupe de prière est entrée dans la communauté de Bethléem pour être moniale. Notre groupe est clairement devenu l'un des lieux de recrutement de la communauté. Pour ma part, je ne voulais pas faire le Mois Évangélique car je ne me voyais pas moniale à Bethléem. Sœur Marie m'a proposé de faire une retraite sur mesure avec la maîtresse des novices de l'époque. J'ai alors passé un mois et demi au noviciat, vivant presque au rythme des sœurs. Je ne me levais pas à 4 heures du matin comme elles mais je participais aux Matines, aux Vêpres et à la Messe. Je prenais mes repas en cellule et en solitude comme les autres sœurs. Je n'avais pas d'activité artisanale ni de service pour la communauté. Je priais toute la journée sur des textes

de l'Évangile et me baladais dans les montagnes. La sœur qui m'accompagnait passait me voir chaque soir environ % heure pour m'aider à relire ma journée et me donner le texte à méditer le lendemain. Cette retraite m'a fait passer d'une religion culturelle et familiale à une véritable rencontre avec le Christ. J'ai alors pris la décision de m'engager davantage comme laïc à Bethléem. J'avais une trentaine d'années. Comme d'autres, je ne me sentais pas à la hauteur pour "affronter ce monde si difficile et si loin de mes valeurs".

Que trouvais-tu à ce moment-là, dans cette communauté ?

Comme j'étais très boulimique d'activités, Bethléem était un lieu où j'avais plaisir à me ressourcer. J'avais besoin de faire une pause dans le brouhaha citadin. J'y retrouvais aussi beaucoup de codes présents dans ma famille : la vie mystique avec les pères du désert, le bon niveau intellectuel, la croyance qui dit que le silence est d'or et la parole d'argent, l'adoration summum de la pureté des cœurs, de très belles liturgies d'inspiration orthodoxe (à l'époque, on chantait encore souvent du Gouzes), l'idée que le monde était mauvais et que nous, nous étions bons et fiers de ne pas en être. J'étais encore assez gamine pour me sentir en sécurité dans un lieu très maternel comme ce cocon de Bethléem.

La sœur qui m'accompagnait pendant ma retraite était structurante, protectrice, bienveillante et possessive comme ma mère. J'avais été élevée dans ma propre famille, dans de la soie surprotectrice à en étouffer, où on me disait que j'étais issue d'un milieu privilégié et que je devais en être fière. Et parce que j'avais beaucoup reçu dans mon berceau, je devais beaucoup donner. Le monde était considéré comme mauvais et aliénant. Cela collait bien avec le style de Bethléem. Je n'étais pas dépaysée : j'étais dans une communauté qui fonctionnait comme ma famille. Comme une oie blanche, je gobais à peu près tout ce qu'on me disait et, du coup, dès que je me frottais au monde, j'allais de déceptions en déceptions.

Et puis, à Bethléem, « tout est ordre et beauté, ... calme et volupté » pour reprendre le poème de Baudelaire. Et peu à peu le « luxe » est arrivé. D'être nourrie intellectuellement et spirituellement, de venir me ressourcer dans des lieux aussi harmonieux, de découvrir une mystique dont on disait qu'elle était novatrice et visionnaire était très valorisant. Je me sentais une privilégiée de rejoindre ce mouvement radical et préservé de ce monde.

Qu'est ce qui attire tant à Bethléem ?

C'est comme celui qui veut gagner beaucoup d'argent et qui joue au Poker. Il se prend au jeu. Ou comme celui qui veut passer à la télé et qui postule pour la Star Ac. S'il est sélectionné, ça flatte son égo et on peut lui faire faire ce qu'on veut. Tous ceux qui ont misé sur Bethléem sont esthètes, intellectuels, idéalistes. Ils ont soif d'un univers maternel et protecteur, ils veulent consacrer leur vie à Jésus et grandir dans la sainteté. Et Bethléem offre tout ça. Mais à quel prix...

En plus, on nous fait comprendre et parfois on nous dit explicitement que « la Vierge nous a choisis et nous sommes des privilégiés, mis à part car nous ne sommes pas de ce monde. Nous sommes tirés à part, dans un perpétuel amour à l'image de la Vierge dans la Trinité ». On se sent compris dans notre côté atypique, unique, incompris de ce monde. Et on s'élance avec ardeur dans ce parcours d'exception, plein d'idéal qui aspire à la sainteté. L'orgueil spirituel peut aussi en être flatté. C'est tentant...

Quand j'ai repris des études en Sciences Humaines, en apprenant les étapes de construction d'un homme et la sociologie des organisations, j'ai pris conscience progressivement qu'il fallait que j'écoute davantage mes intuitions personnelles et que j'accueille le principe de réalité. J'ai alors commencé à aimer le monde et à l'apprivoiser peu à peu, à en découvrir ses codes et à trouver que cela était bon aussi. Et à ruer dans les brancards chez les laïcs de Bethléem. Mon accompagnateur spirituel, un Jésuite, m'a aussi aidée à grandir en liberté. J'en parle plus bas longuement.

Quel souvenir gardes-tu de Sœur Marie, la fondatrice ?

Le système s'est construit avec une femme qui avait une parole forte et un très grand charisme. Elle était très belle. Elle était grande. Elle avait une tête magnifique et des yeux perçants et magnétiques qui donnaient l'impression qu'elle lisait dans nos âmes. "Un décor de mode" comme nous disions entre nous, séductrice, très créative et futée, avec une vision mystique très séduisante et innovante. Elle avait de l'esprit, une façon poétique et métaphorique de parler de ses découvertes mystiques. Elle fascinait ou exaspérait toute personne qui l'approchait. Mais elle ne laissait pas indifférent. Elle avait beaucoup d'humour sur elle-même. Et il ne fallait pas être susceptible. Elle pouvait avoir des propos blessants. Car elle était joueuse...

Elle n'avait d'estime que pour ceux qui avaient du répondant et qui l'appréciaient. Les autres étaient à ses yeux des personnes manquant de personnalité ou immatures. Je l'ai entendue dire en aparté, après avoir donné des directives, que ça l'agaçait « qu'on lui obéisse sans réfléchir ». Mais elle trouvait que les sœurs devaient expérimenter l'obéissance aveugle pour devenir de véritables moniales. Les novices les plus scrupuleuses étaient décontenancées.

Elle avait fondé une communauté dont elle disait elle-même qu'elle n'aurait pu être que Chef. Car ce qu'elle demandait à ses sœurs, elle était tout à fait incapable de se l'imposer. Elle disait aussi que Bethléem était trop en avance sur son temps, que la communauté serait incomprise et persécutée et qu'il fallait se préserver de ce monde pour garder ce « trésor ». Aussi, on nous recommandait de ne diffuser aucun document et de parler de Bethléem, seulement à des personnes dont on serait certain qu'elles ne récupèrent pas le message en le déformant. C'était une femme avec ses beautés et ses déviances. Elle a construit un système qui a accueilli ses beautés et ses déviances, qui rejoignaient chacune dans ses fragilités.

Sœur Isabelle, si différente pourtant, a pérennisé ce culte du secret et a gardé la même structuration hiérarchique. Par exemple, celui de nommer les prieures, et à vie. Cela engendre inévitablement, des déviances du système de décision.

Je ne peux pas tellement parler de Frère Patrick dans mon témoignage car je n'ai jamais eu de contacts personnels avec lui. J'en ai eu beaucoup plus avec Sœur Marie, et dans des occasions très différentes. Je préfère n'évoquer que de ce dont j'ai été témoin. Pendant toutes les années où il a prêché la retraite annuelle des laïcs, j'ai reçu des enseignements de Frère Patrick. Il avait remplacé le père Philippe et a été ensuite remplacé par son successeur. J'aimais beaucoup voir Sœur Marie et Frère Patrick nous enseigner à tour de rôle. Frère Patrick savait nous faire entrer dans cette spiritualité d'enfouissement, dépouillée et chère aux Chartreux. Sœur Marie savait nous parler de la vie du Ciel et de la Vierge au cœur de la Trinité. Ils étaient très complémentaires. Et, vu du côté des laïcs, c'était très intéressant de les voir parler d'une même spiritualité sous des angles et sensibilités différents. Sœur Marie adorait les personnes qui la confrontaient gentiment. Frère Patrick faisait partie de ces gens-là.

Parfois, dans l'élan de sa créativité, Sœur Marie manquait de rigueur théologique. D'autres fois, elle chamboulait l'emploi du temps. Ce qui perturbait l'organisation. D'autres fois encore, elle était trop longue et rognait sur les temps de solitude. Il savait le lui dire. Frère Patrick avait une très grande honnêteté intellectuelle. Ce qu'il enseignait, on voyait qu'il le vivait. Il n'était pas manipulable, ni par nous, ni par les sœurs. Et les sœurs le savaient. Un jour, Sœur Marie nous avait dit qu'elle était tellement heureuse de toutes ces fondations : 50 entrées en noviciat cette année-là ! Quand ce fut le tour de Frère Patrick de nous enseigner, il nous a dit d'un ton agacé que lui, il s'en fichait du nombre. L'essentiel pour lui était que chacun soit bien dans sa vocation. Et si nous devions n'être plus que 4, peu importait. Nous étions environ 150 laïcs présents venant de toute la France quand il nous a dit cela. Tous peuvent en témoigner. Après la mort de Sœur Marie, les laïcs comme moi ont appris que Frère Patrick avait choisi de quitter sa charge de Prieur Général des frères pour vivre un temps comme ermite. Comme c'était plausible, nous n'avons pas posé de question. Aujourd'hui, en lisant Fario et Frère Silouane, il semble qu'on ne lui ait pas donné le choix.

Voudrais-tu ajouter des éléments au témoignage de Fabio ?

J'ai donné à lire à quelques amis d'autres communautés nouvelles le témoignage de Fabio. Chacun disait ne pas comprendre pourquoi il écrit que les sœurs ont le plein pouvoir sur les frères et qu'on veut gommer leur virilité, en défendant l'attitude féminine comme étant le meilleur chemin de spiritualité. Chez les laïcs, c'était clairement comme cela aussi. Bethléem a été fondé par une femme. Il y a plus de 30 fondations féminines contre 3 ou 4 fondations masculines. Les moines ne font pas le contrepoids. Je ne connais pas d'autre communauté nouvelle en France fondée par une femme. Je pense tout simplement que c'est pour cette raison que ce sont les sœurs qui commandent à Bethléem.

Pour le décorum de l'église de St Honoré d'Eylau auquel son texte fait allusion, c'est un don de laïc de Bethléem. Cette égyptienne, dirigeante d'une entreprise, participait à la Fraternité des laïcs dans les années 2000, au moment où le monastère de Paris a commencé à introduire des chants arabes dans la liturgie. Elle n'était pas considérée par la prieure, jusqu'à ce qu'elle fasse un don. Le changement de comportement de la prieure vis-à-vis d'elle m'a fait découvrir que cette femme était devenue un sponsor actif de Bethléem : sa danse du ventre à l'égard de cette donatrice, dont j'ai été personnellement le témoin au début des années 2000, était pathétique. J'ignorais différentes histoires dont Fabio parle comme le suicide à Monte Corona ou les fastes de Sœur Isabelle en Israël. Mais les gourous autres que la voyante, j'en ai entendu parler, bien sûr. Sœur Marie avait la passion d'expérimenter des thérapies pour ses sœurs. Plusieurs d'entre elles étaient chaudement recommandées. Il y a d'abord eu la méthode Vittoz que des sœurs apprenaient pour mieux supporter la solitude et pour éviter l'acédie (l'ennui, le spleen), qui est le mal de vivre des contemplatifs de tous les temps, et la dépression. Je crois que ça leur faisait du bien. Ensuite, il y a eu Jeannine Guindon, une Québécoise : les sœurs participaient par wagons entiers à ses séances, pour revisiter les déficiences de leur enfance. Et puis, un jour Sœur Marie a arrêté avec elle. Elle ne plaisait plus. Je ne sais pas si ça a été une bonne chose. On y envoyait des sœurs qu'on disait immatures ou avec une carence parentale. Je me souviens que Sœur Marie avait une façon de parler de cette thérapeute qui me mettait mal à l'aise.

En fonction des rencontres de Sœur Marie, et selon sa fantaisie, les gourous et les modes s'inscrivaient dans les coutumes de la communauté. Divers régimes alimentaires étaient aussi expérimentés. Les sœurs apprenaient par exemple qu'il ne fallait pas manger les pépins des tomates car ils étaient nocifs pour la santé. Puis on mangeait deux repas par jour au lieu de trois. On mangeait beaucoup cru. La cuisine était relativement adaptée pour des femmes à mon sens. Mais pour les hommes... A l'époque je trouvais la communauté large d'esprit. Aujourd'hui, j'ignore si ça a été bénéfique ou déstabilisant pour celles et ceux qui ont suivi ces gourous.

Oui, on s'entichait d'un régime alimentaire ou d'une personne mais cela n'avait qu'un temps. Vu de l'extérieur, ça ne faisait pas très discerné et assez passionnel. En même temps, les expérimentations et tâtonnements sont fréquents dans de nouvelles fondations, quelles qu'elles soient.

Fabio tait certains éléments qui m'ont vraiment beaucoup choquée à Bethléem.

D'abord, il ne dit pas que toutes les lettres qui arrivent sont lues par la prieure, avant même la sœur concernée. Et tout le monde l'accepte. Le Carême, l'Avent et la période entre l'Ascension et la Pentecôte, sont des grands moments de désert : les lettres attendent la fin du désert pour être ouvertes et triées. Il n'y a pas de visite ni de courrier pendant ces cent jours-là. On leur dit qu'une mauvaise nouvelle arrivant de l'extérieur pourrait perturber leur quiétude dans le Seigneur. On dit aussi que c'est parce que des sœurs ont appris maladies graves et morts de proches des semaines après l'événement, que les lettres sont ouvertes. Les sœurs lisent leurs lettres une fois par semaine le reste de l'année. Parfois moins. Elles n'ont que 3/4 d'heure pour y répondre. Pendant les années de noviciat, elles n'ont le droit de répondre qu'à la famille. Les amis qui leur écrivent, n'obtenant pas de réponse et ne sachant pas la règle, se lassent et la coupure se fait comme ça. Elles n'ont pas le droit d'initier une lettre, seulement de répondre. Je reste exaspérée de recevoir des lettres presque identiques par mes amies rentrées là- bas. C'est à croire qu'on leur dicte ce qu'elles doivent diffuser et qu'elles sont conditionnées. Toutes les lettres de sœurs de Bethléem se ressemblent. Leur ton est éthéré et c'est horripilant. Elles ne racontent rien car il faut tout cacher. Je ne m'y ferai jamais.

Fabio ne dit pas non plus que, quand une sœur quitte la communauté, on fait savoir qu'elle a changé de monastère. Et les sœurs apprennent finalement le départ de l'une d'entre elles par des laïcs en visite. Quand j'ai posé la question, les prieures m'ont répondu que ça perturberait les sœurs dans leur discernement et que tout était fait pour demeurer dans la quiétude de Dieu. Mises à part les sœurs de l'accueil qui ont des contacts avec l'extérieur, les autres en sont, de toute façon, coupées.

A ma connaissance, sœur xxx a été la première sœur à être internée à sa sortie. Elle était à l'accueil de Poligny. Elle disait parler à son ange gardien et à plein de gens au Ciel. En réalité, elle avait des délires mystiques. Ses parents ont porté plainte et il y a eu un procès pour savoir où étaient l'œuf et la poule. Mais ce qui m'a encore plus choquée dans cette histoire, c'est qu'une de mes proches est rentrée juste après la sortie de cette sœur. Et elles ont trouvé le moyen de la baptiser immédiatement du nom de celle-ci. On peut imaginer l'effet que ça peut faire pour une jeune novice de découvrir que son identité a été choisie pour effacer celle qui vient de sortir pour déséquilibre psychique ! Les noms sont choisis en fonction de la personnalité de la jeune fille et de l'humeur de la prieure générale. Le nom est proposé mais elles ne le choisissent pas. Parfois il est très lourd de sens. J'étais à la prise d'habit d'une sœur, qui est sortie depuis. Sœur Marie lui a dit qu'elle serait tous les jours au pied de la Croix. Cette jeune femme avait eu une enfance assez tourmentée. On peut imaginer la difficulté pour elle d'endosser cette image... Beaucoup ont des noms « à coucher dehors ». Je me souviens de la mère d'une sœur, en visite aux Voirons, qui exprimait son étonnement qu'une s'appelle Amen, l'autre Alegria et la troisième Alléluia.

Pourquoi tant de sœurs restent ?

A mon sens, d'un côté les sœurs sont manipulées et de l'autre, elles sont séduites par ce que j'appellerai « le sur mesure sur des futilités ». Fabio dit dans son témoignage que les sœurs sont chouchoutées. Je pense que c'est de cela dont il veut parler. Cela leur fait croire qu'elles sont respectées. Voici deux exemples : une architecte était entrée très vite dans la communauté et avait deux chantiers en cours, elle a eu droit, pendant les six mois qui ont suivi sa rentrée, à son Macintosh dans sa cellule et elle a pu honorer ses rendez-vous professionnels. Une autre a pu bénéficier d'une radio et d'écouteurs pour avoir les nouvelles, le temps qu'elle s'habitue, elle aussi, au style de vie. Ces assouplissements de la règle pour chaque sœur disparaissent dans les mois qui suivent l'entrée. Sauf quand quelqu'un de la famille est mourant. A l'image des ordres contemplatifs anciens, la sœur ressort pour accompagner les derniers instants de vie d'un parent, d'un frère ou d'une sœur... Puis, elle retourne au Monastère quand la mission d'accompagnement est finie.

Dans tous les ordres contemplatifs, les déviances existent, même dans les ordres les plus anciens. Tout dépend du charisme managérial de la prieure élue par la communauté. Mais dans les ordres anciens, le calvaire ne dure que le temps du mandat : 7 ans. On peut retrouver ce genre de gouroutisme en entreprise avec des managers immatures et manipulateurs. L'Église n'est pas épargnée par les dérives. Mais il me semble qu'à cet égard, les communautés contemplatives, courent un risque supplémentaire. Car elles sont davantage déconnectées des réalités du monde et elles vivent en autarcie.

As-tu perçu qu'il y avait des pressions ?

Lorsque je suis arrivée à la Fraternité des adultes, j'ai vraiment commencé à sentir qu'il fallait rentrer dans le rang si on voulait faire partie du tiers ordre. Les trois bergers successifs que j'ai eus avaient été nommés par les sœurs. Quand ils ont été en désaccord avec elles, ils ont été destitués de ce service. Personne ne voulait avoir ce rôle. Aucun ne se portait volontaire car on savait que c'était difficile d'être en sandwich entre les sœurs et les laïcs. Il n'y avait pas plus de concertation pour les nominations chez les laïcs que pour celles des prieures.

Au cours d'une retraite d'été, Sœur Marie a sorti coup sur coup deux documents pour les laïcs : « *Immergé* » et *« Le priorat de Marie »*, qui se voulaient être une règle de vie adressée aux laïcs. Peu d'entre nous ont vu les avantages de signer une charte aussi radicale et si éloignée de notre quotidien. Aucun groupe de travail n'a été mis en place pour débattre et pour recueillir notre adhésion. Nous étions chargés de prier dans le silence et la solitude pour accueillir ces documents comme une inspiration divine. Toute l'année suivante, on nous a fait méditer sur ce texte en alternance avec l'Évangile. Quelques-uns ont demandé des modifications au texte à Sœur Marie qu'ils ont tout de même obtenues.

Chez les laïcs, un couple jusqu'alors porté aux nues, voire adulé pendant des années par une prieure locale, a traversé une crise importante. La prieure leur a imposé un exorcisme. Sur le moment, ils se sont laissé faire. Mais de retour chez eux, ils lui en ont voulu énormément d'avoir été aussi peu dans l'écoute et beaucoup trop dans la culpabilisation. La prieure avait demandé au couple de se mettre par terre, les bras en croix pour supplier le pardon du Seigneur. Le couple était en larmes. Bref, cette emprise avait mis le couple tellement mal à l'aise qu'il a voulu prendre le large par rapport à la communauté.

Autre exemple : Une de nos amies laïques se préparait à aller avec son compagnon au monastère où sa sœur allait faire profession. La prieure du lieu était une de ses amies. Elle avait sermonné notre amie laïque en lui reprochant de ne pas suivre la route de la virginité. De plus, son compagnon était divorcé. Ça faisait désordre. Quand la prieure a appris qu'ils souhaitaient venir en couple, elle a demandé à la future professe d'écrire à sa sœur de venir seule. La laïque voulait présenter son compagnon à sa sœur. Heureusement que ses frères et sœurs ont plaidé sa cause, sinon, elle n'aurait pas pu être présente à la profession de sa sœur.

Tout laïc engagé devenait leur chose.

Pour faire mieux comprendre un certain type de pression à Bethléem, je souhaite relater les conditions d'entrée d'une amie. Tentée au départ par une autre communauté nouvelle, cette amie m'a décrit ce qu'elle recherchait, et j'ai pensé que Bethléem pourrait lui convenir. Comme je programmais d'aller aux Voirons, je lui ai proposé de m'y accompagner. Sœur Marie était présente pendant notre séjour. Une sœur ancienne, que je connaissais, l'a reçue et écoutée. Très vite, elle lui a fait rencontrer la prieure puis très vite ensuite, Sœur Marie qui était là. Une fois rentrée chez elle, cette amie était appelée presque tous les soirs par une sœur pour la supplier de « dire oui à l'appel de la Vierge ». A chaque moment de vacances, elle allait au monastère, et même le week-end. Le manège a duré quelques mois.

J'ai été très choquée par les propos tenus alors par cette amie : "Elles me mettent une telle pression que je ne sais plus où j'en suis. Oui je suis tentée. Mais je n'ai plus de recul pour réfléchir. Et puis, j'ai l'impression d'être aimée davantage pour mon argent et pour les compétences que je pourrais apporter à la communauté que pour moi- même."

La pression, je l'ai vécue aussi. La prieure des Voirons m'a appelée à diverses reprises pour m'engueuler et me dire de lâcher mon amie. Elle devait faire son chemin et il fallait que je la laisse tranquille. La première fois, je fus surprise. La seconde fois, je lui ai rappelé que « le Seigneur appelle librement et sans contrainte. Si elle continuait, elle obtiendrait l'entrée en communauté de cette amie mais ses vœux ne seraient pas valides. Non, je ne la lâcherais pas tant qu'elle ne serait pas rentrée. Je ferai tout pour l'aider à prendre le recul nécessaire ». Et puis, je lui ai raccroché au nez. Lors de sa prise d'habit et sa profession, cette amie semblait là comme une spectatrice de l'événement qui la concernait. Elle paraissait mal à l'aise. J'ai appris bien plus tard qu'elle avait mis 16 ans pour faire ses vœux perpétuels, à la suite de beaucoup d'hésitations et de combats. 20 ans après, sa prieure de l'époque m'a autorisée à la revoir. Il y a péremption...

Tu ne supportais pas, disais-tu, « l'attitude irrecevable d'une prieure auprès des laïcs et des sœurs de son monastère ». Peux-tu en parler un peu plus ?

La prieure de Paris s'immisçait vraiment partout. Elle se mêlait de tout avec une indiscrétion qui nous faisait la redouter. Au tout début où je la connaissais, je lui avais raconté que j'avais un gros faible pour un garçon. Il était connu de la communauté. La sœur de ce garçon, m'a appelée quelques jours plus tard pour me dire que, renseignements pris, son frère n'était pas amoureux et qu'il fallait que je cherche ailleurs. Je ne la connaissais absolument pas. Je me suis senti trahie et espionnée.

Tout ce qui avait pu lui être dit, circulait. Elle divisait aussi pour mieux régner : Quand un petit groupe de laïcs fonctionnait, elle le dissolvait l'année suivante. Elle craignait toujours une coalition. Elle avait des propos humiliants pour les anciens laïcs et fidèles. Ils devaient se taire et se faire tout petits. Elle n'en faisait qu'à sa tête. Les quelques fois où j'ai pu discuter avec certaines sœurs du monastère dont elle était prieure et que j'aimais particulièrement, elles avaient les larmes aux yeux, tellement elle leur menait la vie dure. Lorsque nous venions le mardi pour prier, la prieure passait sa soirée à nous raconter des ragots et des potins venant des monastères. Elle insistait aussi sur le fait qu'on devait s'engager davantage financièrement. Le fait d'employer le temps à cela nous empêchait de prier et plusieurs fois, certains d'entre nous dont moi, nous sommes élevés contre ce quémandage financier et ces bavardages trop fréquemment à la place de la prière. Mais, qu'avait-elle comme directives pour agir de la sorte ? Aujourd'hui, je pense qu'elle était prisonnière du système, elle aussi.

Pardon si ça fait ragot. Mais tout ce qui va suivre, la prieure nous le partageait à la place de la prière. Je ne fais que relater de très nombreux sujets où la prieure de Paris nous expliquait les dépenses des monastères et pourquoi il était urgent de trouver de l'argent. Bien sûr, nous posions des questions de bon sens. Et elle y répondait sans réaliser à quel point sa logique était déconnectée d'une « gestion en bon père de famille » et était inévitablement choquante pour nous. Mais, à Paris, beaucoup de parents de frères et de sœurs, font partie de la fraternité des laïcs. Cette prieure pouvait toucher leur générosité plus facilement. Car ils étaient directement concernés.

Sur le plan des acquisitions ou constructions de monastères, tout n'a pas toujours été très clair. Elles ne nous cachaient pas qu'elles construisaient sans permis de construire. Par exemple, en Bretagne, un monastère classé s'est retrouvé flanqué de petits chalets en bois pour créer des ermitages pour les sœurs. Les Bretons, qui avaient participé financièrement aux travaux, non seulement n'avaient plus le droit de venir en clôture, mais en plus, ont vu leur magnifique monastère en pierres dénaturé. Je me souviens des réactions choquées des Bretons.

Elles avaient acheté aussi la Chartreuse de Montreuil à toute vitesse. Elles étaient à l'affût des chartreuses en vente. Et, probablement que « la Vierge le leur avait demandé » ! Comme elles s'étaient aperçues que la charpente était pleine de mérule, elles avaient donc été en procès avec le vendeur pour faire casser la vente. Et elles avaient sollicité les laïcs quand il était trop tard.

A Paris, la restauration de l'église où se trouvait le monastère de Bethléem a été imposée au curé, sans qu'on lui ait demandé son avis.

Elles voulaient s'équiper d'un combiné fax photocopieuse. Un vendeur était passé par là et elles l'avaient acheté cinq fois le prix trouvé dans le commerce. C'était exaspérant : nous étions comme des vaches à lait, mises devant le fait accompli avec le devoir d'éponger leurs dettes sans rechigner. Sous nos yeux, elles dilapidaient l'argent.

C'est alors que j'ai appris qu'elles s'étaient arrangées avec des fonctionnaires, amis de la communauté, pour ne pas payer leurs impôts, pas de sécurité sociale, pas de retraite... Et à Paris, elles faisaient la fin du marché de la rue Mesnil et récupéraient la fin du marché pour rien. Les Voirons nourrissaient les sœurs grâce à la Banque Alimentaire.

Bref, elles se mettaient facilement au-dessus des lois.

Quand l'idée de construire un second monastère à Poligny a germé dans la tête des sœurs, elles nous ont proposé de prendre en charge l'ancien, construit 25 ans auparavant, pour nous fédérer, disaient-elles. Cela les arrangeait bien qu'on assume ce monastère construit à une mauvaise époque et qui était un gouffre financier. Je me souviens très bien de cette fois où, au cours d'un week-end, la prieure de Poligny de l'époque nous avait réunis et nous avait dit que les artisans travaillaient gratuitement pour elles et qu'elles étaient en train de faire une neuvaine pour pouvoir payer les travaux. Qu'ils étaient très compréhensifs et qu'elles avaient bien de la chance car Saint Joseph était avec elles. Et c'est alors que, voulant se débarrasser du monastère construit 25 ans plus tôt, elles nous ont parlé du désir de la Vierge que des laïcs s'installent dans ce monastère pour y accueillir les visiteurs, afin que nous soyons un rempart pour laisser les sœurs vivre davantage leur solitude.

Plusieurs femmes et un couple se sont donc installés à Poligny et ils ont commencé à tenter de vivre ce que souhaitaient les sœurs. Mais le principe de réalité les a rattrapés. Le couple s'était connu dans le groupe des jeunes de Bethléem où j'avais débuté. Ils étaient très éthérés, idéalistes et généreux. Les sœurs obtenaient d'eux les choses les plus folles. Je trouvais cela pathétique et ce sont ces multitudes de comportements non ajustés qui m'ont encouragée à chercher un autre lieu où on faisait Lectio et adoration en groupe. Tout récemment, je suis retournée à Poligny et je suis passée devant le monastère. Il est devenu tellement luxueux que je ne l'ai pas du tout reconnu.

Quels autres points précis t'ont conduite à t'éloigner de Bethléem ?

Un Jésuite, le père Goussault, que j'avais connu quelques années après mes débuts dans le groupe de prière, est le premier à m'avoir fait prendre conscience que la gouvernance de Bethléem n'était pas respectueuse des personnes. Il les connaissait bien : Quand Bethléem était encore rattaché aux Dominicaines, certaines sœurs étaient envoyées de temps en temps à Paray le Monial chez les Dominicaines pour y faire une retraite. Juste à côté, il y avait les Jésuites. Coup sur coup, quatre sœurs avaient quitté la communauté à la suite d'une retraite avec lui. La quatrième était Agnès Dupont, la sœur de sang de Sœur Marie qui l'avait rejointe pour sa fondation. Ayant appris que le père Goussault avait accompagné ses moniales, Soeur Marie l'a donc contacté et lui a dit : "Mon père, comment se fait-il que vous connaissiez mieux les cœurs de nos propres sœurs ? Et la dernière étant ma sœur de sang, j'aimerais comprendre !" "Je leur donne les exercices de St Ignace", a-t-il répondu. Et c'est ainsi, qu'à l'issue de cette rencontre, Sœur Marie lui a demandé de prêcher une retraite de discernement aux Voirons, lieu que les sœurs venaient d'acquérir. Toutes les sœurs ayant alors voulu y participer, il a donc prêché pour trente sœurs. C'était en 1969. D'après lui, le passage de la spiritualité dominicaine à celle des chartreux s'est faite à ce moment-là.

Le père Goussault a formé la maîtresse des novices de l'époque. Il accompagnait aux Voirons une dizaine de sœurs chaque année pendant un mois. Et il m'a accompagné en accompagnement spirituel jusqu'à sa mort en 2003, comme bien d'autres laïcs d'ailleurs. Il avait beaucoup de douceur. Mais il n'avait pas sa langue dans sa poche. C'est avec lui que j'ai beaucoup parlé des dérives de la gouvernance de Bethléem.

Mes suggestions à l'Eglise dans ma conclusion sont tirées des conseils qu'il a maintes fois donnés aux sœurs qui ne l'ont pas écouté. Il m'avait dit qu'il trouvait malsain que Sœur Marie soit aux commandes de la communauté depuis sa création et qu'elle nomme elle-même les prieures à vie, jusqu'à ce qu'elles en tombent malades ou qu'elles soient envoyées pour fonder un autre monastère. Beaucoup de choses le choquaient aussi dans l'aspect esthétique et affectif de la communauté, ainsi que cette spiritualité mariale mettant la Vierge au même niveau que le Christ. Cette habitude des sœurs de confondre combat spirituel et dépression, et de régler ça par une mise au désert... Cet ébranlement du for interne par une obéissance aveugle à la prieure... Cette confusion de l'écoute de la Vierge et de l'écoute de la prieure... Tout cela le préoccupait.

Comment t'expliques-tu que des personnes, entrées saines d'esprit, soient démolies?

Ce qui me frappe surtout, c'est qu'elles sont dépersonnalisées, à l'image des lettres presque toutes identiques que nous pouvions recevoir de différentes soeurs. C'est à croire qu'on les conditionne pour écrire plus ou moins la même chose. Il faut comprendre que la paranoïa face aux personnes hors Bethléem est omniprésente avec une méfiance constante pour tout ce qui vient de l'extérieur. À force de ne plus se confronter au monde, les sœurs en oublient les souvenirs et la mémoire romance la réalité. Au bout de quelques années, elles prennent tout ce qu'on leur dit pour argent comptant. Après, vivant en autarcie, elles en viennent à croire que la réalité, c'est ce qui leur est enseigné. Et elles deviennent progressivement des clones. Fabio l'explique très bien. On leur dit d'être à l'École de la Vierge. On leur dit que les forces du mal ne peuvent rien contre un obéissant. On nous le disait aussi chez les laïcs. Alors, au bout d'un moment, l'obéissance à la prieure se confond avec l'obéissance à la Vierge. Moi qui ai vécu quelque temps là-bas, j'ai bien vu que tout est entrepris pour entrer dans le silence intérieur. Les tourments qu'on a dans le monde, elles les vivent aussi en cellule, sauf qu'elles tournent vraiment en rond face à elles- mêmes. Si elles sont très équilibrées et attirées par le désert, pas de problème. Mais la plupart sont rentrées à toute vitesse dans le zèle de donner leur vie à Dieu. Parfois, elles sont deux ou trois de la même famille.

J'ai croisé un jour dans un monastère une sœur qui a été jusqu'aux premiers vœux. Elle avait été recrutée dans le groupe de prière des jeunes. Nous avons parlé de tout et de rien. Six mois plus tard, je la retrouve dans la rue en civil. Et elle me dit : « Je suis ressortie parce qu'une phrase de ta part m'a fait prendre conscience de ma vie là-bas. Tu m'as dit : 'je ne veux pas être moniale à Bethléem, car j'aurais l'impression de devenir une fonctionnaire de Dieu. D'être installée sur pilote automatique dans une routine confortable. Mais la vie dehors est bien plus passionnante. Toute pleine de surprises et de défis. Pour moi c'est ça la vraie vie'. » Je me souviens très bien lui avoir dit ça. Je le redirais encore parce que je le crois. Cela m'a vraiment touchée de savoir à quel point cela l'avait marquée.

Si des personnes acceptent de souffrir dans une organisation aussi aliénante dans la durée, cela doit combler - me semble -t-il - une blessure de l'enfance ou une fuite du monde. Sinon, elles ne supporteraient pas de devenir peu à peu l'ombre d'elles-mêmes. Certaines ont le syndrome de l'abandon. Cette dépendance affective induite à Bethléem les rassure et panse temporairement leur blessure par cet effet de cocon. Elle devient étouffante avec le temps. Toutes les émotions sont lissées, toutes les joies sont aseptisées. Je me souviens d'une sœur particulièrement gaie et extravertie. Elle avait un vrai charisme pour faire entrer dans l'adoration les enfants en bas âge. Et bien, on lui avait demandé pendant tout son noviciat de cacher sa joie car ça rendait jalouse les jeunes filles qui rentraient et qui vivaient des combats plus rudes qu'elle.

Autre exemple. Jusqu'à leur façon de chanter ou de marcher : je reconnaissais le pas d'une de mes amies entre 1000. Une fois à Bethléem, je l'ai vue peu à peu se transformer et devenir aérienne comme toutes les autres. Et beaucoup plus dogmatique et bien moins à l'écoute qu'avant.

Difficile de revenir à la réalité quand, pendant des années, on vous a fait vivre autre chose. Difficile d'aimer ce monde quand, pendant des années, on l'a cru nocif et pas digne d'être côtoyé. Difficile de retrouver la joie de se battre quand on retourne dans sa famille sans un sou, sans couverture sociale, dépendant de tout et souvent culpabilisée de n'avoir pas su s'adapter à cette vie religieuse que le monde bien-pensant considère comme le summum du don à Dieu. Sortant de ces cocons infantiles, comment réapprendre à se challenger ? Tout ce qui était votre personnalité a été étouffé pendant tant d'années. Et puis, pour des femmes vidées de leur substance, ayant perdu l'habitude de penser par elles-mêmes, toute la vie devient compliquée. Elles ont fait plein de choses dans la communauté qui pourraient leur permettre de trouver un travail similaire. Mais elles n'ont pas de repères sur le monde professionnel. Elles sont entrées si jeunes. Elles sont comme de jeunes étudiantes avec parfois 10, 20 ou 30 ans de plus. Celles qui s'en sortent le mieux sont celles qui avaient déjà travaillé avant et celles qui sont entrées après 30 ans.

Certaines sœurs, plutôt « femmes enfants » avec un syndrome de Peter Pan, qui est très valorisé dans la communauté, y trouvent leur épanouissement. « Elle a la candeur d'une enfant de Dieu », dit-on alors. Heureusement que ce type de lieu existe pour ces personnes-là que le monde aurait probablement broyé. C'est toute la difficulté de ces systèmes. Il y en a qui s'y trouvent comme un poisson dans l'eau. Et j'en connais plus d'une. Les sœurs devraient empêcher des recrutements avant 25 ans et il faudrait vraiment que les sœurs soient employables si elles doivent ressortir. Sinon, la peur de ne pas savoir se réadapter au monde les maintiendra prisonnières du système.

Que soumets-tu au discernement de l'Église ?

Je suggère à l'Église de faire une visite canonique.

Pour moi, beaucoup de choses se détordraient naturellement si les monastères élisaient pour une durée déterminée leur prieure. Automatiquement il y aurait moins d'emprise. Je suggère qu'on impose à cette communauté d'appliquer la règle de St Benoît quant à sa gouvernance : des prieures, y compris la prieure générale, élues et non nommées, et pour un maximum de 7 ans. Déjà l'emprise sera moindre.

Je suggère qu'un Chartreux ou plusieurs soient détachés pour assurer l'intérim pendant un temps. Comme voici des années qu'elles confondent la Vierge avec leur prieure, elles ont perdu l'habitude d'écouter leur for interne. Qu'elles retrouvent une liberté de parole risque de prendre quelque temps. Elles sont tellement conditionnées à ne plus penser par elles-mêmes. Si on les faisait voter tout de suite, elles seraient sûrement incapables de faire un choix discerné, tellement elles ont perdu le libre arbitre.

Je recommande que les sœurs ne rentrent pas avant d'avoir fini leurs études et qu'elles aient même un peu travaillé. Il est souhaitable également qu'elles fassent une retraite de discernement en dehors de la communauté dans la première année de leur entrée, à minima. Et qu'ensuite, une ignacienne vienne régulièrement prêcher les exercices aux sœurs encore en discernement. Et régulièrement tout au long de leur vie.

Et puis cette transparence à la prieure vient aussi certainement de la paranoïa omniprésente dans tout le fonctionnement. Donner aux prieures des cours d'accompagnement spirituel éviterait peut-être les plus gros écueils, avec une supervision par un spécialiste qui soit extérieur à Bethléem. Pourquoi pas un - ou une - ignacien. Pour toutes les sœurs non faites pour cette vie-là et qui, pour les raisons que j'explique plus haut, n'osent pas ressortir, je suggère un accompagnement progressif à leur réintégration dans le monde. Sous quelle forme ? C'est à définir. Même si cela coûte de l'argent. L'Église a un devoir d'assistance. Avec toutes les entorses aux lois qu'a contournées Bethléem, elles ont pu construire des monastères. Aussi, vendre une partie de leurs biens et utiliser cet argent pour aider ces sœurs à se réintégrer dans le monde - Zachée l'a fait quand il a pris conscience de son péché -, ce serait un geste évangélique de retour à la pauvreté et l'humilité, dans la droite ligne de l'intuition initiale. On ne peut pas laisser des personnes continuer une vie qui ne leur correspond pas, simplement parce que l'insertion dans le monde sera difficile et coûteuse. Je ne parle pas des frères car je ne les ai pas approchés individuellement. Mais le système est le même.

Séparer le grain de l'ivraie fut difficile pour moi. Pour des personnes dedans ou proches de la communauté sans un minimum de formation en doctrine sociale, philosophie, psychologie et surtout sociologie, cela doit être encore plus difficile. Certains milieux catholiques manquent de bon sens. Les habitudes et la crainte du qu'en dira- t-on peuvent biaiser le discernement. On préfère aussi fermer les yeux pour ne pas ajouter des ennuis, quand ça ne sent pas bon. Pressions ou manipulations se font alors à Bethléem avec l'emballage du beau et de la douceur féminine.

J'invite les sœurs de Bethléem qui liront ces témoignages et les lecteurs pour lesquels mon écrit résonnera, laïcs, familles, amis, à prendre contact avec le Préfet de la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée. J'ai conscience que Sœur Isabelle, depuis qu'elle a cette charge de Prieure Générale, fait de son mieux. L'équipe de Monseigneur Joao Braz de Aviz, spécialement chargé de ce type de réorganisation, les aidera à remettre de l'ordre dans les monastères. Que les sœurs ne restent pas enfermées dans ce système paranoïaque ! Nous ne leur voulons que du bien. Nous souhaitons simplement rétablir les consciences individuelles et redonner à chacune le libre arbitre, en reprenant une expression chère à Sœur Marie : « Laissons-nous déménager par la Vierge ».

Une autre communauté, dont je suis proche actuellement, a vécu une crise aussi. D'eux-mêmes, les responsables se sont adressés au Saint Siège pour obtenir de l'aide. D'où mon invitation. Les laïcs qui entourent aujourd'hui les sœurs en responsabilité à Bethléem peuvent les aider à faire ce chemin de confiance et de simplicité, à dire comme la Vierge à l'Annonciation : « Comment cela se fera-t-il ? » Les experts de l'Église s'appuieront sur 2 000 ans d'histoire pour trouver les solutions les plus appropriées. Nous sommes avec vous dans la prière dans cette période difficile de prise de conscience et d'invitation à choisir la porte étroite, à émonder la vigne.

Camille

Témoignage numéro 33, le 02/12/2014 par Hélène

Présenté ci-dessous de façon anonyme.

La levée partielle ou totale de l'anonymat doit faire l'objet d'une demande à l'AVREF qui contactera le témoin pour lui demander s'il accepte de voir son nom mentionné et ses écrits reproduits et sous quelles conditions.

Le monde étrange de Bethléem

Ce témoignage s'adresse en tout premier lieu à toutes les jeunes et moins jeunes femmes qui envisageraient de donner leur vie à Dieu, ainsi qu'à leurs familles ou amis qui se posent la question de savoir ce qu'est la Famille Monastique de Bethléem, de l'Assomption de la Vierge et de Saint Bruno.

Ancienne «moniale» de Bethléem, j'y ai passé un nombre d'années suffisamment important pour avoir la légitimité de décrire des dysfonctionnements objectifs qui persistent dans cette structure pourtant reconnue par l'Église.

Après une conversion foudroyante lors d'un pèlerinage, j'ai voulu donner ma vie à Dieu. J'ai cherché vers quelques congrégations et suis finalement arrivée à Bethléem que j'avais connu par mon groupe de prière et mon père spirituel. C'était en 2005.

J'ai quitté Bethléem l'année dernière, en 2013, après y avoir donc vécu 8 ans.

Je n'ai pas perdu la foi et j'ai adressé à la hiérarchie de l'Église, notamment à Rome, un document sur les dysfonctionnements observés. Il est resté sans réponse jusqu'à ce jour.

I. Ce qui m'a attirée à Bethléem

La reconnaissance de droit pontifical.

Me sachant pleinement fille de l'Église, une communauté de droit pontifical me rattachait directement au Pape. De plus, j'étais assurée d'arriver dans une structure validée, éprouvée, sérieuse et désireuse de donner de vraies vocations cloîtrées et contemplatives à l'Église et pour le monde.

L'obéissance dont il est fait mention dès le «mois évangélique».

J'étais sûre que l'obéissance était un chemin de liberté et de maturité spirituelles, nous rendant toujours plus responsables de nous-mêmes devant Dieu et nos frères.

La présence de la Vierge Marie.

Je lui avais confié ma vie et ma vie spirituelle dès les premiers instants de mon retour à la foi, quelques années avant d'entrer à Bethléem, lors de ma conversion.

II. Des vocations sous pressions

Cependant, malgré cette attirance, j'ai très vite été confrontée à des questions que j'ai régulièrement soumises et pour lesquelles j'ai toujours reçu les mêmes réponses: «Tu es dans l'erreur ! Donne tes pensées à la Vierge. Elle doit les convertir».

Ces questions concernaient notamment le discernement des vocations fait par Bethléem.

En effet, une communauté qui prétend avoir reçu la paternité spirituelle de Saint Bruno, et donc vivre une vie de solitude comme les Chartreux, ne se doit-elle pas d'être rigoureuse et prudente avant d'accepter «tout le monde» ?

Or, le postulat de base du recrutement est le suivant : « *Il y a de la place pour tout le monde à Bethléem ».*

Où donc est le discernement de cette communauté qui accepte presque toutes les filles se posant la question légitime de la vocation ?

Apprendre que 30 à 50 filles en moyenne prenaient l'habit chaque année, alors que les Chartreux n'accueillent qu'un homme tous les dix ans, ne me rassurait pas du tout!

J'ai mis deux ans avant de prendre l'habit qui marque l'entrée en postulat. Autrement dit, canoniquement, déjà, durant ces deux ans, j'étais tout à fait libre de m'en aller.

Une communauté «normale» ne m'aurait pas gardée plus de six mois en voyant quelqu'un de si peu sûr. Mais si j'avais atterri dans une communauté «normale», je n'en serais certainement jamais partie : je voulais donner ma vie à Dieu dans l'accomplissement plénier des promesses de mon baptême. Et j'étais en route, pleine de confiance en ces sœurs prieures, visiblement si aimantes et respectueuses de l'Église.

Pourtant à Bethléem, tout se passe autrement... Et l'affectivité est la première constituante pour attirer quelqu'un qui arrive.

Le mois évangélique en est le premier pas : toutes les sœurs sont «aux petits soins» pour la prieure générale. Et cette dernière est «aux petits soins» pour toutes les nouvelles jeunes hypothétiques recrues qui sont là, rassemblées autour d'elle.

Pour ma part, ce premier mois évangélique était une prise de connaissance avec la communauté. Comme je l'ai dit plus haut, j'étais attirée par Bethléem, du fait de son affinité avec Marie, du fait qu'on entend tout le temps parler de cette notion d'obéissance en tant que chemin de «liberté» et j'étais en confiance de savoir qu'elle avait été reconnue de droit pontifical. C'est là-dessus que je m'appuyais pour avancer.

Car, pour le reste, quelque chose en moi ne se sentait pas à l'aise.

En effet, j'avais repéré le dévolu de la prieure générale, sœur Isabelle, sur ma personne, lors de ce même premier mois évangélique : elle me nommait fréquemment devant tout le monde. Cela n'est pas rien quand on sait à quel point elle est considérée comme «l'incarnation de la Vierge Marie», ou encore «un réel prophète aux multiples charismes».

Lors de ce premier mois évangélique, j'ai donc ressenti ce comportement excessif à mon égard. Même s'il y avait un côté flatteur, cela m'agaçait aussi. Quelque chose était faux, surfait, trop fait.

J'avais 30 ans en arrivant. J'avais eu une vie solidement ancrée dans le monde avant d'arriver à Bethléem : ayant voyagé et vécu à l'étranger dès mon adolescence, j'ai toujours été ouverte d'esprit et je parlais plusieurs langues. Diplômée d'une école de commerce, je m'étais confrontée au marché du travail, je payais mes impôts comme tout le monde. J'avais obtenu un poste de chargée de clientèle dans un grand groupe d'ingénierie française. Cela faisait un bon nombre d'années que j'avais appris à «rouler ma bosse» et à me construire humainement.

Avais-je besoin qu'on m'accorde autant d'attention pour me sentir être quelqu'un ? Pas franchement. Bien que cette flatterie démesurée fût exaspérante, je me suis faite «embobiner» car j'étais encore très jeune dans ma vie spirituelle.

Dès ma première rencontre en tête à tête avec sœur Isabelle, son regard bleu a pénétré mon regard de façon très désagréable : c'était comme une pénétration, une intrusion dans ma personne au-delà de ce que je voulais et de ce que je pouvais accepter. C'était comme si elle voulait tout savoir de moi, et comme si elle m'aimait elle aussi «{depuis toute éternité}». Cela m'a laissé une impression désagréable et encore un sentiment de faux, de surfait. Par contre, lors du deuxième mois évangélique, j'ai observé un réel changement dans son comportement : je venais de demander une nouvelle fois, à une autre prieure qui m'accompagnait en tant qu' «ange» lors de cette retraite, comment se faisait le discernement de Bethléem et pourquoi telle sœur était partie. J'ignorais que je touchais un point visiblement tabou ou honteux pour la communauté. La prieure générale a visiblement été aussitôt informée de mes deux questions qui n'ont pas dû lui plaire : du jour au lendemain, je n'existais plus ! Cela m'a laissé perplexe. Je compris sans bien l'entendre à l'époque, que j'avais dû mettre les pieds où il ne fallait pas. Par contre, la même attention démesurée se faisait sentir de nouveau auprès des nouvelles jeunes «voyageuses» (les retraitantes).

Je suis arrivée pour La Toussaint dans le monastère où je suis restée toutes ces années. Je *«.venais et voyais».* Concept-clé qui avait été proposé à ma «liberté», (autre concept-clé) à la fin du premier mois évangélique.

Toute la communauté était là aussi, «aux petits soins» pour moi. J'aimais beaucoup mes sœurs. J'aimais beaucoup ma prieure. Et j'ai fait confiance parce que c'était une structure d'Église.

Mais l'affect restait très important du côté de la communauté, ce qui pouvait pallier certaines carences familiales que Bethléem voulait et aurait pu remplacer : «nous *sommes ta nouvelle famille».*

Simple laïque, arrivée depuis à peine 2 mois, j'ai demandé à rentrer pour passer Noël chez moi, pour des raisons familiales que j'avais exposées en toute confiance et transparence à ma prieure. Elle s'y est assez fortement opposé, me donnant un timing serré : pas plus de 2 ou 3 jours maximum : «c'est *très ennuyeux que tu t'en ailles pour ce premier Noël : tu vas manquer aux soeurs, tu ne vivras pas notre belle liturgie, tu peux perdre ton appel. Il faut que tu reviennes vite. Tu as déjà posé un acte fort en venant ici, il faut que tu poursuives dans la même ligne »*. C'était une pression de toute part : je voulais donner ma vie à Dieu. Je considérais ce temps comme en effet, important. Mais je n'aimais pas qu'on me mette «le grappin dessus». Et puis, si j'expliquais ouvertement à ma famille comment les choses s'étaient passées pour venir à Noël, celle-ci serait convaincue que quelque chose de pas net planait dans l'air.

Or je ne voulais pas de ces tensions.

Je croyais aussi ce que ma prieure me disait : « Il est normal que les familles n'acceptent pas un choix aussi radical. Le monde ne comprend plus notre type d'engagement qui est un chemin de liberté. Suivre le Seigneur, c'est prendre le chemin de la Croix, savoir renoncer à ceux qu'on aime. Et n'oublie pas : Il n'est pas venu apporter la Paix, mais le Glaive dans les familles. Tu seras libre lorsque tu renonceras à ta famille charnelle ».

Tous les mots étaient utilisés pour me convaincre que c'était *«pure miséricorde»* que de m'accorder ces quelques jours en famille à Noël, avec cette supposition que je risquais fort aussi de perdre mon «appel» à trop rester dans le monde. Et j'y ai cru, pensant dans ma grande naïveté que la volonté de Dieu dans ma vie passait par la prieure. Bref, pour éviter tout conflit, j'ai préféré faire croire à ma famille que c'était mon choix personnel de ne venir passer Noël en famille que pour deux jours. Ils devaient s'en satisfaire car, l'année suivante, cela ne se reproduirait plus.

Entre ce que j'ai cru des propos entendus et la réalité objective de l'Église, la différence est pourtant énorme: canoniquement, je n'étais tenue à rien ni à personne : j'étais simple laïque et mon propos à ce moment-là était de *«venir et voir».* Non pas d'entrer obligatoirement. Je l'avais très clairement exprimé à ma prieure dès le premier jour de mon arrivée.

Mais cette expérience de Noël, m'engageait déjà vis-à-vis de Bethléem sans que je m'en rende bien compte. Sans que j'en comprenne la complexité. Je m'engageais malgré moi vers Bethléem et ouvertement auprès de ma famille, comme si j'en avais été libre.

De plus, au fil du temps, ma question sur le discernement des vocations demeurait : je sentais tout le côté affect persistant, mais je n'éprouvais aucun critère objectif de discernement pour valider mon appel à la vie de solitude et de silence. Je m'ouvrais sur ces nécessaires critères objectifs et sur l'éventualité de partir trouver ma vocation ailleurs et on me répondait:

« Hélène de Dieu, c'est normal ce que tu vis là ! Tous les grands moines partis au désert ont eu la même tentation. Pourtant il y a de la place pour tout le monde à Bethléem. Ne vois-tu pas que c'est la Vierge Marie qui t'a conduite ici ? Et nous, on t'aime ! Remets-toi dans le Cœur de Marie, reprends ton Pacte d'Alliance avec Elle. Mendie-lui la force de sa fidélité et de son renoncement pour adhérer au Projet du Père».

Mon égo de jeune convertie en était flatté... «Serais-je donc déjà un grand moine ? Vierge Marie, je te promets de t'être docile si ta volonté a été de m'amener dans cette famille monastique : je te donne ma vocation pour que tu me la dises et que tu la réalises. Je suis absolument sûre de toi».

Règle de Vie, Livre II, 12 - Je promets obéissance à la Vierge Marie, n° 230 :
«la moniale qui promet obéissance à Marie ne peut donc que s'engager, en la docilité de Marie à toute Volonté du Père, dans une voie d'obéissance à l'Évangile, aux Constitutions, aux conseils qu'elle reçoit de ses responsables. Ainsi la manière loyale, vigoureuse et réaliste, dont Marie a obéit à Dieu, caractérise de plus en plus l'obéissance de la moniale.»

Un jour, exposant encore mon désir de partir à une sœur responsable, cette dernière me dit : «Ne crois-tu pas que tu serais plus malheureuse encore en retournant dans le monde, en te mariant et en tombant peut-être sur un mari qui te frappe ?»

III. Mon passage chez les néo-chamanes

Du fait de ces doutes lancinants, je finissais par ne pas me sentir bien. J'ai pensé qu'un psychologue pourrait m'aider. J'en ai parlé à ma prieure. Elle m'a dit qu'elle demanderait la permission à la prieure générale, sœur Isabelle. Dans un premier temps, comme je n'étais toujours pas moniale, je ne voyais pas pourquoi son accord était nécessaire.

J'ai reçu cette permission quelques jours plus tard, par fax. Dans ce fax, sœur Isabelle me disait combien elle était ravie de pouvoir m'envoyer vers une femme exceptionnelle, une de ses très grandes amies, qui avait aidé tant de petites sœurs à Bethléem et continuait à le faire. Elle rendait grâce à Dieu de ce que la Providence et la Vierge Marie m'avaient conduite juste à côté de l'endroit où cette femme exerçait.

J'ai rencontré cette dernière une première fois au monastère. Elle avait les clés pour y rentrer et je compris alors qu'elle suivait des sœurs sans doute sur place. Mais comme je n'étais pas sœur, il avait été convenu entre ma prieure, elle-même et moi, que j'intégrerais un groupe de thérapie qu'elle constituait pour des patients extérieurs au monastère. Rendez-vous fut pris pour un premier week-end thérapeutique la semaine suivante. Je suis donc allée dans la maison de cette femme, non loin du monastère.

Quand les exercices de groupe ont commencé, je me suis étonnée que les volets soient fermés dans la salle où nous vivions ces exercices. Elle s'en justifiait en disant que, par jalousie, son voisinage la considérait comme une «gourelle» car elle faisait beaucoup de bien.

La soirée du samedi soir, appelée «soirée purge», devait nous délivrer d'esprits mauvais. Moi, je cherchais à arrêter de fumer. Et cette femme m'avait expliqué les grands bienfaits d'une telle soirée au milieu du week-end thérapeutique, via l'absorption de la plante de tabac. Tout cela sonnait vraiment bizarre...

Durant la «soirée purge», le groupe est à genoux en cercle. Chacun devant un seau. On a tous avalé en très peu de temps une décoction de tabac de deux litres. Les lumières sont tamisées. On entend des chants incompréhensibles sur une cassette. Pendant ce temps-là, cette femme et amie de longue date de sœur Isabelle passe auprès de chacun de nous, fumant et recrachant la fumée de cigarette sur nos têtes, sous nos vêtements, dans le dos, le ventre, la paume des mains, en chantant parfois elle-même ces mêmes paroles bizarres, avec un « Maria » qui ressort de temps en temps. En fait, ce sont des chants d'indiens d'Amazonie, en Quechua. Et puis, bien sûr, la plante de tabac fait son effet : très vite, chacun vomit dans le seau qui est juste devant lui... Cela peut durer deux heures au bout desquelles chacun est épuisé. On a presque jeûné le jour même !

De même le dimanche matin, nous ne pouvions pas interrompre la cure pour aller à la messe. Aussi, était-ce cette femme qui nous donnait la communion elle-même, dans une pièce à part.

En temps normal, j'aurais pris mes jambes à mon cou et ne serais jamais restée plus d'une % heure dans ce lieu. Mais, animée du désir de faire confiance, je me disais : «ça *sent le New Age à 100 %. Mais c'est à toi de t'ouvrir ! Voyons : c'est sœur Isabelle qui t'envoie là. La prieure générale d'une communauté de Droit Pontifical ! Il est évident qu'elle ne peut pas se tromper. Et elles se connaissent toutes deux depuis tant d'années. Cette femme a aidé beaucoup de sœurs. Si vraiment c'était complètement New-Age, ça se serait su. Arrête d'être aussi critique. Fais confiance : ça vient de sœur Isabelle ! Elle ne peut pas ne pas manquer de discernement. Sinon Bethléem ne l'aurait jamais élue prieure générale!»*

J'ai donc suivi ces week-ends «thérapeutiques» pendant à peu près six mois.

Un jour, cette femme me dit : «Je crois que tu as encore besoin de quelques séances de plus. Je te propose de suivre un nouveau groupe que je constitue et ce, gratuitement. Mais en échange, je voudrais que tu viennes le week-end prochain car j'ai un confrère qui sera là. Et je voudrais que tu le rencontres».

Vu avec ma prieure : elle-même connaît ce confrère. Tout va très bien, donc et je participerai quelques jours plus tard à ce fameux week-end.

Grand bien m'en a pris !

Cet homme nous a parlé de Benoît XVI. Avec l'aide de la Bible et de tous les endroits où il était question d'ours - Benoît XVI venait d'arriver quelques mois plus tôt sur le siège de Pierre et son emblème avait, entre autres, la figure de l'ours - ce médecin nous a carrément démontré que notre Pape était la figure de l'Antéchrist !

Mon sang n'a fait qu'un tour ! J'ai pris la défense de Benoît XVI devant tout le monde. Alors cette femme a tenté de m'humilier devant le reste du groupe. Je n'ai rien dit, mais je n'en pensais pas moins : Je ne reviendrai plus jamais à ces séances. C'était la dernière fois qu'on m'y voyait.

Je suis rentrée au monastère. J'ai dit à ma prieure que je ne voulais plus retourner là-bas car c'était complètement New Age. Je lui ai dit que cette femme se servait de la présence et de l'amitié des sœurs pour rattraper son crédit dans la région, mais que ce qu'elle faisait vivre aux participants n'avait franchement rien de catholique. C'était de la fumisterie et j'en étais à présent certaine.

Bien sûr, sœur Isabelle en a été informée. J'ai alors rencontré une sœur de son conseil qui m'a longuement écoutée, étonnée de ce que je lui disais. Mais à l'issue de cet entretien, décision allait être prise : cette femme n'accompagnerait plus les sœurs, parce qu'on avait vaguement entendu d'autres choses sur son compte.

En effet, je ne l'ai plus revue au monastère. Quoique deux ou trois ans plus tard, on pouvait l'apercevoir de temps à autre à la tribune de l'Église.

A ma sortie de la communauté, j'ai fait des recherches sur Internet pour savoir qui était réellement cette femme. J'ai vite trouvé plusieurs sites qui en parlaient, ou qui parlaient aussi d'un centre en Amérique du sud, portant le même nom que la maison en France et dont elle nous parlait si souvent pendant ces week-ends. Des patients partaient régulièrement dans le centre de désintoxication là-bas pour faire une cure ou découvrir l'Ayahuasca, une plante hallucinogène interdite sur le sol français...

Mais plus encore, deux ans avant que sœur Isabelle ne m'envoie vers elle, cette femme et son confrère avaient tous deux été en garde à vue avec trois mises en examen, nourrissant ainsi le volet pénal de ce stupéfiant dossier dont la manipulation mentale constitue l'impalpable toile de fond.

Si tout le voisinage le savait, comment cela aurait-il pu être ignoré à Bethléem? J'ai su plus tard que même l'évêché avait un dossier sur elle et sur ce lieu.

Comment ne pas considérer comme grave qu'une prieure générale élue par une communauté de Droit Pontifical puisse envoyer ses ouailles auprès de telles personnes pratiquant des thérapies alternatives, de type chamaniste ? Comment ne pas considérer comme grave que ce discernement soit effectué par un jeune membre qui arrive ? La Famille Monastique de Bethléem, de l'Assomption de la Vierge et de Saint Bruno aurait-elle donc besoin des jeunes pour se trouver, trouver son «charisme» et apprendre le b.a.-ba du discernement ?

Plus encore, n'y a-t-il pas foncièrement dans tout Bethléem, un goût certain pour tout ce qui touche à une certaine forme de gnose ou de mysticisme, qui pourrait expliquer la carence dans le discernement ?

L'histoire de cette communauté l'explique assez bien.

IV. Une spiritualité viciée au service du nombre

J'ai donc pris l'habit deux ans après être arrivée à Bethléem ; à la fin de mon troisième mois évangélique. J'avais «

la boule au ventre ». J'en suis tombée malade : 41de fièvre, avec une crise de colite aiguë. On m'a dit que c'était à offrir à la Sainte Vierge. Que je sois «stressée» était normal.

Je n'ai pas vu de médecin. J'ai juste eu droit à du doliprane périmé pour faire baisser la température.

Pour trouver mon nouveau nom en religion, j'ai été convoquée quelques heures avant la prise d'habit dans l'immense et luxueux parloir de la prieure générale. Cette entrevue ne devait durer que quelques minutes. Elle avait encore une quinzaine de filles à voir pour la même raison.

J'entre après avoir patienté un temps certain. Elle m'accueille. Nous sommes seules toutes les deux. Elle me prend dans ses bras puis elle me dit, ses yeux plantés dans mon regard : «Ôôôô, *Hélène de Dieu que j'aime tant, tu sais, j'ai longuement prié la Vierge pour toi. Ôôôô, tu sais, tous les anges du Ciel se réjouissent aujourd'hui. Et moi aussi. Tu entres dans notre grande et belle Famille monastique. Alors, j'ai demandé à la Vierge qu'elle me donne ton nom nouveau. Que penses-tu de sœur "Nadouliyah" ?»* (Je ne me remémore plus très bien quel nom incongru elle avait trouvé).

Je fais la moue car cela ne me parlait pas. Elle voit mon visage et me propose alors un autre nom. Idem, cela ne me parlait pas du tout. Elle m'en propose alors un troisième. Même chose.

A mon tour, je lui propose deux ou trois noms auxquels j'avais pensé, dont mon prénom de baptême. Après tout, ma sainte patronne est aussi une belle sainte ! Cela ne lui convenait pas.

L'entretien commençait donc à s'éterniser et le ton changea.

Ses élans à mon égard, dix minutes plus tôt, se transformèrent en réelle impatience.

Et c'est alors que sa prière mystique se métamorphosa en un merveilleux coup de main, en direction de son téléphone. Elle souleva ce dernier pour en retirer une petite fiche remplie de noms, jusque là bien cachée sous son téléphone. Elle m'en lit un premier. C'est au deuxième que j'ai fini par capituler, le trouvant moins absurde que tous les autres proposés jusqu'alors...

Une fois l'habit sur le dos, je suis retournée dans le monastère où j'avais déjà vécu les deux années précédentes. Chargée de volumineux et lourds paquets à y rapporter, je me souviens d'avoir eu de nombreux changements de train.

Notre vie était toute simple, une très belle entente régnait entre sœurs, en général. Quand on est en solitude, on a quand même moins de risque de s'exposer et de se confronter les unes aux autres !

Mais je me sentais toujours aussi mal, voire de plus en plus. Je l'exprimais pendant mes années de postulat et de noviciat, je disais vouloir partir, que ça n'était pas ma vocation. De fait, dans un cahier, je devais écrire en 2 colonnes : «ma *pensée me dit que... ça n'est pas ma vocation-»* tandis que celle d'en face : «Que *dit Jésus, que dit Marie»* restait bien souvent blanche!

Dans mes grilles d'horaires de transparence, j'indiquais que je devenais insomniaque...

Règle de Vie, Livre III, 46 - L'ascèse corporelle, le jeûne, la veille et la maladie, n° 575 :
«Si Dieu permet que des insomnies interrompent son sommeil, la moniale les accueille comme une grâce, une invitation à prier et à s'offrir elle-même en communion avec tous ceux qui luttent et souffrent dans la nuit du monde. Elle traverse cette épreuve dans l'obéissance et la transparence».

... que j'avais de terribles migraines.

Règle de Vie, Livre III, 46 - L'ascèse corporelle, le jeûne, la veille et la maladie, n° 571 :
«Elle évite de supprimer les petites souffrances corporelles par un recours facile aux médicaments».

Que je pleurais sans cesse parce que je ne me retrouvais plus moi-même. J'avais l'impression de devenir folle, de ne plus me reconnaître, ni même de me connaître. Je me sentais divisée, frôlant même la schizophrénie. Je me croyais perdue, irrécupérable.

Du fait de mon passage chez les «néo-chamanes», ma prieure m'avait dit : «maintenant, c'est la Vierge, qui sera ta psy. C'est elle qui va te conduire. Tout cela ne sont que des remous psychiques. Prends ton rosaire, accroche-toi à Marie. Fais des métanies. Supplie Jésus. Prends la Bible, chante-la, médite la Règle de Vie, calligraphie-la, reprends ton pacte à la Vierge. Tu connais ton point faible : celui de croire que ça n'est pas ta vocation. Et au lieu d'induire en remontant vers Jésus, tu déduis que tu dois partir. Il faut que tu sois rectifiée dans ta conscience. Tes pensées affaiblissent ta volonté. Alors donne tout ça à la Vierge pour qu'elle convertisse tes pensées. Ta pensée te trompe, tu es trop autonome dans tes pensées et elles t'induisent en erreur. Pose l'acte de foi que tu es heureuse. Marie ne t'a jamais abandonnée jusqu'à présent. Elle va fortifier ta volonté».

Règle de Vie, Livre IV, 64 - la formation de la conscience, n° 732 :
«Dans l'humilité, si elle reconnaît que sa conscience a besoin d'être éclairée, la moniale peut demander l'aide de ses responsables pour discerner ce qui vient de son cœur profond de ce qui vient de sa sensibilité et de son psychisme. Elle demande alors en toute liberté l'aide de la prieure à qui Dieu et l'Église la confient.»

Ou encore :

Livre II, 12 - Je promets obéissance à la Vierge Marie, n° 226 :
«En sa promesse d'obéir à la Vierge Marie, la moniale lui confie sa propre faiblesse (...) Si la moniale ne cesse jamais de se savoir choisie par Jésus crucifié et glorifié pour être sa disciple bien-aimée, elle ne cesse de recevoir de Lui avec Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, le don de la Maternité de sa Mère. Sa faiblesse peut alors recevoir la docilité de Marie. Car la femme qui enfante au désert, quelle que soit l'hostilité du Dragon ne cesse pas de communiquer aux disciples bien-aimés de son Fils la Vie véritable que le Diable veut retirer sans cesse à "ce" qu'elle enfante.»

Livre II, 12 - Je promets obéissance à la Vierge Marie, n° 230 :
«La moniale qui promet obéissance à Marie ne peut donc que s'engager, en la docilité de Marie à toute Volonté du Père, dans une voie d'obéissance à l'Évangile, aux Constitutions, aux conseils qu'elle reçoit de ses responsables. Ainsi la manière loyale, vigoureuse et réaliste, dont Marie obéit à Dieu, caractérise de plus en plus l'obéissance de la moniale.»

Livre II, 12 - Je promets obéissance à la Vierge Marie, n° 233 :
«Si elle est fidèle en son pacte d'alliance, la moniale qui confie à Marie la responsabilité d'être sa prieure et son staretz invisible, est progressivement guérie des trois blessures suscitées par le péché ancestral. Une telle promesse qui concerne le for interne le plus secret de la moniale, ne relève pas du vœu canonique d'obéissance. Elle est un engagement secret de la moniale envers la Mère de Dieu actuellement vivante dans la Gloire, en telle sorte que la Vierge puisse trouver en la personne de la moniale toute latitude de prolonger sa propre vie immaculée, comme en une humanité de surcroît. La moniale demande à Marie d'être, à côté de sa prieure visible, sa Prieure (...) Marie ne peut qu'être artisan d'unité entre elle-même, sa prieure et tous les représentants de l'Église auprès d'elle.»

A Bethléem, comme tout se vit en dépendance à une instrumentalisation de la Vierge Marie, et que c'est Elle la fondatrice, qui décide de tout pour tout le monde, alors, l'obéissance devient petit à petit anéantissement de son moi. Les aspirations les plus profondes doivent disparaître, étant aussitôt cataloguées sous un vocable moral tel que péché d'orgueil par exemple, ou «conscience psychologique».

Cela n'explique-t-il pas le développement de mal-être profond avec des dégradations de la santé chez bon nombre de sœurs ?

Durant l'année qui a précédé mon départ, j'ai compris à quel point ce langage et cette spiritualité étaient des plus faux dans le seul objectif de garder un membre à l'intérieur de la communauté.

Avec cette spiritualité viciée, tout mal être profond doit être sublimé : «Je *souffre ! Mais j'offre tout pour le monde.»*

Halte là ! Si je suis en souffrance, ça n'est pas «fuir la croix» que de me demander tout simplement «suis-je réellement heureuse et vraie avec moi-même ? Suis-je en paix et unifiée ?»

A Bethléem, il n'y a pas de vœu de stabilité dans un monastère. Mais un vœu de stabilité à l'intérieur de Bethléem. Si bien que dès qu'une sœur est en difficulté et qu'elle le fait sentir à sa communauté, hop ! elle change de monastère.

Là où je suis restée huit ans, j'ai vu défiler beaucoup de sœurs. Des «sœurs en crise» partaient, de nouvelles sœurs arrivaient puis se retrouvaient «en crise». Peu importe l'âge.

L'une d'entre elles, entrée vers la vingtaine à Bethléem, et qui a maintenant la soixantaine, est dépressive. Est-il adapté et humain qu'elle soit enfermée toute la semaine, en solitude ? Et n'y aurait-il pas lieu de l'accompagner ? Car Dieu n'est pas un Dieu sadique et pervers. Il nous veut libres et debout. Il nous désire dans la Vérité de ce que nous sommes et de ce pour quoi nous sommes faits. Il nous veut avec une conscience éclairée.

V. Le manque d'oxygène

Pour ma part, en parallèle de ces actes volontaristes et non plus libres pour correspondre au projet fou de Marie sur moi qui est le Dessein Éternel de Dieu, j'ai très vite manqué d'oxygène. Et pour cause : les rapports au monde et à l'autre deviennent dystrophiés.

1. L'information sur ce qui se passe dans le monde ne circule plus

Il est certain que la vie contemplative ne peut prétendre à être informée de ce qui se passe dans le monde. Il n'est pas nécessaire d'être informé, voire surinformé en temps réel de l'actualité. Je savais, en rentrant au monastère, qu'il n'y aurait plus d'accès à internet, plus de télé, plus de radio. Et cela me semblait juste quant au propos que je voulais m'engager à vivre.

Mais à Bethléem on a plus aucune information sur le monde du tout. A moins que cela ne soit directement lié à Bethléem.

Si bien que nous savions, par exemple, l'existence de tensions en Israël car il s'y trouve la prieure générale et son monastère. Donc, il fallait prier pour les soeurs là-bas. Nous avions également appris en 2010 qu'il y avait eu tremblement de terre au Chili, puisque nous y avions un monastère et qu'il fallait prier pour les sœurs. Pour le reste, nous ne savions rien, à part quelques coupures de presse disponibles avec 6 ou 8 mois de retard, voire un an.

Quelques mois avant mon départ, en fin d'année 2013, voilà une autre des raisons qui m'a poussée vers la sortie : grâce à la visite d'un pasteur de l'Église nous avons appris de sa bouche les événements de la « manif pour tous ». Il nous en parlait comme si nous étions, bien sûr, informées et que nous priions à cette intention. Il nous donnait juste les «dernières nouvelles».

Pourtant, nous ne savions rien du projet de la loi Taubira, et pas d'avantage de ces événements historiques qui se déroulaient partout en France depuis sûrement déjà quelques mois.

J'étais abasourdie en apprenant une telle nouvelle, mais aussi en constatant qu'on ne savait décidément absolument rien du monde. J'étais abasourdie de prendre encore un peu plus de recul pour constater comment petit à petit mes 2 heures d'oraison quotidiennes, de « combat » et de prétendue prière d'intercession pour le monde depuis presque 8 ans, étaient devenues peu à peu totalement désincarnées...

Nous ne savions décidément plus rien. Moi-même, j'avais fini par vivre au fil des temps liturgiques, comme dans un monde parallèle, totalement désincarnée; éloignée de la réalité de la vie de mes frères en humanité. J'avais donc fini par capituler peu à peu et sans m'en apercevoir de me tenir informée, d'avoir un cerveau qui fonctionne et un cœur qui bat et prie pour mes frères restés dans le monde.

2. Le courrier

Règle de Vie, Livre III - les relations des moniales avec leurs parents et leurs amis, 53, n° 612 :
«Il est permis aux moniales d'écrire à leurs parents tous les deux mois environ. Les moniales ne cherchent pas à maintenir de correspondance habituelle avec d'autres personnes (...) Les moniales n'écriront pas habituellement à leurs amis et ne les inviteront pas à venir les rencontrer.»

Sous prétexte de transparence, le courrier écrit doit être remis à la prieure, dans une enveloppe ouverte. A Bethléem, la prieure a tous les droits pour lire le courrier : *«Chaque moniale envoie et reçoit toujours ses lettres au su et au vu de la prieure. Celle-ci peut les lire si elle le juge nécessaire. Elle le fait alors dans un très grand respect* du secret et de l'intimité de sa sœur ou de toute autre personne concernée par cette correspondance. Mais il convient surtout que la correspondance habituelle de chaque moniale prenne sa place dans l'accompagnement et l'éclairage spirituel qu'elle reçoit de sa prieure», (ibid.)

De même, **Règle de Vie, Livre III, 49 - le silence, n° 591 :**
«Les moniales peuvent communiquer entre elles par écrit, mais au su de leurs responsables. Chaque fois que cela est possible, les moniales transmettent leurs messages ou leurs demandes par écrit. En effet, c'est par écrit et au su de leurs responsables que les moniales communiquent entre elles. Ce renoncement les aide à mieux discerner ce qui est à dire et ce qui est superflu».

Dans notre correspondance, aucune information sur la vie au monastère ne doit circuler à l'extérieur.

Comme on apprend peu à peu que tout ce qui relève de la souffrance intérieure, de son impression de dépérir et de son envie de partir ne sont que des «remous psychiques», on combat contre cette pensée, contre l'écoute de soi-même, pour obéir au grand projet de Dieu que la prieure ou ses vicaires nous rappelle: «La *Sainte Vierge n'a pas eu de psychisme. Elle a toujours regardé vers Jésus, dans un silence sur elle-même : Silencieuse en ton silence»*

Règle de Vie, Livre II, 12 - Je promets obéissance à la Vierge Marie, n° 232 :
«Toujours essayer de recommencer à être humble transparence de la Vierge Marie auprès de chaque personne humaine.»

Ma prieure, cependant, me laissait garder une certaine correspondance avec ma famille et mes amis.

Moi-même, si sociable, je ne pouvais pas couper les ponts avec eux. Et elle l'acceptait.

Durant toutes ces années, mes seuls moments de joie furent le courrier que je recevais, ainsi que les visites. Naturellement, comme j'avais fini par croire que toute la souffrance que j'éprouvais, n'était autre que «psychologique» et donc peccamineuse, je n'écrivais jamais rien de mon mal-être. Je restais dans un vocable très *«spiritualo-mystique»,* éludant ainsi ce que j'éprouvais au plus profond de moi. Je n'ai jamais dit que j'étais en souffrance. Je n'ai jamais dit non plus que j'étais heureuse. Je parlais de Jésus ou de Marie. Quitte à écrire moi- même de grandes «homélies» !

Et quand j'avais de la visite, je savais afficher le sourire qui rassure et qui fait croire qu'on est si heureux à Bethléem ! De toutes façons, ces visites de quelques heures étaient des moments d'oxygène, pour le coup. Mais je n'ai jamais rien dit à personne ni de ma famille ni de mes amis, sur ce que j'éprouvais. Je pensais que c'était «mon combat et mon péché» et que ça ne regardait personne.

Règle de Vie, Livre III, 53 - les relation des moniales avec leurs parents et leurs amis, n° 610 :
«Ce sont aussi son amour, sa bonté et sa joie divine qui aideront le plus sa famille dans le sacrifice qui lui est demandé. »

Il y a juste eu un jour, où une de mes amies est venue me présenter son mari. Lors de sa visite, à un moment, elle sort son téléphone portable et dit à son mari devant moi : *«Quand on rentrera à la maison, il va falloir que j'en trouve un autre avec tous les points que j'ai accumulé».*

Je lui ai alors dit : «Si tu en as un autre, tu ne voudrais pas me laisser celui-là et me faire parvenir une carte SIM par tels amis qui doivent venir ?»

Ils m'ont regardée tous les deux, avec des yeux gros comme des soucoupes. J'ai eu tellement peur de les troubler que je me suis ravisée : *«Non, ne t'inquiète pas. Oublie ce que je viens de dire et ne le répète à personne. N'en parle pas à mes sœurs ici. S'il vous plaît, gardez-le pour vous. Je crois que je suis fortement tentée de m'en aller. C'est un gros combat, une très forte tentation. Alors priez pour moi. C'est tout ! Ne parlons plus jamais de ce moment d'égarement que je viens d'avoir.»*

3. La formation intellectuelle

«Une moniale de Bethléem, n'est pas censée être une femme savante». Voilà les propos que l'on entendait encore en 2013 dans les homélies de sœur Isabelle.

A part quelques sœurs privilégiées pour des raisons cachées dans le culte du secret, puisque poser de questions est toujours malvenu, il n'y a aucune formation intellectuelle solide et sérieuse à Bethléem.

Aucun accès à la bibliothèque non plus.

La seule nourriture que l'on a ce sont les «homélies» des prieures locales, ou de la prieure générale, la Bible, qu'on lit en solitude la plupart du temps à ras les pâquerettes, un cours d'anthropologie qui s'arrête en plein milieu, on repart sur du grec quelques mois, histoire d'aider une sœur «en crise» à se stabiliser dans le monastère pour qu'elle nous transmette son savoir. On passe à l'hébreu. Et puis on revient à la Règle de Vie de plus de 800 pages à étudier, méditer, rabâcher, calligraphier. A part ça, rien. Rien du tout.

Règle de vie, Livre IV, 56 - Le Postulat, n° 651 :
«La jeune moniale consacre une année entière à lire et à méditer le texte de la Règle de vie, à en nourrir sa prière, et à se laisser transformer en son cœur et en sa vie par la force structuratrice de la Lumière d'Amour dont ces paroles décryptent le Mystère»

C'est peut-être ici la réalité de Bethléem en son propos : la formation intellectuelle est un réel désert.

Et cela est grave car il n'y a plus rien qui soutienne une vie contemplative sans risque d'illusions. Par exemple, toute la spiritualité carmélitaine est proscrite, on ne parle jamais de St Benoît. Je n'ai jamais étudié Saint Thomas d'Aquin, jamais eu de cours de patristique, de philosophie, de dogmatique, de théologie...

Pour certaines sœurs, cela pouvait convenir. Pour moi qui ai toujours été animée de curiosité intellectuelle, il en allait tout autrement.

Un jour de désert, n'en pouvant plus de ce vide de lecture, je me suis enfermée dans les toilettes pour lire un annuaire téléphonique.

C'est tragi-comique quand j'y repense.

C'est surtout particulièrement grave, notamment pour des jeunes de 18 - 20 ans, qui ont précisément besoin à cet âge-là d'être formés à tous les niveaux de leur personne pour développer un esprit critique et libre.

Je manquais tellement de lectures que, lors de ma dernière année à Bethléem et comme je mûrissais mon départ, j'ai résolument décidé de désobéir à la Règle pour obéir résolument à Benoît XVI qui lançait l'année de la foi et qui encourageait l'Église à relire le Catéchisme de l'Église Catholique ainsi que les textes du Concile Vatican II. (Heureusement, le Catéchisme de l'Église Catholique avait été mon livre de chevet durant mes premières années de conversion et je l'avais lu de fond en comble avant d'entrer à Bethléem. Sinon, je serais repartie de Bethléem en ignorant même jusqu'à l'existence de ce document magistériel.)

Un soir, j'ai piqué les clefs de la bibliothèque. J'ai été y chercher le Concile Vatican II. Et là, pendant cette dernière année, j'ai commencé à tout lire : des Constitutions dogmatiques jusqu'aux messages de clôture du Concile, par Paul VI. C'est notamment la lecture de *Gaudium et spes* qui m'a permis une prise de conscience supplémentaire : toutes ces années enfermées entre 4 murs en des heures d'oraisons qui étaient surtout des heures d'illusions et de repli sur mon nombril. Alors que l'intuition de Jean XXIII était si juste : aimer le monde, s'ouvrir au monde, dialoguer avec le monde.

Je dirais que la seule formation reçue chaque semaine se résume à faire « vitrine » : apprendre à bien se tenir à la liturgie, apprendre à faire de belles métanies devant les icônes de l'église, apprendre à psalmodier, apprendre à s'asseoir dans les stalles, apprendre à tousser, se moucher et pleurer sans faire de bruit...

4. La confession sacramentelle et la confession par écrit à la Vierge

On se confesse tous les jours, par écrit, à la Vierge dans un cahier portant le même nom *«cahier de confessions à la Vierge».* Ce cahier a porté différents noms dans l'histoire de Bethléem, mais le principe reste le même. Comme les autres, je devais m'atteler à cette pratique hebdomadaire sans réaliser que non seulement elle n'a strictement rien de sacramentel, mais qu'elle repose sur une théologie plus que douteuse et qui vise à nier et à se substituer au sacerdoce du prêtre.

Pour ce qui est de la confession en tant que telle, ce sacrement est apporté par un confesseur choisi selon les critères de la prieure générale. Si bien que l'approche avec le prêtre qui confesse pourra être différente d'un monastère à un autre.

De toutes façons, comme le dit la Règle de Vie, la direction spirituelle ne fait pas partie du sacrement de la réconciliation.

Mais aussi, le sacrement en tant que tel est très réglementé : C'est d'abord à la Prieure qu'il faut s'ouvrir, via ce cahier de confession. Et, de fait, il ne peut pas durer plus d'une minute. Dans le monastère où j'étais, il y avait un contrôle régulier de ce temps à ne pas dépasser. Et s'il s'avérait qu'une sœur avait pris cinq ou dix minutes pour se confesser, elle était reprise le samedi suivant, lors du chapitre et des coulpes, devant toute la communauté. Non seulement parce que les prêtres étaient âgés et il ne fallait donc pas les fatiguer mais les ménager - ce qui peut se comprendre - mais aussi et surtout, parce que nous entendions de nouveau que c'était auprès de la prieure, seule, qu'il faut s'ouvrir s'il y a une difficulté. Le prêtre n'est pas là pour ça.

Par la suite, j'ai compris que **l'article 630 du Droit Canon** n'était pas respecté à Bethléem. On peut y lire notamment que «les membres iront avec confiance à leurs supérieurs auxquels ils pourront s'ouvrir librement et spontanément. Cependant il est interdit aux supérieurs de les induire de quelque manière que ce soit à leur faire l'ouverture de leur conscience». Or, la discipline à Bethléem est autre : par ce cahier de confessions à la Vierge c'est à la prieure qu'on doit s'ouvrir ; ainsi la confession sacramentelle frôle une sorte de formalité puisqu'elle ne doit pas dépasser la petite minute réglementaire !

Un jour, alors que j'avais très clairement en tête que je ne devais pas du tout parler de mon « psychisme » donc de mes doutes, je voulais tout de même poser une question express à un prêtre, ami de la communauté, sur ce qui m'interpellait... Mais sans me dévoiler sur le fond. Alors, je me suis aventurée.

Je lui demande :

«Père, est-ce vrai que tout le monde peut être appelé à cette vie ?»

Il me répondit alors aussitôt : «Absolument pas ! À vocation particulière, appel particulier».

En fin de journée, je suis allée trouver ma prieure, en lui demandant comment concilier cette phrase qui me soulageait et me semblait si juste avec les propos qu'on entend sans arrêt à Bethléem : *«Tout le monde est appelé à cette vocation... Pour y répondre, il faut mettre son «moi» dehors».* Elle me reprit grandement, en me disant que l'obéissance à la Règle et le silence sur nous étaient notre garde. La preuve ? je m'en trouvais confuse ! Oui, notre vocation serait toujours attaquée, même par des amis, même par des prêtres. Voilà pourquoi nous ne devions jamais nous ouvrir à quelqu'un de l'extérieur !

Je suis retournée dans ma cellule, encore une fois très perturbée. Je croyais que ce prêtre avait cherché à me déstabiliser dans ma «vocation».

Il émettait de sérieuses réserves lorsque je venais me confesser à lui, « *Réfléchissez bien avant défaire profession, après ça vous sera plus dur pour vous en aller »* et prenait la liberté bien souvent de venir à moi, en me rejoignant avec patience et douceur là où j'en étais. Car il n'était pas dupe de mon enfermement ni du recrutement fait par Bethléem.

Mais j'ai pourtant cru qu'il cherchait à me déstabiliser. Si bien que pendant neuf mois, je ne suis plus retournée me confesser !

Il est à noter également que les homélies des prêtres qui viennent célébrer la messe, ne sont pas les bienvenues. Donc, on n'en a jamais : bien sûr, jamais en semaine, mais pas non plus les dimanches ni les jours de solennités... Ceci est contraire à ce que demande l'Église :

Concile Vatican II - Constitution sur la Sainte Liturgie (de Sacra Liturgia), n° 52 :
«L'homélie par laquelle, en suivant le développement de l'année liturgique, on explique à partir du texte sacré, les mystères de la foi et les normes de la vie chrétienne, est fortement recommandée comme faisant partie de la liturgie elle-même; bien plus, aux messes célébrées avec concours du peuple, les dimanches et jour de fête de précepte, on ne l'omettra que pour un motif grave. »

A moins, bien sûr qu'un évêque ou un cardinal ne célèbre lui-même la messe, on ne se permettra pas de lui dire de se taire. (De toute façon, auprès d'eux, le "tapis rouge" est toujours largement, amplement déployé dès qu'ils arrivent dans un monastère. Tout est briqué à l'avance et rien n'est laissé au hasard.)

Mais aux prêtres, on leur demandera sans scrupule et aisément de ne pas dire d'homélie, sous prétexte de «la sobriété et de la simplicité de St Bruno».

Règle de Vie, Livre III, 32 - La célébration de la liturgie au choeur et en cellule, n° 494 :
«Au désert, la célébration de la Sainte Eucharistie est emprunte d'un caractère de simplicité et de sobriété. »

5. Les soins

Quand on a la chance de pouvoir aller chez le médecin pour se faire soigner, on est toujours accompagné d'une sœur. Jusque dans le bureau du médecin.

Règle de Vie, Livre III, 46 - L'ascèse corporelle, le jeûne, la veille et la maladie, n° 579 :
«Dociles à ceux que Jésus et son Église mandatent auprès d'eux, les moniales malades sont reconnaissantes lorsque leur prieure juge bon qu'une moniale les accompagne lors des consultations médicales. De retour au monastère, elles rendent compte de cette visite à la prieure. Elles n'entreprennent pas le traitement prescrit sans son accord.»

Cela dit, les prises en charge immédiates peuvent traîner : durant ma dernière année au monastère, j'ai dû me faire opérer sous anesthésie générale. Il s'avérait qu'on ne pouvait m'opérer sans me faire de transfusion, car j'étais totalement anémiée. Cela faisait en effet quatre ans que je n'étais plus suivie. Quatre ans plus tard, les symptômes de la fatigue s'étaient fait ressentir. J'avais demandé à ma prieure de pouvoir avoir une prise de sang. J'ai dû attendre six mois avant qu'on la fasse. Et de fait, les résultats étaient mauvais : j'étais tombée à 6 d'hémoglobine (ce qui est très bas, la normale étant d'être à 12).

Règle de Vie, Livre III, 46 - L'ascèse corporelle, le jeûne, la veille et la maladie, n° 579 :
«Puisque leur corps ne leur appartient plus, les moniales informent toujours et sans tarder leur prieur de tout symptôme corporel insolite. Elles le font avec autant de clarté que de sobriété et de mesure. Elles sont attentives à ne pas laisser leur imagination amplifier les symptômes de leur maladie ou déformer la réalité. Elles gardent le silence et la discrétion sur elles-mêmes, aussi bien pendant qu'après la maladie (...) selon l'esprit du désert, les moines ne parlent pas de leur santé avec leurs parents.»

De fait, mon père qui venait me voir le lendemain de mon retour de l'hôpital, date vue entre ma prieure et lui qui ne savait rien de mon hospitalisation, est reparti de ses quelques jours au monastère sans avoir jamais su que je venais de me faire opérer. Moi-même je ne devais en effet en parler à personne pour «n'inquiéter personne».

VI. La casse humaine ou vocationnelle

Comme je l'ai dit plus haut, à Bethléem, on ne fait pas vœu de stabilité dans un même monastère, mais dans toute la famille monastique. Si bien qu'une sœur en crise, selon l'humeur de la Prieure Générale, pourra être envoyée à Beth Gemal pour mieux la garder, ou dans un monastère «placard», là où personne ne va jamais : en Pologne ou en Lituanie, par exemple.

Quatre ans après ma prise d'habit, alors que j'étais encore «novice», j'ai été amenée à accompagner une ancienne jeune sœur qui était «en crise».

Je ne peux malheureusement dire de qui il s'agit dans la mesure où les enjeux familiaux sont trop importants. C'est d'autant plus regrettable qu'à elle seule, elle incarne le système de gouvernance interne et d'absence complète de discernement de Bethléem.

Cette jeune fille et moi avions pris l'habit en même temps. Nous nous connaissions déjà un peu du fait de mes 3 mois évangéliques.

Lorsqu'elle a pris l'habit, elle avait aussi une vingtaine d'années.

Je me souviens de ce jour où quelqu'un m'a dit : «Oh ! Mais c'est magnifique : c'est une autre Sainte Thérèse : de toute la fratrie, c'est elle qui a eu l'appel en premier, dès son plus jeune âge.»

Moi, je me disais : «.Mais les "Sainte Thérèse" ne courent pas les rues, voyons !»

Après notre prise d'habit, nous sommes retournées, chacune, dans nos monastères respectifs. Quatre ans plus tard, ma prieure me fait venir dans son parloir. Elle m'annonce que sœur Isabelle me confie une grande et importante mission, celle d'être «l'ange» de cette jeune femme. Elle me parle d'elle en me donnant son nom de baptême et non plus son nom de sœur...

Premier choc en entendant ma prieure : {«Mais elle n'est plus sœur «une telle» ? Elle n'est plus dans son monastère ? »}

Ma prieure me le confirme par la négative et m'explique succinctement que cette jeune fille doit passer par la France pour quelques raisons administratives avant de repartir en Israël.

Ces quelques propos échangés rapidement sans plus de précisions, deuxième choc : je me vois donc dans l'obligation de suivre ma prieure en direction de l'accueil pour rencontrer cette ex petite soeur. A Bethléem, certes, on est toujours informées à la dernière minute des changements mais je n'imaginais pas que je me retrouvais devant «le fait accompli». J'aurais franchement aimé qu'on m'en informe avant afin de pouvoir organiser mon temps de travail pour le monastère, mais aussi qu'on me demande mon accord en m'expliquant un peu plus la situation afin d'être briefée sur cette {«mission si importante»} et sur mon rôle {«d'ange»}.

Car le fait d'être «ange» veut dire tout et n'importe quoi. Une fois de plus, le flou est de mise : de prime abord, il peut s'agir de veiller sur une plus jeune, dans le concret de tous les jours. Mais cela peut aussi signifier veiller sur son chemin spirituel. Or, je n'avais reçu aucune formation pour exercer une telle responsabilité, c'est-à-dire être en mesure de m'occuper de quelqu'un humainement, psychologiquement et spirituellement.

J'ai donc dû me contenter de ces paroles abstraites.

Jusqu'à ce que quelques secondes plus tard, le temps d'aller vers l'accueil avec ma prieure, je me retrouve devant cet ex soeur.

Là, 3em choc : je ne la reconnaissais plus! Elle qui, à l'époque était pleine de joie, sourire aux lèvres, toute fine, était devenue, 4 ans plus tard, une jeune femme triste, silencieuse ou plutôt repliée sur elle-même, avec beaucoup de confusion et une certaine honte. Elle avait aussi pris énormément de poids.

En la voyant dans cet horrible état, je me suis demandée quelle avait pu être la cause d'un tel massacre.

Compte tenu de mes propres tortures intérieures, je ne voulais pas plaquer sur elle les doutes qui me tiraillaient. Quelle attitude avoir sinon celle de l'aider comme si elle avait été ma propre sœur et avec cette parole de Jésus dans mon cœur «{Faites aux autres tout ce que vous voudriez qu'ils vous fassent}» ?

La situation étant très complexe entre cette jeune fille et ma prieure, elles ne se sont rencontrées que deux fois : ce jour là, avec moi, au moment de son arrivée, et un mois plus tard, lorsqu'elle est repartie pour Beth Gemal, à peine quelques minutes.

J'ai donc compris qu'il me revenait la charge de m'occuper d'elle, comme un "ange" lors des mois évangélique. Mais ce que je voulais c'était déjà la mettre en confiance vis-à-vis d'elle-même. Car elle n'en avait plus.

Très vite, une belle complicité, toute simple, s'est réinstallée entre nous. Et au bout de quelques jours, elle a commencé à s'ouvrir à moi, en m'expliquant ce qu'elle avait compris de son parcours chaotique : sa famille était des proches de la communauté, elle avait toujours connu Bethléem, comme façonnée par Bethléem dès le «ventre de sa mère».

Lorsque sœur Marie est morte, elle était encore bien jeune. Mais elle a alors vu tout « l'amour des moniales pour sœur Marie ». Elle avait vu cet « amour », avec les yeux d'une jeune adolescente et s'était «projetée» dans la personne de sœur Marie, voulant lui ressembler plus tard, fascinée par ce défilé de sœurs, toutes plus jolies les unes que les autres dans leur habit tout blanc, au moment de «l'enciellement» de la fondatrice. Bref, depuis qu'elle était sortie de la vie monastique, elle avait pris conscience que son appel ne reposait que sur l'attrait de l'habit et sur le fait de ressembler à sœur Marie, objet d'un amour et d'attentions remarquables de la part de toutes les sœurs.

Cependant, arrivée au monastère, et malgré son jeune âge... un jour, elle ne s'est plus levée. Elle n'a rien vu venir. Du jour au lendemain, elle a commencé une réelle dépression qui lui valut de sombrer dans des crises d'anorexie et des crises de boulimie. Avec des envies suicidaires et une tentative de suicide.

Bien sûr, les parents étaient extrêmement en colère. De son côté, elle-même était en colère envers ses parents d'être si en colère... Car pour elle, sœur Isabelle était merveilleuse. Plus encore, Bethléem était toute sa vie et elle n'avait qu'un seul souhait : rentrer de nouveau à Bethléem.

Mais elle était encore très attachée à l'habit. Elle en avait conscience et luttait contre, de toutes ses forces aussi. En l'écoutant, je me demandais: « *Mais comment est-il possible qu'aucune prieure n'ait entendu que son appel reposait sur « l'habit » durant toutes ces années ? Elle, si connue de toutes ! Faut-il que l'orgueil de Bethléem soit si énorme qu'il les aveugle et les rende sourdes ? »*

Providentiellement, j'étais tombée quelques semaines plus tôt sur les Exercices de Saint Ignace, et j'avais lu « *principe et fondement »* que je ne connaissais pas mais qui m'avait éclairée pour moi-même.

Aussi, un jour, je me suis aventurée à lui dire : «Si j'étais toi, comme tu es encore jeune et que tu n'as rien connu d'autre que Bethléem, que tu as grandi au lait Bethléem, que tu connais tout le monde à Bethléem, et que tout le monde te connaît, eh bien, je partirais au moins quatre ans dans un endroit de la planète où Bethléem est inexistant et inconnu. Pars, va voir ailleurs, ouvre-toi au monde. Pose-toi la question du mariage. Fais autre chose, mais coupe complètement avec Bethléem. Car donner sa vie à Dieu peut se faire de multiples façons. La vie consacrée est un moyen. Tout comme Bethléem est un moyen, ça n'est pas sur l'attraction de l'habit que tu dois t'engager dans cette voie. Sinon ça n'ira pas bien loin. C'est au Christ, à l'Eglise et pour le monde qu'on s'engage. Mais tu as fait de Bethléem et de l'habit ta finalité depuis plus de 10 ans. Or, la finalité, c'est Dieu Seul et non pas Bethléem, ni la Prieure Générale, ni sœur Marie ou aujourd'hui sœur Isabelle, ni aucune prieure, ni aucune sœur ni l'habit. Fais autre chose, ouvre-toi à d'autres choses qu'à cet unique univers dans lequel tu t'es construite avec un rêve de petite fille... C'est là-dessus que tu as construit ta personnalité. Mais il n'est pas trop tard ! C'est d'ailleurs le seul moyen pour que tu puisses revenir vers Bethléem, de manière réellement libre dans quelque temps. Pour le moment, tu en es incapable : tout te ramène à Bethléem. Il te faut couper de manière nette et courageuse. Mais le Seigneur ne t'abandonnera pas. C'est là un acte de foi. »

Elle a entendu mes paroles. Pourtant son attrait pour l'habit et son désir de rentrer de nouveau à Bethléem étaient si forts que ça n'a rien changé. Le matin de son départ, tandis que je la ramenais à la gare, elle me dit : «*Je viens d'avoir sœur Isabelle au téléphone et elle m'a dit que si j'étais suffisamment libre par rapport à l'habit, elle me le redonnerait en septembre».*

Nous étions au mois d'avril...

Je l'ai déposée à la gare. Je suis rentrée au monastère, j'ai reçu la bénédiction de ma prieure, puis j'ai filé dans l'oratoire de ma cellule et j'ai pleuré en promettant à Dieu que si sœur Isabelle lui redonnait l'habit cinq mois plus tard comme elle le lui avait dit, alors je quitterais cette communauté, car je ne pourrais pas cautionner en conscience une telle aberration : comment sœur Isabelle pouvait-elle l'aider en lui faisant miroiter «Si *tu es suffisamment libre par rapport à l'habit je te redonne l'habit dans quelques mois, en septembre» ! ?*

En septembre de cette même année, cette jeune femme n'a pas repris l'habit. Mais elle l'a repris un an plus tard. Elle m'a envoyé une lettre pour m'annoncer ce qu'elle considérait être «une bonne nouvelle». J'ai lu sa lettre avec émotion : visiblement tout était rentré dans l'ordre : sœur Isabelle avait réussi à remettre en confiance toute la famille. La prise d'habit avait eu lieu dans la plus stricte intimité. Mais à la lecture de sa lettre, je n'ai fait que me demander : *«Mais où est passée sa personnalité ? Là, je ne l'entends plus... j'entends juste des propos de sœur Isabelle qui sont rabâchés, retranscrits... Mais elle, où est-elle passée ?»*

En ce qui me concerne, j'ai fait des premiers vœux 7 ans après mon arrivée à Bethléem. Je voulais respecter le temps demandé par les Constitutions, qui, sur le papier reprennent bien le Code de Droit Canon. Pour moi, c'était : «Ou tu t'engages, ou tu dégages».

N'ayant pas été dans d'autres communautés, je pensais que le flou artistique dans lequel je baignais à Bethléem depuis sept ans était normal. J'ai exprimé mon envie toujours vive de donner ma vie à Dieu et de m'engager vers la profession. J'ai aussi exprimé mes terribles angoisses.

La prieure générale m'a alors proposé de faire une retraite ignacienne de 30 jours. Cette proposition m'a mise dans une confiance inouïe car je me suis enfin pleinement sentie respectée dans ma liberté. Je suis partie faire cette retraite, l'habit sur le dos.

Ce me furent 30 jours de repos et de grande paix. Pendant ces 30 jours, je retrouvais peu à peu un axe en moi et la volonté de me donner à Dieu sans plus aucun trouble. D'autant que j'avais un accompagnement d'une profonde solidité. Là, je n'étais plus dans l'illusion de l'oraison. 2 entretiens par jour avec des méditations objectives où je rendais compte des « fruits goûtés » pendant ces temps de méditation. Ma vie pendant ce mois, était résolument « au carré ». Et c'est là que j'aurais voulu rester. J'y ai été si heureuse!

Mais il s'agissait d'une retraite non pas d'un lieu de consécration.

Et j'étais prise «en» Bethléem. Je n'arrivais pas à exprimer cette angoisse auprès de mon accompagnateur. J'étais tellement sûre que c'était psychique ou que ce ne serait pas charitable si je lui exprimais mes doutes sur le discernement de Bethléem. D'autant qu'enfin, après toutes les erreurs passées, sœur Isabelle m'envoyait vers une bonne adresse !

Il me dit à la fin : «Écoutez, faites votre demande et vous verrez bien ce qu'on vous répondra !». Je n'ai pas osé lui dire : «Mais je sais déjà ce qu'on va me répondre ! C'est pour ça que je suis là. ».

Après ma sortie, je suis retournée vers ce lieu où, enfin, j'avais trouvé la paix dans mon cœur. J'ai pu longuement parlé avec le prêtre responsable de ce centre. J'avais besoin de comprendre ce qui m'était arrivé. Je culpabilisais encore d'avoir renié mon engagement. Mais il m'a apaisée, me faisant comprendre que vivre une retraite ignacienne alors que cela faisait déjà plus de 6 ans que j'étais à Bethléem n'avait eu aucun sens et qu'il n'aurait jamais dû lui-même accepter que je fasse cette retraite !

Il n'empêche, toujours dedans, et après être revenue de ces 30 jours des exercices de St Ignace, je me sentais un peu dans l'obligation de demander à faire profession. De son côté, sœur Isabelle se rappelait à moi, en m'envoyant un fax : *«Donne-moi de tes nouvelles».*

J'ai donc demandé à faire cette profession la boule encore au ventre, car je savais que cela était un engagement important mais je ne discernais plus si je donnais ma vie à Dieu ou à Bethléem.

Comme à son habitude pour ce genre de demande, la prieure générale ne se laisse pas longtemps désirer pour répondre illico : «Ma sœur xxx que j'aime plus que tout au monde, c'est avec grande et immense joie que la Vierge est d'accord pour t'accepter à faire profession.»

Mais voilà que l'angoisse m'a reprise de plus belle. Alors, j'ai demandé à ce que la date soit annulée ou déplacée : je ne me sentais pas prête. Ma prieure m'a fortement réprimandée, en me disant que je manquais de détermination et de volonté.

Et le lendemain, elle m'a apporté une prière de délivrance que sœur Marie, la co-fondatrice de Bethléem avec la Vierge Marie, avait écrite.

Dans l'obéissance, je me devais de la dire plusieurs fois par jour et par nuit, avec de grands signes de croix et de l'eau bénite, pour implorer la protection de Dieu contre les attaques démoniaques dont j'étais l'objet.

De fait, l'insistance permanente sur l'existence du démon, quand on vit en solitude entre quatre murs avec personne à qui parler, est tout simplement un enfer !

J'ai retrouvé les nuits blanches quotidiennement pendant les mois qui ont précédé le jour des vœux.

Je l'avais écrit à ma prieure : «Ma sœur Y, je n'ai pas fait d'études de démonologie, mais la seule pensée d'avoir des attaques démoniaques est un supplice. Ce n'est plus vers Dieu que mon cœur se tourne, mais vers mon nombril, m'introspectant tout au long du jour pour savoir d'où "il" va jaillir et j'ai peur ! S'il te plaît, parle-moi d'autre chose, mais pas du démon. »

C'est donc dans la plus grande crainte d'être damnée que j'ai été amenée à faire profession.

Code de Droit Canon - Can. 656 :
Pour la validité de la profession temporaire, il est requis : 4 (que la demande) soit expresse et émise en dehors de toute violence, crainte grave ou dol.

VII. Vers ma sortie : le mensonge, l'instrumentalisation et les abus du Saint Sacrement

1. La prise de conscience du mensonge de la prieure générale

Ces lignes ne seront jamais lues par les premières concernées : les sœurs qui sont encore à l'intérieur.

Mais on ne sait jamais : un parent, un ami ont le droit de venir au monastère avec leur 3 ou 4G, une tablette...

Bien sûr, la sœur n'a pas le droit de s'en servir. Mais on peut toujours lui faire un peu de lecture !

C'est du moins ce qu'un parent avait fait pour moi, avec beaucoup d'audace, en me lisant un article du journal La Vie de Laurent Grzybowski «des gourous dans les couvents» pendant que j'étais encore à Bethléem.

Sur le moment, je n'avais certes pas tout compris de ce que dénonçait cet article : "j'étais TROP dedans" et mon cerveau, lavé, avait déjà commencé à ne plus raisonner que par « les pensées de la Vierge ». Tout cela restait bien nébuleux... je ne voyais pas le mal... même si je n'ai pas eu droit à des révélations privées, je connaissais pourtant ce langage et j'avais fini par m'y habituer.

J'avais cependant retenu que sœur Isabelle s'était excusée de son erreur jusqu'à Rome, « jurant devant Dieu » que le procédé de traduire et donner des messages de révélations privées à une sœur n'était pas un procédé habituel. Providentiellement, quelques semaines plus tard, une de mes sœurs m'avait partagé ses propres messages personnels (sans me dire qu'il s'agissait de la fameuse "Vierge Saroueh". Elle me dit juste : *«n'en parle jamais, ces messages destinés à nous faire tant de bien ont fait trop de mal à Bethléem et à sœur Isabelle... »)*

Alors j'ai compris qu'il y avait un lien direct avec l'article que ce parent m'avait lu quelques semaines plus tôt.

Je tombais à la renverse de découvrir que la prieure générale de Bethléem, sœur Isabelle, tout en proclamant un grand « mea culpa » à Rome comme à la face du monde par le moyen de la presse, n'avait pourtant eu aucune crainte de mentir et de feindre que ce procédé était inhabituel alors qu'il c'était produit un nombre de fois beaucoup plus importants (vu la quantité de messages que cette soeur avait reçu) et auprès de différentes sœurs.

2. Le Saint Sacrement

C'est par une grâce toute providentielle que j'ai commencé à envisager de m'en aller. C'était quinze jours après avoir fait la profession que je venais de vivre.

J'étais tellement attachée à l'Église que je n'aurais jamais pu partir si cela n'était pas venu de «plus haut». Or, un Pasteur de l'Église venait de mettre son discernement sur un autre aspect de la vie à l'intérieur de Bethléem, de manière très claire. Grâce à lui, j'ai compris que je n'étais pas dans l'erreur à propos de la question du Saint Sacrement.

Le Saint Sacrement est accordé par la prieure générale à tout le monde, de manière quasi «industrielle», sans discernement, là aussi.

Dans les **Normes Canoniques, Livre III - La divinisation de la vie de chaque moine n° 502 :** «seule une moniale professe ou donnée peut garder le Saint Sacrement dans l'oratoire de sa cellule.». « L'Église accorde aux moniales qui en reçoivent l'appel, discerné dans l'obéissance, le privilège d'adorer la Présence eucharistique du Seigneur dans l'oratoire de leur ermitage. Cet appel à adorer l'Eucharistie en cellule demande à être continuellement discerné. »

Ou encore, dans la **Règle de Vie, Livre III - L'adoration eucharistique dans l'oratoire de l'ermitage, n° 511 :**
« Pour leur permettre de répondre à leur vocation de demeurer stables en cellule afin d'y monter une garde sainte et persévérante selon la sagesse de Saint Bruno, l'Église accorde aux moniales consacrées qui en reçoivent l'appel discerné dans l'obéissance, le privilège d'adorer la Présence Eucharistique dans le lieu même de cette Garde Sainte, l'oratoire de leur ermitage (...) Cet appel à adorer l'Eucharistie en cellule demande à être continuellement discerné. »

Déclaration «sur le papier» des Constitutions, mais non appliquée dans les faits de la vie quotidienne.

En arrivant à Bethléem, me rendant compte que chacune avait le Saint Sacrement dans sa cellule, j'ai moi-même voulu L'avoir pour être semblable à mes sœurs, mais aussi pour me rassurer qu'un sain (ou saint?) discernement existait quant à une telle demande. Ma Prieure m'a dit que seule, sœur Isabelle, était la gardienne du Saint Sacrement pour Bethléem. Il me fallait donc en faire la demande auprès d'elle par écrit.

Ce que je fis.

Son acceptation immédiate quant à une telle demande m'a alors profondément troublée : quelle facilité ! Où était le discernement alors qu'elle ne me connaissait pas ? Comment pouvait-elle juger de la maturité ou de l'irresponsabilité de mon cœur ? Et puis dans le monastère où j'étais nous vivions en caravane. Des caravanes dignement aménagées, mais qui n'empêche pas le réel incarné : 6m² sont aussi vite rangés qu'en désordre, avec un seau hygiénique à moins d'un mètre du tabernacle !

Alors au bout de quelques jours, après examen de conscience dans la solitude de ma cellule, la fin ne justifiant pas les moyens, j'ai demandé le retrait du Saint Sacrement auprès de ma Prieure.

Cette demande m'a été refusée et ce, pendant 7 ans : «C'est notre charisme. Nous l'avons reçu directement de l'Église. Donne tes pensées à la Vierge, tu es dans l'erreur ; nous sommes trop petits pour vivre sans le Seigneur en solitude. Il faut que tu Le gardes !»

A ce sujet, le pire fut pour moi la retraite de cinq jours d'action de grâce de la profession : il s'agit d'une adoration perpétuelle devant le Saint Sacrement. Ainsi, on dort dans son petit oratoire, tabernacle ouvert. On consomme Tagliatelle et Tiramisu, dans son oratoire, tabernacle ouvert !

Tous les repas y passent. Et pour permettre à la jeune «mariée» de ne pas quitter son Époux pendant ces cinq jours, une autre petite sœur lui apporte, jusque dans son oratoire, un beau petit plateau enluciolé et fleuri, décorant ses repas quotidiens.

Ces 5 jours de retraite d'actions de grâce me furent un véritable martyre pour ma conscience : soit je fermais le tabernacle et prenais mes repas à part, mais dans ces cas-là j'étais dans la désobéissance par rapport au «mandat» de Bethléem sur moi.

Soit, je prenais mes repas, comme si je jouais à la dînette, devant le Seigneur. Mais c'était ma conscience théologale qui en était grandement perturbée. Et je me demandais : *«est-il possible que Benoît XVI soit au courant de cette pratique ? Est-il possible que réellement, il soit d'accord avec ça ? Seigneur, j'ai tellement l'impression de te manquer de respect. Jamais, quand j'étais dans le monde, il ne me serait arrivée de rentrer dans une église en avalant un pique-nique déjeuner, sous prétexte d'être encore plus proche de Toi ».*

VIII. Analyse objective des dysfonctionnements de la Famille Monastique de Bethléem, basée sur le Code de Droit Canon (CDC)

Pour résumer et mettre en perspective la réalité de la vie à Bethléem avec ce que demande l'Église, je conseille à toute personne désireuse de mieux comprendre les problèmes objectifs que posent Bethléem, de se référer directement au Code de Droit Canon (CDC), Livre II (le peuple de Dieu), Troisième partie (les Instituts de Vie consacrée et les sociétés de Vie Apostolique), Titre II (les instituts religieux).

Je reprendrai ici quelques points principaux :

Can. 589 - Un institut de vie consacrée est dit de droit pontifical, s'il a été érigé par le Siège Apostolique ou approuvé par décret formel de celui-ci ; il est dit de droit diocésain si, érigé par l'Évêque diocésain, il n'a pas reçu le décret d'approbation du Siège Apostolique.

Can. 605 - L'approbation de nouvelles formes de vie consacrée est réservée uniquement au Siège Apostolique. Cependant, les Évêques s'efforceront de discerner les nouveaux dons de vie consacrée confiés par l'Esprit Saint à l'Église ; ils en aideront les promoteurs à exprimer le mieux possible leurs projets et à les protéger par des statuts appropriés, en recourant surtout aux règles générales contenues dans cette partie.

1. Concernant le «gouvernement de l'institut»

> **Can. 618 -** Les Supérieurs exerceront dans un esprit de service le pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu par le ministère de l'Église. Que, par conséquent, dociles à la volonté de Dieu dans l'exercice de leur charge, ils gouvernent leurs sujets comme des enfants de Dieu et, pour promouvoir leur obéissance volontaire dans le respect de la personne humaine, ils les écoutent volontiers et favorisent ainsi leur coopération au bien de l'institut et de l'Église, restant sauve cependant leur autorité de décider et d'ordonner ce qu'il y a à faire.
>
> **Can. 619 -** Les Supérieurs s'adonneront soigneusement à leur office et en union avec les membres qui leur sont confiés, ils chercheront à édifier une communauté fraternelle dans le Christ, en laquelle Dieu soit cherché et aimé avant tout.

Je n'ai pas vécu à Beth Gemal, là où se trouve l'actuelle prieure générale de Bethléem. Mais pour les fois où elle est passée dans le monastère où j'étais et pendant les mois évangéliques que j'ai vécu aux Voirons, j'ai pu constater toujours les mêmes choses : où qu'elle se trouve, on ne sonne pas la cloche le matin, afin de la laisser se reposer. Elle n'assiste jamais aux offices au chœur. A moins qu'un évêque ou un cardinal ne soit présent, bien sûr. Jamais non plus à la messe. A moins qu'un évêque ou qu'un cardinal ne soit présent. Sinon, en «coup de vent», le temps de communier, donner la communion, et repartir aussitôt.

Mais aussi, son régime alimentaire est autre que celui de la communauté.

Des laïcs viennent nous apporter pour notre nourriture les invendus des supermarchés avoisinants. Les fruits et les légumes ne sont pas frais, voire pourris. Bien sûr, un tri est fait avant la préparation des repas pour les sœurs. Seul le repas préparé pour la sœur prieure générale doit être impeccable et frais. Cela se justifie par ses importants problèmes de santé dont on nous parle. Mais aussi, parce qu'elle est l'icône de la Vierge Marie sur terre et qu'on veut donc lui prouver notre amour en lui offrant le meilleur.

Can. 624- 1. Les Supérieurs seront constitués pour un laps de temps déterminé et convenable d'après la nature et les besoins de l'institut, à moins que, pour le Modérateur suprême et pour les Supérieurs de maisons autonomes, les constitutions n'en disposent autrement.

A Bethléem, le Priorat (qu'il soit local ou général) est généralement et insidieusement « à vie ». Se référant à cet article du Droit canon, les Constitutions de Bethléem indiquent :

Norme canonique de Bethléem, Livre V, n° 807 : «Il n'y a pas de limite au nombre de mandats prioraux successifs car la vie au désert requiert, autant qu'il est possible, une réelle durée dans le service de l'autorité. Une prieure acquiert au fil des ans une meilleure connaissance de son rôle».

Can. 630 -
1. Les Supérieurs reconnaîtront aux membres la liberté qui leur est due pour ce qui concerne le sacrement de pénitence et la direction de conscience, restant sauve la discipline de l'institut.

2. Les Supérieurs veilleront, selon le droit propre, à mettre à la disposition des membres des confesseurs idoines auxquels ils puissent se confesser fréquemment.

3. Dans les monastères de moniales, dans les maisons de formation et dans les communautés laïques nombreuses, il y aura des confesseurs ordinaires approuvés par l'Ordinaire du lieu, la communauté ayant donné son avis, sans qu'il y ait pour autant obligation de s'adresser à eux.

4. Les Supérieurs n'entendront pas leurs sujets en confession, à moins que ces derniers ne le leur demandent spontanément.

2. De la validité du noviciat et de la profession

Can. 641-

Le droit d'admettre les candidats au noviciat appartient aux Supérieurs majeurs selon le droit propre.

Can. 642 -

Les Supérieurs veilleront avec soin à n'admettre que des candidats ayant, en plus de l'âge requis, la santé, le tempérament adapté et les qualités de maturité suffisantes pour assumer la vie propre de l'institut ; santé, caractère et maturité seront vérifiés en recourant même, si nécessaire, à des experts, restant sauves les dispositions du can. 220.

Une communauté, quand elle ne trompe pas et qu'elle connaît son charisme authentique, est en droit de refuser une personne en son sein, si elle la considère trop immature, trop fragile ou trop indécise pour s'engager véritablement dans la «Sequela Christi», à la suite du Christ. De même, un jeune, jusqu'à sa profession est en droit de repartir, sans même en rendre de compte à personne.

Pour ma part, en arrivant à Bethléem, je savais déjà que les délais étaient longs. Mais j'ignorais absolument que cela était contraire aux règles de prudence de l'Église.

Can. 643 - 1.
Est admis invalidement au noviciat :
4. qui entre dans l'institut sous l'influence de la violence, de la crainte grave ou du dol, ou que le Supérieur reçoit sous une semblable influence.

A Bethléem, la prise d'habit qui est l'entrée en postulat (étape avant le noviciat) correspond déjà à une « incorporation » à l'institut. Au même titre qu'une professe. Si un jeune veut partir, on lui fera éprouver qu'il ne combat pas le combat du moine et que son désir de partir est psychique.

De plus, le postulat a une durée de 2 ans.

Pour ma part, je suis donc restée 2 ans «école de vie» (avec le petit habit bleu appelé «mélotte» qui est un signe d'appartenance à Bethléem) et 2 ans « postulante » (lorsque j'ai pris l'habit.)

Il est aussi à noter que durant ces 4 ans où l'on m'a considérée comme un « moine en puissance » avant de prendre l'habit, puis comme un «moine» à part entière quand j'ai pris l'habit, je n'ai jamais été déclarée auprès de la sécurité sociale. Il n'y a pas eu de cotisations pour mes points retraite.

Un double-langage, non?

> **Can 647, 2 - Pour être valide,**
> le noviciat doit se faire dans la maison régulièrement désignée à cette fin.
>
> **Can. 648 - 1. Pour être valide,**
> le noviciat doit comprendre douze mois à passer dans la communauté même du noviciat...

A Bethléem, quand je suis arrivée et jusqu'à mon départ en 2013, il n'y avait pas de monastère de formation, de monastère de noviciat. Moniales "novices" et "moniales professes" dans un même monastère vivent en tout point exactement la même vie, les mêmes cours, les mêmes horaires, les mêmes charges, au même rythme, en tout point. Il n'y a donc aucune différence entre les unes et les autres, hormis l'aspect extérieur, à savoir : le foulard pour les novices et la guimpe pour les professes.

> **Can 649, 2.**
> Avec la permission du Supérieur majeur compétent, la première profession peut être anticipée, non cependant au-delà de quinze jours.

Il est arrivé occasionnellement que certaines «soeurs» fassent profession très rapidement après leur prise d'habit dans un délai de 2 ou 3 après leur prise d'habit.

> **Can. 650 -**
>
> **1.** Le but du noviciat exige que les novices soient formés sous la direction du maître des novices selon un programme de formation à définir dans le droit propre.
>
> **2.** Le gouvernement des novices est réservé au seul maître des novices sous l'autorité des Supérieurs majeurs.

A Bethléem, comme il n'y a pas de maisons de formation, « maisons de noviciat », il n'y a pas non plus de «maîtresses des novices».

> **Can. 652 - 1.**
> Il appartient au maître des novices et à ses collaborateurs de discerner et d'éprouver la vocation des novices, et de les former progressivement à bien mener la vie de perfection propre à l'institut.

Normalement, lorsqu'un jeune se présente, on lui demandera de prendre son temps. On lui dira de finir ses études. On le retardera... Certainement en vue d'éprouver un éventuel feu de paille.

Je suis arrivée à Bethléem après la mort de sœur Marie. En ce qui concerne la façon dont sœur Isabelle envisage une vocation, cela n'a rien à voir avec les règles de prudence traditionnelle de l'Église et de bon sens élémentaires. Il en va, en effet, tout autrement : une personne qui arrive doit rentrer aussitôt, sinon *«elle perdra l'appel que Dieu a posé sur elle.»*

Pour ma part, rien n'a jamais été éprouvé. Je souhaitais et demandais des critères objectifs de discernement. J'exprimais clairement que la solitude me rendait folle et que je dépérissais. Je disais également à ma prieure : «je ne suis même pas fidèle à dire mes petites heures en solitude maintenant, je n'y serai pas davantage après la profession. Mon cœur n'y est pas» Elle me répondait : *«C'est normal, on n'est pas toutes fidèles !»*

Enfin, à Bethléem, la distinction entre «for interne» et «for externe» n'existe pas, sous prétexte qu' *«on ne peut pas saucissonner la personne en deux. Cela fait partie du monachisme oriental.»*

Can. 653 -

1. Le novice peut librement quitter l'institut et l'autorité compétente de l'institut peut le renvoyer.

2. Son noviciat achevé, le novice, s'il est jugé idoine, sera admis à la profession ; sinon il sera renvoyé. S'il subsiste un doute sur son idonéité, le Supérieur majeur pourra prolonger le temps de probation selon le droit propre, mais non au-delà de six mois.

A Bethléem, il n'y a pas de «temps achevé» pour le noviciat qui peut s'éterniser au-delà du concevable. On respecte la "liberté" de chacune sous le propos qu'on la laisse mûrir tranquillement sa décision afin qu'elle la prenne d'elle-même, "librement". A contrario, si elle veut partir, c'est donc bien impossible.

Et la manipulation est telle que c'est la personne elle-même qui demande tout d'elle-même : à prendre l'habit, à rentrer en "noviciat", à faire "profession", à recevoir le Saint Sacrement. Plus la personne va poser des actes en ce sens, moins il lui sera facile de partir. Cela l'engage encore plus directement, avec l'illusion que c'est elle, en sa liberté, qui l'a faite.

Can 648, 3. La durée du noviciat ne dépassera pas deux ans.

A Bethléem, combien de filles vont rester novices pendant 5, 7, 10 ans ?

Pour que les délais soient rallongés, une demande explicite doit être faite au cas par cas auprès de la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vies Apostoliques (CIVCSVA). Cette même Congrégation répond alors au cas par cas.

Est-il possible que la CIVCSVA accorde si fréquemment de tels délais et des délais au-delà de ce que préconise le Droit Canon? Est-il sinon possible que Bethléem n'informe finalement jamais personne auprès de la CIVCSVA et continue son bonhomme de chemin comme si de rien n'était ?

On parlera de «grande souplesse» à l'intérieur de Bethléem. Mais la réalité est tout autre : il n'y a pas de pression exercée sur une fille pour qu'elle fasse profession. De toute façon, cela reste encore dans le culte du secret absolu. Il y a juste pression pour l'empêcher de partir : *«Tu seras libre en t'engageant. Tant que tu n'as pas posé ce choix, tu n'es pas libre. Tu restes encore esclave de ton psychisme.»*

Règle de Vie, Livre IV, 65 - La formation de la volonté, n° 737 :
«En s'engageant dans le chemin de son éducation intérieure, avec l'aide des moniales plus anciennes que l'Église mandate auprès d'elle pour contribuer à sa formation, la moniale a tout d'abord à apprendre à identifier la nature seulement subjective et psychique de sa sensibilité, c'est-à-dire de son imaginaire, de son affectivité sensible et de sa mémoire. La moniale a à discerner sans cesse entre les actes qui l'orientent vers la Lumière de Vérité ultime, vers le Bien ultime, et les actes qui l'en détournent.

Aussi longtemps que la moniale attend autre chose que Dieu, son Bien ultime, pour atteindre un bonheur sensible immédiat mais provisoire, le mouvement intérieur de sa volonté est marqué d'hésitations et de faiblesse devant toutes décisions d'actes réalistes à poser».

Can. 656 - Pour la validité de la profession temporaire,
il est requis : 2 que le noviciat ait été validement accompli.

Avec tout ce qui a été énuméré à la lumière du Code de Droit Canon, peut-on considérer que le noviciat à Bethléem soit valide ? Peut-on considérer que les professions le soient également ?

IX. Les fruits de l'expérience

Un jour, qui fut pour moi un jour de joie et de totale libération, j'ai compris que pour quitter cette communauté, je ne devais plus m'en ouvrir à ma prieure. Il me fallait continuer mon chemin de discernement, absolument seule avec moi-même, et à mon tour, faire la «vitrine» de la bonne petite moniale qui n'a plus de «combat», qui n'envisage plus de partir et qui est au clair avec sa vocation.

Cette dernière année a été pour moi une année de cheminement intérieur ouvert vers la Vérité et la Liberté. J'ai rencontré Dieu dans mon cœur et dans ma conscience, sans plus aucune interférence humaine ou priorale. J'ai compris combien Dieu avait souffert en moi et pour moi de toutes ces années de tromperie. Mais j'ai aussi compris combien Il m'aimait et ne me renierait jamais. Et combien même je demeurais son enfant : ma vie en Lui et avec Lui continuerait encore et par delà cette clôture, au-delà de Bethléem.

Une fois seulement, j'ai redit à ma prieure que j'avais compris que je m'étais trompée de chemin, mais que je savais que le Seigneur ne me condamnait pas et qu'il me laissait libre de mes erreurs, de chacune de nos erreurs. L'essentiel étant de les voir pour se relever et que cela donnait beaucoup de joie à mon coeur. Elle m'a alors répondu : {«c'est complètement psychologique!»}. Je voulais un vrai dialogue de fond, je voulais de la loyauté entre nous, pensant peut-être que je n'avais jamais été assez claire jusque là. Mais j'étais de nouveau face à un mur qui n'entendait rien. Alors, j'ai définitivement arrêté d'en parler.

J'ai donc mûri mon départ en silence; en un vrai et réel silence!

Avec quelques marches en arrière, car j'avais tellement été formatée à l'idée que c'était le démon qui me poussait à partir et à désobéir à la Vierge que j'en mourais de peur !

Mais un jour, j'ai pu partir. C'était donc un an après mes vœux. Je tenais à le faire de manière loyale en en avertissant directement la prieure générale.

Mais j'ai préparé mon départ, d'abord en étant obligée d'emprunter dans la caisse de la communauté dix euros pour acheter une carte téléphonique, à l'occasion d'un déplacement en ville.

J'ai attendu une nuit que les sœurs dorment pour descendre toute la vallée afin de téléphoner d'une cabine téléphonique du village, à un proche. Il ne m'avait pas entendue au téléphone depuis plusieurs années. Il devait être minuit. Il a mis du temps à comprendre qu'il s'agissait de moi. J'ai ainsi échangé à plusieurs reprises avec ce proche plusieurs dimanches de suite.

Seul, le chien de la ferme voisine a été le témoin de ces escapades. A chaque descente et à chaque remontée dans la nuit, il aboyait. Cela a duré un mois.

Jusqu'au jour où, à la date convenue pour le bon déroulement de la vie au monastère, ce proche est venu me chercher.

La veille de cette date, ma prieure avait annoncé, lors d'une rencontre fraternelle, que sœur Isabelle m'envoyait en mission.

Cette annonce m'a permis d'embrasser mes sœurs une dernière fois. Pour être juste, c'était aussi ce que voulait ma prieure. Et elle voulait également éviter aux sœurs d'être perturbée de ne plus me voir au monastère du jour au lendemain :» {Elles ne se doutent de rien. Si elles me posent des questions, je ne saurais pas quoi leur dire et je ne veux pas faire un gros mensonge}». Pour moi, c'était un pincement au cœur, car je savais que je ne les reverrais plus et je les ai aimées. Quant à elles, elles étaient persuadées que je quittais le monastère pour aller dans un autre monastère et qu'on se reverrait lors d'un prochain mois évangélique « quand la Vierge le voudrait » ou si je revenais dans ce monastère «à la fin de mission».

Quels fruits ai-je retirés de cette expérience ?

Ma relation à Marie reste cabossée. Je veux croire que Marie a gardé son cœur de Mère, tendre et aimant. Mais toutes ces années à Bethléem ont réellement fini par atrophier, pour ne pas dire anéantir, la relation aimante et aimante que j'avais avec Elle. Marie s'est peu à peu transformée pour moi en une femme despote, qui n'avait plus qu'une seule volonté devant laquelle la mienne devait tout simplement ne plus exister.

L'obéissance si détournée, parce qu'infantilisante au plus haut point, est ce que je remets le plus en question aujourd'hui.

La reconnaissance de Droit Pontifical. Je comprends maintenant que cette démarche pour se faire reconnaître à Rome était une stratégie fort judicieuse. D'une part, cela donne confiance à tous, là où j'ai été précisément moi- même trompée. D'autre part, canoniquement, les monastères ne dépendent plus des évêques. Tout au plus, ils ont un droit de regard. Mais ça ne va pas plus loin. Toutes les décisions les plus importantes relèvent donc de Rome. Décisions avec ses aléas...

J'ai lu dans le droit de réponse de frère Silouane qu'une enquête canonique avait eu lieu en 2009. J'ai quitté Bethléem en 2013 et je puis affirmer que je n'ai jamais vu passer qui que ce soit venant de Rome, d'ailleurs ou de l'extérieur à Bethléem dans le monastère où j'étais. Une «enquête canonique» et le coup de stress que cela pourrait engendrer n'a jamais été ressenti. C'était au contraire, l'année d'un «Chapitre Général» de Bethléem.

A moins que l'enquête canonique n'ait été qu'un simple coup de téléphone vers sœur Isabelle ? *«Nous avons reçu un dossier... Est-ce vrai tout ce qui est écrit?».*

Dans une enquête «civique», on cherche à écouter tous les intéressés.

Dans le document tel que remis par Fabio, cela concernait tous les monastères. Tous les moines et toutes les moniales. Donc, vu les circonstances, c'est une enquête qui peut prendre du temps. Or je suis partie en 2013 et je n'ai jamais rien vu ni entendu d'une enquête canonique. Mais, au contraire, toujours le même discours depuis mon arrivée *:«Nous sommes tellement, tellement aimées à Rome !*». Rien, absolument rien ne pouvait laisser entendre que Rome commençait à se pencher un peu sur Bethléem.

De fait, qui dit Rome, dit Ville Éternelle.... N'a-t-on donc pas toute l'Éternité devant soi pour commencer à s'intéresser à une communauté aussi défaillante ! J'use ici d'un ton qui pourra paraître sarcastique parce que je crois, bien au contraire, qu'il y a urgence. Cela fait déjà 15 ans que des plaintes se sont fait connaître (cf. la date de l'article de Laurent Grzybowski dans La Vie, faisant foi «Des gourous dans les couvents»).

Serait-il alors possible que l'institution soit «juge et partie» ? Je pose juste la question...

Mais quand bien même, une enquête ecclésiastique sérieuse et approfondie devrait avoir lieu un jour, je pense sincèrement que tant que Bethléem ne prendra pas conscience «de l'intérieur» en vérité de sa propre dérive profonde depuis si longtemps, tout le monde en restera à un simple dépoussiérage en vue de ne pas faire de scandale et de rassurer les âmes les plus troublées.

Pourtant Bethléem n'est pas une fin. C'est un moyen parmi tant d'autres.

Mais c'est aussi une Communauté qui a toujours réponse à tout : c'est l'Orient, quand ça les arrange, sinon c'est l'Occident qui a le fin mot des explications.

Ou encore, quand ça les arrange, elles sont de St Bruno : silence et solitude qui correspond, en fait, et surtout à une « mise au placard ».

Et quand ça les arrange, c'est la Vierge Marie car elle n'a pas contristé l'Esprit Saint en l'enfermant dans des cases... Ainsi sont justifiés les changements de dernière minute de la vie communautaire, ou encore la vie de certaines sœurs qui ne vivent pas la solitude, passant autant de temps à l'extérieur qu'à l'intérieur de la clôture, la vie si «à part» de la sœur prieure générale, ou encore les excès quant à la Règle de Vie où de nombreuses pages sont vécues «de *manière maximaliste et totalitaire»* **(Règle de Vie - Livre II, 16 - Je fais voeu de conversion toujours recommencée, n° 312)**

Comment parvenir à maintenir une conscience éclairée, cohérente et vraie dans une telle structure?

Quel est donc ce fameux «charisme» de Bethléem approuvé par l'Église ?

Qui a réellement pris connaissance des volumineuses Constitutions de Bethléem ?

Comment cette Communauté a-t-elle pu être reconnue de Droit Pontifical avant la validation complète de celles-ci ?

Aujourd'hui, je dirais qu'il y a une erreur quand on pense que Bethléem est une vie très dure, très austère du fait du silence et de la solitude et que, pour cette raison, tout le monde n'est pas fait pour cette vie-là.

La réalité est plutôt que Bethléem n'est fait pour personne !

Il y a tromperie. Je crois cette vie prétendument inspirée du monachisme oriental et de la paternité de St Bruno en être une parodie.

Le « monachisme oriental » donne un côté exotique. Il n'empêche que, in fine, personne n'y connaît vraiment grand chose.

Certes, un évêque qui m'a écoutée et que j'estime, souhaitait que je ne divulgue pas mon témoignage à d'autres évêques pour qu'on ne s'imagine pas que je réglais des comptes personnels avec Bethléem.

Pourtant reléguer des informations aussi graves et importantes n'est pas pour moi "partir en guérilla". En tant que laïque, adulte et responsable, c'est d'abord à ma conscience que j'ai à rendre des comptes. Je ne peux donc pas rester dans un silence pudique ou complice du «système». Il est difficile de savoir vers qui se tourner pour être entendu et cru.

Oui, c'est en devoir de conscience que j'ai rédigé ce témoignage : puisque dans l'institution personne ne bouge vraiment par peur ou par méconnaissance de la psychologie humaine, du phénomène d'emprise, de manipulations des consciences, je veux éviter à d'autres de tomber dans cet engrenage insidieux et dans ce leurre, en espérant de l'Eglise, la justice et la vérité qui lui incombe.

C'est en devoir de conscience que je le fais, au nom de ma foi dans le Christ.

«Père,

je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais.»

Jn, 17,15

Témoignage numéro 34, le 14/12/2014, par Babeth

Toute reproduction, même partielle, de ce témoignage est soumise à l'autorisation de l'intéressée par l'intermédiaire de l'AVREF.

LES EXCES DE BETHLEEM

Le charisme de la Famille Monastique se résume par cette formule : « Lumière d'Amour au-delà de tout » ... et soeur Marie rajoutait « au-delà de soi-même surtout ».

Dans la pratique, cette maxime a conduit à beaucoup d'excès qui révèlent que la vie monastique à Bethléem est plus une folie qu'une sagesse.

Les excès dans la prière

Par exemple, lors de la retraite annuelle du Cénacle, pendant 10 jours entre l'Ascension et la Pentecôte, nous restions 6 heures par jour devant le Saint Sacrement : 3 heures le matin, suivies d'une petite pause pour le repas, puis 3 heures l'après-midi dans l'immobilité totale sur un banc de prière, soit à la chapelle, soit dans l'oratoire de notre cellule.

Nous écoutions donc des ateliers de prière de sœur Isabelle pendant 6 heures par jour.

Une année, il nous avait été demandé, en dehors de ces temps de prière, de noter le nombre de fois où nous avions dit l'invocation : *«-Seigneur Jésus, Toi, le Fils du Dieu Vivant, aie pitié de moi pécheur».*

Nous devions remettre ce papier à notre prieure lors de la bénédiction avant les vêpres.

Il ne devait rien y avoir d'autre dans notre tête que cette invocation, censée nous unifier totalement au cœur, dans un silence absolu.

Les excès dans le jeûne

Le vendredi nous jeûnions au pain et à l'eau.

La recette du pain de jeûne était celle de la Vierge Marie, donnée aux voyants de Medjugorje.

Peu à peu, le pain est devenu rationné, si bien que nous ne pouvions pas manger à notre faim car nous recevions à notre porte la quantité de pain qui nous était attribuée pour la journée.

Personnellement, tous les vendredis qui étaient en général des jours de grands travaux de ménage, j'avais des crises d'hypoglycémie, mais je devais attendre que la crise arrive pour écrire un mot avec une écriture tremblante afin de demander un petit supplément.

Je me souviens du Carême 2005 qui a été mon dernier Carême. Le jeûne était devenu très excessif. Sur le modèle des chrétiens orthodoxes, nous n'avions plus aucun protide animal pendant toute la semaine, et avions seulement le dimanche un bout de fromage, ou un peu de thon ou œuf au réfectoire.

Les repas étaient donc uniquement composés de légumes et de céréales, 6 jours sur 7, et éventuellement de fruits le matin pour les moins courageuses.

A la fin de la semaine sainte, nous retrouvions des repas très riches, viandes, plats en sauces, chocolats...quotidiens, sans aucune transition pour se réadapter en douceur.

Personnellement mon estomac pourtant solide ne pouvait plus digérer une telle nourriture compliquée après avoir été nourri si sobrement pendant aussi longtemps.

Si bien que ayant déjà maigri pendant le carême, j'ai continué à maigrir encore en temps pascal faute de pouvoir digérer correctement les festins pascals... bref j'avais perdu 7 kilos et étais à la limite de l'anorexie, ce qui n'était pas du tout dans ma nature !

Depuis que je suis sortie du monastère, j'ai une aversion pour le jeûne car j'en ai trop souffert.

Je me contente seulement de jeûner «comme je peux», le mercredi des Cendres et le Vendredi Saint.

Les excès dans la liturgie

Les liturgies devenaient de plus en plus longues, spécialement pour les Solennités.

Quand je suis arrivée au monastère en 1993, seule la nuit Pascale était une nuit totalement blanche à cause de la liturgie, mais peu à peu, de plus en plus de fêtes sont devenues interminables : Noël, puis la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint... avec de multiples encensements aux odeurs variées.

Il n'était pas rare que des sœurs s'évanouissent lors de ces longues liturgies *précédées d'un jour de jeûne, pour mieux célébrer la Solennité.*

Il était très mal vu de demander une permission pour aller aux toilettes pendant la célébration d'une longue liturgie et le fait de chanter continuellement nous donnait soif.

Comme remède à ma soif, je n'avais pas d'autre solution que de feindre d'aller vénérer une icône et de me diriger vers un bénitier ou une jarre d'eau bénie (en temps Pascal) pour essayer de boire discrètement quelques gouttes comme je pouvais, d'une eau bénite stagnante, donc évidemment non potable.

Après la communion eucharistique, nous avions 30 minutes d'action de grâce, et en 1999, notre prieure aux Monts Voirons nous demandait de faire le maximum d'efforts pour tenir à genoux en "i", c'est-à-dire sans banc de prière, droite comme des piquets.

Il y avait parfois des sœurs qui s'évanouissaient à force de rester dans cette position si inconfortable, qui abîmait par ailleurs nos genoux, car le sol était en pierre, en dallage.

Depuis que je suis sortie du monastère, je n'ai pas pu mettre de tenues au-dessus des genoux tellement mes genoux sont abîmés avec des cales profondes à force de rester longtemps dans ces positions très inconfortables!

J'expliquais à mon «ange» que je n'arriverai jamais à rester à genoux en «i» pendant 40 minutes, lors de ma première profession qui approchait, tant j'étais fatiguée et tant j'avais mal aux genoux.

En effet, il fallait rester en «i» pendant toute la lecture de la catéchèse monastique et pendant plusieurs prières qui suivaient la catéchèse...

Il fallait donc que je m'exerce des mois à l'avance pour y parvenir le jour J.

Juste avant de quitter le monastère, j'avais assisté au dernier chapitre.... ce chapitre annonçait qu'à présent, il y aurait des mesures plus strictes de jeûne quotidien, concernant la nourriture, pour que nous soyons *«du côté des pauvres»,* et non *«du côté des riches».*

La prieure annonçait aussi que nous allions passer de lh30 à 2h00 d'oraison d'affilée tous les matins au lever.

J'étais si heureuse de partir pour ne pas avoir à vivre ces mesures drastiques...!

Les excès dans la vie des sœurs, notamment durant les mois évangéliques

Depuis 1999 où lors du mois évangélique, sœur Marie avait instauré un double rythme :

- les sœurs martyrs, qui travaillaient jour et nuit pour le monastère
- les sœurs en retraite qui ne faisaient que prier pendant le mois évangélique.

L'écart entre les sœurs servantes (ou martyrs) et les sœurs de solitude s'était creusé et il était rare pour une sœur servante (dont je faisais partie), d'avoir une heure pour étudier, d'avoir 1/2 heure pour faire de la lectio divina le soir, car nous étions submergées de travail.

Les sœurs de solitude, elles, ne pouvaient plus se détendre, elles devaient attendre le dimanche pour marcher un peu avec leurs sœurs.

En effet : «la moniale de solitude va de l'église à sa cellule et de sa cellule à l'église, elle va de Dieu à Dieu» (coutumiers).

Nous pouvions faire de la gymnastique en cellule, mais ne pouvions prendre l'air que dans un minuscule jardin attenant à l'ermitage (pour celles qui avaient la chance d'avoir un ermitage); car certaines sœurs de solitude logeaient en algéco, voire en caravane!

La personnalité de sœur Marie

Sœur Marie était une personne très atypique, très originale.

Lors de la dernière rencontre que nous avions eue avec elle, le 5 septembre 1999, elle nous avait expliqué que le charisme de Bethléem n'avait absolument rien à voir avec le monde et qu'il subsistait encore quelque chose de commun entre Bethléem et le monde; il faudrait changer.

Elle avait réinsisté sur l'horaire «atonique» : la moniale se lève à 3h30 du matin et se couche à 19h30 le soir, pour vivre de longues heures de prière la nuit dans un grand silence.

Les repas n'étaient pas non plus réglés selon les habitudes du monde. Nous avions un repas au milieu de la matinée et un repas en milieu d'après-midi... et quelques fruits au lever.

Depuis quelques années, j'ai appris qu'il n'y avait plus qu'un repas déposé une fois par jour. Si la moniale mange tout d'un coup, elle n'aura plus rien pour le reste de la journée. Cela a été le cas d'une sœur sortie en 2012 car elle avait trop faim.

Sœur Marie était aussi farfelue dans ses recettes préférées qui lui faisaient penser à la cuisine «céleste»:

- Une mousse au Collubleu, un produit bleu que l'on mettait dans la bouche lorsqu'on avait mal à la gorge. Cela nous donnait la langue toute bleue.

Pour le 15 août, une année, nous avions préparé une mousse au Collubleu comme dessert pour 200 à 250 personnes (sœurs et voyageuses), cette mousse de couleur bleue lui faisait penser à la Vierge Marie et au voile que nous avions sur la tête.

- Un gâteau sucré au poivre : une recette des sœurs de Pologne que sœur Marie avait beaucoup appréciée parce qu'il disait quelque chose du ciel, de la vie spirituelle «qui a du piquant».

Elle était convaincue que la vie des moines et des moniales de Bethléem était exactement la vie que nous aurions au ciel, et que ceux qui entraient à Bethléem avaient cette intelligence de commencer à vivre sur terre ce que, tous, nous vivrions éternellement au ciel.

Pour preuve : un extrait de la catéchèse monastique lue le jour des professions simples ou perpétuelles.

«C'est à cette vie que nous sommes tous appelés, tous ici, et par le monde, sans le savoir ou en le sachant. C'est cette contemplation que nous cherchons, source de l'unité de notre vie et il n'est pas facile dans le combat quotidien de la vie du monde de demeurer unifié dans la vie de l'Esprit par l'Amour».

Sœur Marie était vraiment persuadée, lorsqu'elle avait une idée, qu'elle venait de la Vierge Marie.

Par exemple, quelques jours avant de mourir, Sœur Marie a demandé que les sœurs aient à partir de ce moment là, un 2è cahier en plus du cahier de coulpes (que l'on remettait à notre prieure une fois par semaine lors du chapitre) : ce cahier sera désormais celui des confessions à la Vierge.

Il s'agissait chaque soir de relire sa journée sous le regard de La Vierge, de noter les différences entre soi-même et la vierge immaculée, et de remettre ce cahier aussi à notre prieure chaque semaine.

Ou encore, vers la fin de sa vie, elle avait découvert la *«voix posée»,* par les moines de Solesmes.

Et elle désirait que toutes les sœurs chantent en voix posée pour que l'on entende un unisson parfait, une seule voix.

Mais la raison principale pour laquelle il fallait apprendre à chanter en voix posée nous avait été rapportée par notre sœur professeur de chants, de la part de sœur Marie : *«c'est parce que Jésus et Marie chantaient comme cela.»* !

Cependant, plusieurs années après, sœur Isabelle a pensé qu'il ne fallait plus chanter en voix posée, mais sur "le souffle", comme les orientaux. Alors nous avons totalement changé notre manière de chanter.

Cela m'avait perturbée d'apprendre à chanter sur le souffle, car sœur Marie nous avait bien dit que *«Jésus et Marie chantaient en voix posée»...* pourquoi alors abandonner la voix posée ?

Sœur Isabelle a alors dit : «Nous allons poser notre voix sur le souffle pour trouver une explication qui ne contredise pas sœur Marie.»

Les excès dans la conception de la virginité et de l'eschatologie

Pour sœur Marie, la voie de la virginité était la voie supérieure d'excellence.

Elle nous avait d'ailleurs parlé d'un mouvement aux États-Unis qui préparait le retour du Christ par la virginité, ayant compris que la fin du monde aurait bientôt lieu et que cela ne servait plus à rien d'avoir des enfants, de construire une famille.

L'assistante de sœur Marie, puis de sœur Isabelle, était passée aux Monts Voirons vers la fin de l'année du Jubilé, et nous avait parlé en nous annonçant que le retour du Christ, si nous le Lui demandions de toutes nos forces, allait se produire le jour de l'Épiphanie 2001, jour de clôture de l'année jubilaire. Il nous fallait supplier *«Viens, Seigneur Jésus !*».

Plusieurs sœurs avaient partagé combien elles avaient été déçues que le soleil se lève tout à fait normalement ce matin-là et d'autres disaient qu'elles n'avaient pas dormi pour se tenir éveillées à la Venue du Fils de l'Homme!

Les prieures nous redisaient que Bethléem était «le parterre de fleurs où le Christ pourrait poser ses pieds lorsqu'il reviendra».

Les excès dans la recherche de surnaturel

La vie à Bethléem était aussi appelée *«l'autoroute qui conduit directement au ciel»...* et lors des mois évangéliques de 2003 à 2005 qui réunissaient les frères, les sœurs, les voyageuses, les voyageurs, quelle n'a pas été ma surprise de découvrir que des enfants étaient venus faire la retraite, car ils se posaient déjà la question de la vie monastique.

Le plus jeune était un espagnol de 4 ou 5 ans, qui nous était présenté comme le chouchou de la Sainte Vierge, étant affectivement plus proche de la Sainte Vierge que de sa maman.

On le soupçonnait d'avoir des apparitions de Marie ou des conversations intimes avec elle.

Il participait à la liturgie avec un déguisement de prêtre, restait sur les genoux de sœur Isabelle pendant les rencontres... il était assez agité et insupportable, mais cela mettait un peu d'animation.

Malgré cette ouverture à tous, je remarquais que le chemin de Bethléem était de plus en plus étroit et escarpé.

Les excès dans les décisions liturgiques, dans les lectures

Par exemple, de nouveaux sanctoraux étaient édités pour remplacer les anciens, et beaucoup de saints avaient disparu du calendrier de la liturgie, car ils n'étaient pas compatibles avec l'esprit cartusien et cela risquait de distraire les sœurs plutôt que de leur montrer l'exemple.

Certains saints, certaines saintes qui nourrissaient ma prière liturgique avaient disparus et nous étions priés de rendre nos anciens sanctoraux qui étaient périmés.

Dans le même sens, l'année d'études sur *L'Histoire de l'Église* a été supprimée.

Les livres de la bibliothèque étaient soigneusement sélectionnés.

Étant née le jour de Sainte Thérèse d'Avila, ma famille m'avait offert "Le chemin de la perfection". Je n'ai pas eu la permission de le lire, car ça n'était pas le charisme de sœur Marie où l'on part, non de soi-même, mais de la Vierge.

De même, j'ai voulu lire l'histoire d'une âme et cela m'a été refusé.
Je me suis contentée de la Règle de Vie et des carnets noirs du Père Jacquier, "la vie mariale", seul livre qui était compatible avec le «charisme» de Bethléem, avec Saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

«Me *plonger en Marie, me perdre en elle»...* c'est le résumé du livre du Père Jacquier.

Les excès spirituels et de carence en discernement

Le nombre de fois où ma prieure m'a dit que ce que je pensais, disais, faisais ne valait rien et que ma vie spirituelle n'était rien, parce que je n'étais pas encore précédée du «1» de la Vierge Marie...
Je ne suis que zéro et le zéro ne vaut rien s'il n'a pas à sa gauche le 1 pour faire 10, puis 100, puis 1000 ! Cela m'attristait car j'étais convaincue de ma nullité et c'était mauvais pour mon moral.

De plus, mes qualités humaines, surtout au début de ma vie monastique, n'avaient pas été prises en compte. Par exemple : je m'étais présentée comme quelqu'un qui aime beaucoup chanter et qui souhaitait être à l'accueil. Hé bien, j'étais prévenue que je ne serai ni dans la schola (le chœur) ni sœur d'accueil pendant tout mon noviciat. La vie monastique n'était en aucun cas le prolongement d'une vie humaine, il fallait qu'il y ait une rupture totale et donc beaucoup de renoncements.

Pendant ce noviciat, j'essayais de m'accrocher, mais j'avais envie de mourir, car je n'étais pas heureuse, d'ailleurs je dormais très mal, très peu.

J'exprimais à mes sœurs lors des marches fraternelles que j'aimerai mourir jeune, car je ne voyais pas de solution à tous les malaises que je ressentais, malaise spirituel, malaise intellectuel, psychique et physique, qui étaient liés au charisme de la famille monastique que j'avais choisi pourtant, en tout cas, qui m'avait séduite.

Les soins que je recevais pour améliorer mon sommeil étaient aussi très spéciaux. Pendant toute une période, chaque semaine, je devais partir toute la journée à Montpellier, pour voir un docteur chercheur, qui me branchait à une machine afin de me faire baisser mes ondes cérébrales. J'ai retrouvé après ma sortie du monastère des ordonnances de prescriptions d'anti-dépresseurs, mais ça n'était pas la solution qui était retenue par les sœurs après mes rendez-vous médicaux. Donc, je n'en prenais pas car on ne m'en donnait pas.

J'étais moi-même persuadée d'être dans la nuit de la foi, selon la description que peut en faire St Jean de la Croix et qu'il n'y avait aucun remède à ma souffrance, car elle venait de Dieu Lui-même à qui j'avais donné la permission de tout prendre en moi, jusqu'à mon propre corps.

Heureusement, des amis sont venus me voir en 2001 et lorsque je leur ai expliqué en quoi j'étais dans la nuit de la foi, ils m'ont dit que c'était peut-être avant tout une dépression... et que je devrais être lucide de ce côté là... Je les remercie de m'avoir, par ces paroles, remis les pieds un peu sur terre, même si je ne savais pas ce qu'était une dépression.

Sœur Marie, elle, m'avait dit que pour m'aider dans mes grandes insomnies, que d'une part elle en avait aussi, comme moi, et que pour nous encourager, Saint Pacôme n'avait pas dormi pendant 20 ans, le Seigneur ayant permis qu'il perde totalement le sommeil.... *«Cela ne l'a pas empêché d'être un grand saint.»*

Sœur Marie était très fière de dire qu'une sœur s'était tirée de son cancer sans chimiothérapie, seulement avec de l'Aloès. Nous devions toutes écrire à nos familles pour parler de l'Aloe Vera. J'avais alors dû écrire à mon oncle qui avait un cancer avancé, que sans doute l'Aloès pourrait le guérir par homéopathie et par plantes et pour que cela marche, il fallait arrêter sa chimiothérapie sans doute pour que l'Aloès fasse plus d'efforts !

En 2006-2007 et en 2007-2008, j'ai repris des études de théologie à l'École Cathédrale, en faisant la formation des responsables, et il n'était pas rare que le professeur d'Écriture Sainte se mette en colère contre moi et contre tout ce que je représentais à travers la formation que j'avais reçue à Bethléem. Elle disait devant tout le groupe d'élèves que j'étais fondamentaliste, monophysite et fidéiste... et je sentais à travers ses colères qu'elle avait beaucoup de mal avec les sœurs de Bethléem, et les communautés nouvelles dans l'Église en général.

Les excès du rejet de la nature humaine

Pendant les temps de lectio divina avec l'évangile, nous devions écrire sur une feuille le portait de Jésus, par exemple:

Un Dieu qui nous divinise ....et de l'autre côté, c'était nous en conséquence: Un homme qui est appelé à être divinisé...

En revanche, nous ne creusions pas en quoi Jésus était pleinement homme, ni en quoi nous étions des personnes humaines,

Si bien que notre divinisation n'était pas le prolongement de notre humanisation... au contraire, « Ce qui est trop humain...ce n'est pas la Vierge, cela ne passera pas la porte du ciel, autant s'en séparer dès maintenant ».

Le côté très abrupte de Bethléem, que j'ai retrouvé aussi dans les paysages de Currière en Chartreuse, avec des falaises qui tombent à pic, était valable dans la manière dont sœur Marie s'occupait de notre psychisme. Ma prieure parlait d'elle ainsi : *«Elle a remis en question des sœurs de façon très aigüe alors qu'humainement, on aurait eu tendance à ménager ces personnes et leur psychologie. Sœur Marie était navrée que l'on demeure dans nos limites humaines».*

Sœur Marie : «On n'est pas venu au monastère pour demeurer dans nos limites. On a tout ce qu'il faut pour entrer dans l'au-delà de Tout. Dieu est impatient que je me convertisse, que je change. C'est en posant des actes contraires à ma nature que je change ma nature. Je donne mes limites à Marie, elle les prend, elle s'en occupe, ce n'est plus à moi».

Ou encore, depuis mon entrée au monastère, j'entendais à tout bout de champ parler des martyrs blancs que sont les moines. Le moine doit endurer chaque jour autant de souffrances qu'un martyr par le sang, il verse le sang de son cœur...cela s'appelle le martyr blanc...donc la souffrance ne doit jamais étonner le moine, il est venu au monastère pour cela.

Je me souviens que sœur Marie était très fière de nous avoir raconté qu'elle avait fait signe à une sœur pendant les vêpres, pour lui annoncer : «*Tu pars tout de suite aux États-Unis. Ton avion est dans 4 heures. Tu as 1 heure pour préparer tes bagages. Une sœur va t'accompagner à l'aéroport. Ne rate pas ton avion».* Ainsi la sœur n'avait pas le temps de réfléchir, de poser des questions, elle n'avait qu'à obéir en silence et rapidement. Sœur Marie était très fière de cette sœur qui n'avait pas raté son avion.

Selon une expression chère à st Louis Marie Grignon de Montfort et chère à soeur Marie, nous devions toutes être formées dans "le moule de la Vierge Marie", pour que le Christ puisse ne voir en nous que sa mère et accepte notre offrande. Mais le résultat en était une déperdition de notre personnalité, et une conformité les unes aux autres et spécialement à notre prieure.

A force d'être des clones, nous n'étions plus nous-même, et perdions la joie de notre unicité.

Les excès de séduction pour attirer

Pour ce qui est d'attirer des vocations, les sœurs usaient de tout leur charme, de toute la beauté dont elles étaient capables jusque dans les moindres détails, selon les recommandations de la prieure générale.

Deux ans après ma sortie, j'étais fiancée et j'ai voulu partagé à mon fiancé les 12 ans de vie qui avait été la mienne, en lui montrant le monastère de Currière, puis des Monts Voirons. Nous ne sommes restés que deux heures discrètement dans chacun de ces deux monastères.

Mon fiancé a pu participer à un atelier de prière car nous étions en août 2007, en plein mois évangélique avec les frères et les sœurs. En ressortant, il me dit qu'il a la vocation pour devenir moine de Bethléem ! A travers sa réaction, j'ai compris combien Bethléem était doué pour séduire les personnes. Je l'ai laissé libre, et nous avons quand même pu nous marier 2 mois plus tard comme convenu... ouf!

Les excès de séduction pour garder

Pour garder les sœurs au monastère, les responsables sont aussi très douées.

Je connais deux sœurs à qui l'on a fait miroiter qu'elles seraient un jour, prieure générale, sous le priorat de sœur Marie et qui ont été mises au placard sous le priorat de sœur Isabelle, et sont finalement parties après de nombreuses années de vie religieuse.

J'ai rencontré un ostéopathe qui soigne gratuitement les sœurs et m'a dit son étonnement lorsqu'on lui envoyait une sœur pour la débloquer afin qu'elle fasse sa profession.

J'ai moi-même eu beaucoup de mal à partir, tellement les sœurs me retenaient. Chaque mois, il y avait une psychologue qui venait passer deux jours à Currière pour avoir un entretien avec les sœurs en difficulté. Elle exerçait normalement, non loin d'un autre monastère à 700 km de Currière, puis partait pour le monastère du St Désert après être venue chez nous.

Les entretiens étaient de 45 minutes et elle me répétait toujours la même chose : «Les sœurs vous aiment. Dans le monde, vous ne trouverez pas d'amour, mais de la dureté. Croyez-moi, je viens du monde, je vis dans le monde, le monde est trop dur pour vous. Même si vous êtes malade au monastère, restez car vous serez encore plus malade dans le monde». Or ces paroles n'étaient pas justes, car c'était justement cette vie qui me rendait malade!

Les sœurs ont souhaité que, dans le cadre de ma sortie du monastère, je fasse une session avec cette dame, là où elle exerçait, pour être solidifiée dans ma psychologie. Je suis donc allée la voir. Je devais rester une semaine. Je n'ai pas pu tenir plus d'un jour et une nuit.

Je me souviens d'un exercice d'hyperventilation qui au bout de 10 à 20 minutes avaient mis les «sessionnistes» dans un état second, certains hurlaient, d'autres pleuraient ou se roulaient par terre... quant à moi, je n'avais pas réussi à mettre en pratique cette respiration très spéciale, en tout cas, pas assez, du coup j'étais restée moi-même tandis que tous les autres étaient devenus comme fous. Il y avait aussi dans ma session, un homme très atteint par la cocaïne. Cela me mettait mal à l'aise. Finalement, je suis partie le deuxième jour car cette session ne me convenait pas du tout.

Les excès de la notion d'obéissance qui aboutissent à l'infantilisme

D'un point de vue psychologique, j'ai dû être aidée pour devenir une adulte et prendre ma vie en main, car le monastère m'avait beaucoup infantilisée.

Je ne savais pas prendre de décisions sans demander conseil, selon les catéchèses de sœur Isabelle entendues au monastère : «Frère Régis est à la cuisine et il ne veut pas faire sa volonté propre. Il dit à son staretz : "Père je ne veux pas faire ce que je veux. Dis moi comment je dois faire la sauce"»!

Lors du Carême 2004, j'avais écrit cette résolution, à la demande de ma sœur responsable :

> «Me défier de mes jugements en y renonçant.
>
> Oser téléphoner à ma responsable et demander conseil.
>
> Apprendre à être reliée pour être l'instrument d'un projet qui n'est pas le mien mais que je reçois de l'autre, de Marie, en rejoignant l'intuition de ma prieure, alors je me poserai les bonnes questions : que veut Marie, et que veut Marie à travers mes responsables ?»

Dans la pratique, une prieure de Bethléem passe toujours énormément de temps au téléphone car les sœurs l'appellent sans cesse pour lui demander conseil pour tout. Si bien que même lors des dialogues avec notre prieure, il n'est pas rare que nous soyons sans cesse coupées par des appels téléphoniques.

Les excès de dissimulations et de mensonges

Enfin, cela me semble quasi impossible de ne pas mentir quand on est une sœur de Bethléem, car la Vierge Marie nous demande, à travers nos responsables, de camoufler trop de choses.

Par exemple, au sujet de la mort de sœur Marie : elle était morte à l'hôpital de Montpellier le 27 septembre 1999. Nous devions garder le flou quant au lieu de sa mort, car sœur Marie voulait être enterrée à Currière en Chartreuse. Or, Currière en Chartreuse était trop loin de Montpellier, tandis que le monastère de Mougères était tout proche. Elle aurait dû donc être enterrée à Mougères. Et personne n'avait la permission de transporter son corps jusqu'à Currière en Chartreuse, ce qui a pourtant été fait.

Nous ne devions pas parler des circonstances, ni du lieu de la mort de sœur Marie et ne pas révéler non plus le jour et le lieu de son enterrement, pour que personne ne vienne. En tant que moniales, nous n'avions pas le droit d'aller à son enterrement, à cause de la règle de vie cartusienne qui interdit de voyager, sauf pour des circonstances très précises, d'un monastère à l'autre. Donc, nous y sommes allées en cachette, dans un bus qui nous a emmenées tôt pendant la nuit et nous a ramenées tard pendant la nuit aussi, aux Monts Voirons. Les responsables nous avaient prévenues que si les chartreux en étaient informés nous n'aurions plus le droit de porter le même habit qu'eux, de nous réclamer de Saint Bruno.

J'avais une amie qui avait quitté le monastère après 12 ans de vie religieuse comme moi. Elle n'avait le droit de demeurer dans l'église de la place Victor Hugo qu'avec des lunettes noires, selon l'ordre de la prieure de Paris pour que personne ne la reconnaisse. Et sa sœur jumelle avait interdiction de pénétrer dans cette église au cas où les sœurs la confondraient avec sa jumelle à qui elle ressemblait tant!

Lorsque sœur Myriah est morte, en juin 1998, il nous a été transmis qu'elle avait eu un AVC en disant son chapelet dans la clôture, et qu'elle était morte d'un coup... C'était si dommage, elle qui était mieux intérieurement depuis quelques temps, et qui faisait la joie de sœur Marie et de ses sœurs... personne ne nous a parlé d'un suicide!

C'était bien dans l'habitude des sœurs de sublimer la réalité, sœur Isabelle aimait beaucoup ce mot de "sublimation" qu'elle nous avait commenté dans une homélie en 2005. Elle avait d'ailleurs nommé "sublimation" une technique d'artisanat concernant la reproduction par photocopie d'icônes sur de la soie.

Il y a sans cesse, à Bethléem, des consignes en ce sens-là, qui nous terrorisent et nous font obéir «à *la Vierge Marie»,* plutôt qu'à notre conscience...

«Si j'obéis à ma conscience, il se peut qu'elle soit déformée, donc ce n'est pas suffisant. Je dois toujours mendier la Lumière de Dieu, et cela passe par la lumière de mes responsables qui me disent la Volonté de Dieu».

Lumière d'Amour au-delà de tout, au-delà de ma conscience surtout !

Témoignage numéro 35, le 17/02/2015 par Annet

Bethléem il y a 40 ans : rien n'a changé.

Je suis entrée à Bethléem en octobre 1974, à 32 ans, ayant assumé 10 ans d'enseignement dont 3 ans de direction d'école. Je suis sortie fin décembre 1981.

Aujourd'hui j'ai 72 ans, aucun désir de vengeance, ni besoin de revanche, seulement cette blessure secrète, stigmates invisibles oints par grâce de Dieu.

1. LE CULTE DE LA PERSONNALITE

1.1 Vénération excessive de sœur Marie,

tant de son staff rapproché (sœur Hallel, sœur Samuel et toutes les prieures) que des jeunes sœurs. Toute parole de sœur Marie, en n'importe quelle occasion et n'importe quelle heure était enregistrée. Voix unique, pensée unique qu'il fallait enregistrer sans aucune possibilité de

manifester la moindre réticence ou interrogation.

1.2 Hors du groupe pas de salut

• Bethléem - unique salut pour l'Eglise !

Bethléem - supérieure à toutes congrégations.

Publiquement en réunion, sœur Marie tournait en dérision ces sœurs fabriquant gâteaux, confiseries. Ces sœurs sans costume. Nous, guimpées, pieds nus dans nos sandales et vêtues de haut en bas. Nous étions bercées par ce complexe de supériorité, distillé, raffiné et entretenu.

Même les évêques ne pouvaient rien comprendre à la vocation de Bethléem, ceci dit en 19741975, Saint Bruno n'avait pas encore investi nos fraternités. En 1976-1977 notre chapelle de Nemours accueillait encore - sur le même tapis - les étudiants parisiens. J'ai souvenir de très belles et ferventes veillées pascales.

• Confesseur :

Le matin de ma profession, il m'a été refusé de me confesser à mon accompagnateur, le Père S. Je savais que le père S ne pouvait plus être officiellement mon accompagnateur, mais je n'ai jamais osé lui dire que c'était mal vu et non désiré à Bethléem.

Il fallait se confesser à l'évêque qui recevrait notre profession en fin d'après-midi, le jour même. Je vois encore l'air jouissif et fier de sœur Marie, le lendemain, quand elle a dit à l'ensemble des sœurs de Nemours : « *Monseigneur m'a confié ne jamais avoir entendu de si belles confessions... »* Nous ne savions jamais quel prêtre venait nous confesser.

Durant les mois passés à Currière, l'un d'eux était secrétaire ou très proche de l'évêque. Il m'encouragea à solliciter une rencontre avec ce pasteur pour le mettre au courant de ce qui me questionnait, me faisait souffrir à Currière et m'apparaissait en contradiction avec une vraie vie monastique. J'en fis la demande à sœur Marie, la réitérant deux ou trois fois sans réponse.

Finalement, en période estivale, elle m'a dit : « *Il est très occupé par les confirmations ».*
Je ne l'ai pas crue.

• Formation strictement interne :

Hors les homélies de sœur Marie, quelques conférences du Père Marie-Dominique Philippe ou d'un de ses moines, une session d'un prêtre oratorien. Sinon aucune autre formation, mais beaucoup de désinformations, car les revues et journaux, La Croix, par exemple, nous étaient quasi interdits. Quand je subtilisais un article, je savais qu'il fallait m'en accuser aux coulpes (à 35 ans!)

Quant aux écrits des saints, à cette époque (19741981), ni Thérèse d'Avila, ni Jean de la Croix, ni Bernard de Clairvaux...etc., n'avaient voix au chapitre. Seul Silouane et les apophtegmes des Pères du Désert.

1.3 Au-dessus des lois

Évidemment, aucune cotisation, à l'époque, à la Cavimac.

Ce refus d'obtempérer nous était présenté comme un summum évangélique. Aucune discussion. Il fallut le discernement et le courage de Dom Louf, alors responsable des supérieures majeur(e)s de France pour mettre au vote la suspension des versements de fonds à Bethléem en raison de trop d'opacité.

A ma sortie, j'ai adressé un courrier à Mgr Matagrin pour recevoir le montant des cotisations dues à la Cavimac. Un chèque me fut envoyé par sœur H. qui me reprocha de m'être adressée à l'évêque.

2. LA COUPURE AVEC L'EXTERIEUR

2.1 Les ruptures

Totale, quant au lieu : du Nord à l'île de Lérins, mais j'avais tout quitté et choisi le Christ.

La rupture la plus inattendue fut celle de l'information, l'absence de culture, d'ouverture, de tonus intellectuel et même spirituel. Très vite j'ai constaté les problèmes psychologiques de certaines sœurs qu'il fallait « porter ».

Rupture de toute relation, lettre unique pour toute la famille à raison d'une par trimestre, courrier ouvert avant de nous être remis, ou non remis, selon le contenu. Réticence appuyée de la prieure pour obtenir d'écrire à un prêtre ou à un moine, avec le sentiment d'être en faute.

2.2 Une formation carencée

Aucune formation spécifique pendant les 2 ou 3 ans de noviciat (rien de défini sur la durée d'un noviciat). Aucune lecture en dehors de l'évangile (ou la Bible, je ne sais plus), même la T.O.B amenée me fut supprimée.

2.3 La multiplicité des dévotions sans lien d'unité doctrinale

Au gré des décisions de sœur Marie :

- Action de grâces de 20 minutes, sitôt la communion et avant la fin de l'Eucharistie.
- Changement brutal du tempo des doxologies : une ronde sur chaque syllabe !
- Suppression de la polyphonie au profit du mode cartusien durant l'année 1981.
- Une moniale est veilleur dans la nuit, alors soudainement, port obligé d'une cagoule de coton pour dormir, puis d'une robe et d'une ceinture au-dessus de la chemise de nuit.
- Un jour, un billet sous ma porte de cellule : « ma petite sœur, sitôt matines, départ en voiture à 5h30 ». Sans aucune explication ni dialogue, ma prieure me conduit chez un exorciste !!!

Je suis restée muette, dans l'incompréhension totale, blessée au tréfonds. La moindre objection eut été la preuve évidente que le démon m'habitait : mes pensées, ma volonté, mon jugement n'étaient pas totalement remis entre leurs mains.

2.4 Santé physique, psychique et spirituelle

Contrairement à nombre de sœurs, soignées pour une maladie jamais clairement identifiée mais que les oscillations du pendule signalaient (!), je n'ai jamais été malade hormis une aménorrhée définitive dès 33 ans. Quatre années plus tard, en consultation, un médecin m'a dit : « ma sœur, dans les pays sous- développés, les femmes ne sont pas réglées ». Vu le régime alimentaire nous perdions toutes du poids, et sœur Marie - soucieuse de sa ligne - préférait des petites sœurs longilignes : signe extérieur d'austérité monastique... mais que de dégâts physiques, psychiques et spirituels.

2.5 Quelle pauvreté ?

Pauvreté à multiples visages : dans les années 1974-1981

- Pauvreté affichée : table frugale, vêtement léger de coton bleu, pieds nus, abords austères des monastères, cellule réduite et rudimentaire, collecte des surplus des grandes surfaces.
- Pauvreté sélective : discrimination inavouée mais réelle entre les sœurs au nom à particule, issues de la classe bourgeoise et celles de milieu plus modeste.
- Pauvreté confortable, grâce aux généreux donateurs : un simple coup de téléphone à la Grande Chartreuse et le congélateur en panne est remplacé. Réseaux efficaces et entretenus pour obtenir du matériel de photographies, de photocopies ultra perfectionnées. Véhicules automobiles haut de gamme pour sœur Marie qui voyage souvent allongée. Installation de balnéothérapie (il y a plus de 35 ans!) pour sœur Marie et des privilégiées, dans différents monastères.
- Pauvreté insouciante : que de fois j'ai déploré l'immaturité, le manque de sens des réalités et l'irresponsabilité de certaines sœurs n'ayant jamais dû travailler pour gagner leur vie, elles méconnaissaient la valeur du travail bien fait, la valeur du travail des autres et le coût qu'occasionnait leur insouciance.

3. LA MANIPULATION

3.1 Le recrutement vocationnel

Séduire, voilà l'arme redoutable de sœur Marie et de Bethléem, Séduction et flatterie, pièges auxquels beaucoup se sont laissés prendre.

« Vous ne trouvez pas qu'elle ferait une belle petite sœur ? », dixit sœur Marie, s'adressant à une jeune prof de lettres - en repos chez les moines de Lérins - et suscitant l'approbation de la communauté, tout en lui grattouillant la chevelure noire bouclée, avec un regard aguicheur. Oui, elle reçut l'habit mais quitta Bethléem très vite.

Séduction perverse parce que consciente. Aujourd'hui, séduction par médias : presse et télévision.

3.2 La confusion des fors externe et interne

« Donne tes pensées », au nom de la « transparence », la prieure générale et la prieure locale s'octroyaient le droit de direction et de regard sur tout et en tout ; avaient-elles été formées à l'accompagnement ? Et comme aucun prêtre ou moine n'était autorisé à exercer un rôle de guide ou d'accompagnateur, tout était dans la confusion et dans une sorte d'enfermement, d'étouffement qui engendrait une constante culpabilité.

3.3 Vœu particulier et secret

- Vœu d'unité signifiant : aucune critique et secret absolu. Obligation de marcher à 3 lors du spaciement pour éviter remarque ou critique ou paroles trop personnelles.
- Interdiction de parler ou de se confier à toute personne autre que notre responsable.

Un jour, le Père S. s'arrête à Nemours. Je peux le rencontrer mais je suis intérieurement muselée. Si je lui fais part de mes conflits personnels, je dois m'en accuser publiquement aux coulpes et je risque d'être interdite de le voir une prochaine fois, donc rien ne transparaît. Mais lors de la journée de désert qui suivait, j'ai pris une voiture et je suis partie à Acey, n'en pouvant plus. J'ai parlé en vérité, simplicité et retrouvé la paix. Le Père a prévenu ma prieure et je suis rentrée à Nemours. J'espérais un vrai dialogue avec ma responsable. Mais pas un mot. S'est-elle seulement interrogée ?

3.4 Mensonges

A cette époque, Bethléem n'était pas encore « romaine ». Il fallait écrire les constitutions ou règle de vie, donc les prieures y travaillaient car cette règle édifiante allait « épater » Rome (sic).

Un jour, un projet de texte est à notre disposition. Dans ma cellule, je lis : « ... les petites sœurs dorment sur la dure... ». Consternée, je regarde mon matelas posé sur une planche et ses parpaings. Non par culte de la souffrance mais plutôt en esprit de vérité et de pauvreté, j'enlève mon matelas et le mets dans le couloir. Arrive ma prieure : « *Que fais-tu ? ».* Confuse et m'accusant, je lui montre la phrase qui m'interpelle. Elle me dit : « *Il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre. Rentre ce matelas ».* Je lui demande : « *Pourquoi écrire cela si ce n'est pas vrai* ? ». Elle ne m'a donné aucune réponse.

3.5 L'autoritarisme du responsable et la soumission

Un soir après compiles, sœur Marie arrive à Nemours. Rassemblement autour d'elle, installation de l'enregistreur. Emportée par le débit de ses paroles et réjouie de voir ses sœurs l'écoutant, à ses pieds, la voici évoquant la petite sœur qui avait été enceinte de l'aumônier bénédictin... Et justifiant sa méfiance vis-à-vis des aumôniers. Ce manque de respect et de discrétion empreint de condamnation me fit réagir posément : « *Ma sœur Marie, en quoi cela nous regarde ? »*

« Sache que tu n'as pas à intervenir quand je parle. »

Et me voilà, étendue face contre terre devant toutes mes sœurs. J'étais encore novice.

Dans ma charge de procureuse à Currière, elle me demande un jour de lui présenter la commande à l'adresse d'un de nos fournisseurs. Elle était dans son bureau avec le père Marie-Dominique Philippe. Devant lui, elle sort son pendule et le promène sur le feuillet puis d'un ton catégorique m'ordonne de supprimer tel et tel produit, qui jusque là, étaient coutumiers. Inutile de chercher à comprendre, tu obéis.

Ce qui m'a le plus questionnée à l'époque, ce fut l'impassibilité du Père. Lui, le grand théologien, célèbre thomiste, consentait-il ? Comment mon jugement, mon intelligence allaient pouvoir se soumettre sans mot dire ?

3.6 Tout questionnement vient du mauvais - humiliations et culpabilisations

Les mois passent... les questionnements me déchirent. Vais-je devenir folle ? Je demande à consulter un spécialiste. « Si tu consultes, tu es perdue pour nous ». Voilà la réponse de sœur Marie.
J'ai reçu la force de maintenir ma demande, c'était une question de vie. Je fus envoyée dans le monastère de Bretagne, pour rencontrer un spécialiste, mais à dater du 22 aoûtl981jusqu'à mon départ fin décembre 1981, je n'existais plus pour ma prieure. J'ai su que le P.S avait rencontré sr H à Paris et qu'il avait insisté pour que je puisse être aidée psychologiquement.
Je pense qu'elle n'a pas osé passer outre, mais pour Bethléem un psychologue - le diable.

3.7 La sortie

A 6 heures du matin, sans un au revoir à aucune sœur, on m'a conduite en gare.
Qui soupçonnait mon départ ?

Condition économique : un billet de train et 300 francs, ma bible, mon icône.

A mon entrée, j'avais donné ma voiture (moins de 30000 Kms au compteur), mon magnétophone neuf, un trousseau complet de linge et des mètres de tissu.

Condition physique et psychique : ma jumelle ne m'a pas reconnue...

Pendant 3 ans, chaque semaine, je suis allée à Paris suivre une psychothérapie : prix à payer pour retrouver confiance en moi, équilibre et sortir de la culpabilité.

Condition spirituelle : j'ai gardé la foi, parce qu'avant ces années et pendant ces années difficiles et incompréhensibles au regard de mon désir profond, c'est vraiment le Christ que j'ai cherché. Longtemps j'ai crié vers Dieu : Pourquoi ? Dans son amour fidèle, Il a creusé en moi un espace de liberté et de paix.

4. L'INCOHERENCE DE LA VIE

4.1 La vie extraordinaire des chefs

Notre fondatrice avait un rythme de vie tout à fait à part : rare présence aux offices ou à l'Eucharistie. Horaire décalé, travail de nuit pour certaines sœurs quand sœur Marie voulait offrir icônes, photos, statues aux ecclésiastiques romains, aux évêques, aux personnalités influentes. Plaire, séduire, offrir au prix de la santé des sœurs.

Régime alimentaire très spécial pour la prieure générale. J'ai été procureuse à Currière et ses menus auraient soutenu et rassasié bien des sœurs.

Soins incessants : une sœur novice, docteur en médecine, lui était dévouée, jour et nuit.

Aucun remède, aucune huile essentielle, aucun traitement, rien n'avait de prix pour elle. J'ai appris aussi le départ de cette sœur après de longues années à Bethléem.

4.2 L'argent

A la sortie, j'avais 40 ans. Durant 8 ans, toutes mes forces avaient été au service de Bethléem, et je me retrouvais pauvre comme Job.

L'argent que je leur ai réclamé fut intégralement reversé à la Cavimac. Cette démarche de légitime prévoyance me permet de toucher 98 € de retraite par mois de cette caisse.

4.3 Les mœurs

Certes, pédophilie et viols sont des crimes dont je ne peux absolument pas accuser Bethléem.

Cependant, il existe des façons de « toucher » à la personne, aussi graves que des attouchements. Certains comportements violent les consciences et peuvent blesser profondément un être humain.

Conclusion :

Les faits livrés ici datent de 35-40 ans.

L'Eglise, à cette époque, en avait déjà connaissance. Mais de même qu'il a fallu de nombreuses années pour reconnaître et dénoncer la pédophilie d'évêques, de prêtres ou les moeurs déréglées de certains fondateurs, de même l'Eglise n'a pas écouté la voix de femmes et d'hommes en souffrance.

Ces voix qui crient dans le désert, que l'on ne veut pas entendre ou que l'on veut peut-être faire taire ?

Toi, mon Eglise, as-tu conscience de ta responsabilité ?

Quand accepteras-tu d'écouter, de t'interroger, de chercher la vérité et d'agir ?

Bethléem, que j'ai aimée, pourquoi t'es-tu crue supérieure, au-dessus de tout, mieux que

quiconque ?

Ton orgueil, ta volonté de toute-puissance ainsi que tes sourires en ont blessé beaucoup. Aujourd'hui, tes frères et soeurs sont-ils tous heureux et librement donnés ?

